

Jean Thiéry-Hélène Martial

Mort ou Vivant ?...



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Casan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**.

ABONNEZ-VOUS

UN AN (24 romans).	}	France ..	30 francs.
		Etranger..	40 »
SIX MOIS (12 romans)	}	France ..	18 francs.
		Etranger..	23 »

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISSETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco. 1 fr. 15

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

des albums de patrons.

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathilda ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. — 56. *Monette*.
Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume...* — 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *L'aquele* ?
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratteuse*.
Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Chaperon*. — 84. *Un Serment*. (Adaptée de l'anglais.)
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.
Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
Marie Anne de BOVET : 24. *Veuve blanc*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer*.
Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Liten*. — 48. *Le Chevalier clairvoyant*. — 60. *L'Algue d'or*. — 79. *La Belle Histoire de Maguelonne*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*.
Jacques des GACHIONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.
Claire GÉNIAUX : 12. *Un Mariage "in extremis"*.
Pierre GOURDON : 89. *Aimée Nicole* !
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas* — 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KÉRANY : 10. *La Dame aux genêts.* — 16. *Le Sentier du bonheur.* — 43. *La Roche-aux-Algues.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Eveline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère.*
Lionel de MOVEI : 27. *Chemin secret.*
B. NEUILLÈS : 7. *Tante Gertrude.*
Claude NISSON : 13. *Intruse.* — 52. *Les Deux Amours d'Angès* — 85. *L'Autre Route.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptée de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend.*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 46. *Victimes.* — 59. *Le Roman d'un vieux garçon.* — 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !*
Marie THIÉRY : 23. *Bonsoir, madame la Lune.* — 38. *Au delà des monts.* — 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.*
André VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours.* — 39. *L'Idole.* — 44. *La Tartane amarrée.* — 72. *L'Etoile du lac.* — 94. *La Fleur d'amour.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

JEAN THIÉRY et HÉLÈNE MARTIAL

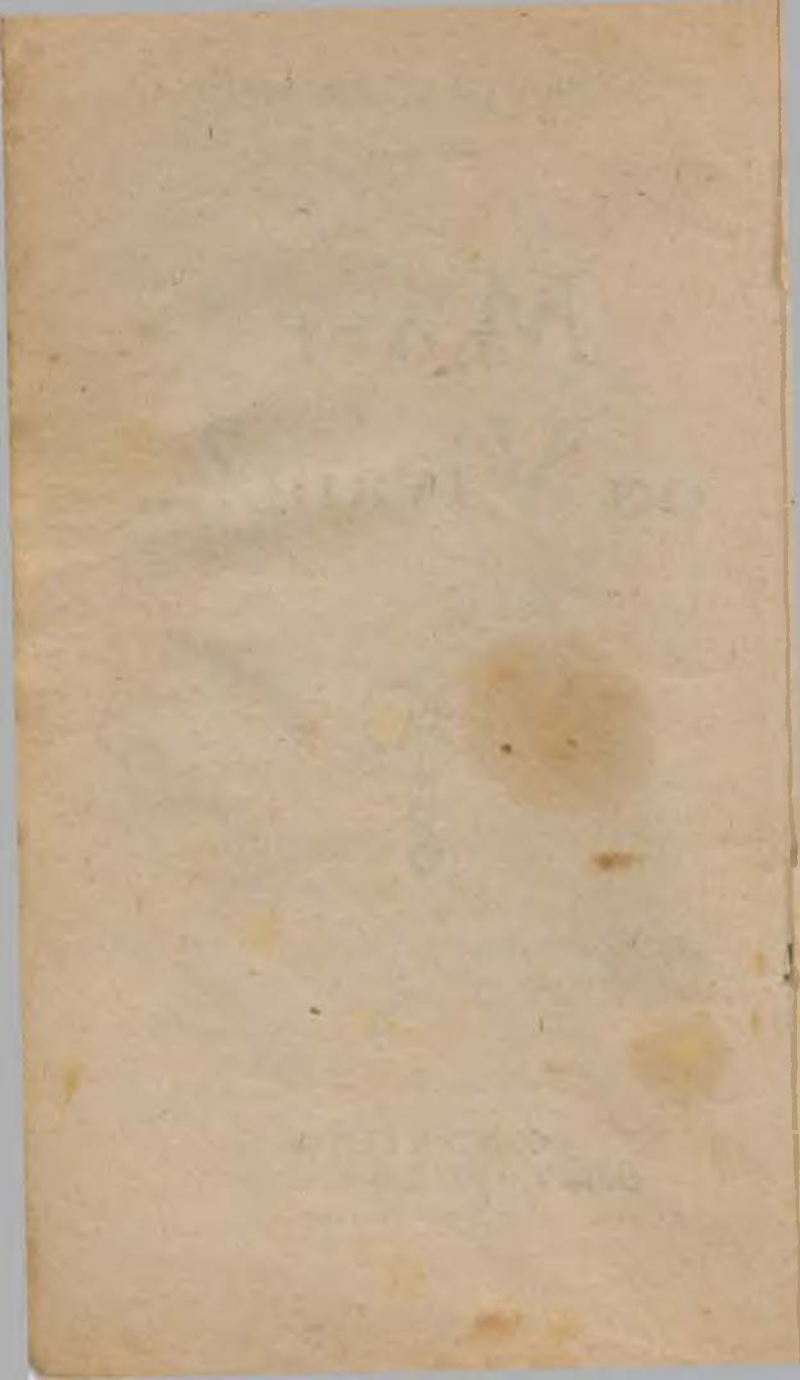
Mort ou Vivant?...



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



Mort ou Vivant ?...

AVANT-PROPOS

Le château de Bion d'Ossau dresse sa façade rébarbative sur un point culminant et abrupt de la chaîne des monts qui enserrant la vallée où, tortueux, sinueux, serpentent le Gave d'Ossau et la route de Pau à Laruns.

En face du sombre château, sur la rive opposée du Gave, à mi-hauteur de l'autre versant des montagnes, se trouve une ruine : la tour du Prince Noir. Démantelée par les orages et les furieux assauts subis au cours des nombreuses guerres qui désolèrent ces contrées, la tour du Prince Noir, comme le château de Bion, dut probablement défendre un défilé qui menait droit en Espagne et commander le pays d'alentour. Au delà de Bion, les montagnes s'écartent, la vallée s'élargit en un cirque majestueux que limitent des pentes couvertes de sapins, des cimes, des crêtes, des pics couronnés de neiges.

Certains papiers retrouvés dans des archives privées ou publiques, d'autres communiqués par la famille de Fenlucq de Bion, permirent de reconstituer quelques phases du drame étrange qui se passa en ce sauvage décor au cours du siècle dernier et qui défraya longtemps les conversations des salons.

On put enfin s'expliquer les motifs qui poussèrent Mme la comtesse de Fenlucq de Bion à quitter Paris, alors qu'elle avait à la cour et dans

le monde une situation prépondérante ; alors qu'elle semblait être par excellence de celles que favorise la fortune.

Presque au lendemain de son mariage, elle s'était condamnée à l'exil le plus dur, à la claustration la plus sévère au fond du château de Bion, cette demeure du silence si souvent visitée par la neige, si souvent battue par le vent sauvage qui souffle sur les cimes. Là, semblant avoir à jamais rompu avec tout et tous, la jeune femme s'emmura et ne consentit à laisser pénétrer jusqu'à elle que son père, le marquis de Chalon, dont elle eut à subir des scènes bien douloureuses et que les lettres de la seule amie avec laquelle elle ait eu à cœur de ne point cesser toute relation, Mme de Corély, femme de lettres, infirme et charmante, dont le salon, à l'heure où « les salons » étaient à la mode, eut quelque renommée.

Mme de Corély, en s'efforçant de pénétrer le mystère dont s'entoure la comtesse de Bion, nous en donne la curiosité. Anne Meurville, la vieille gouvernante de la comtesse, celle qui suivit son ancienne élève au pays d'Ossau ; Mlle Minette Ducos, sœur du curé de Bion ; le curé de Bion lui-même, assistés de quelques montagnards dévoués, furent les comparses des événements dont on va lire le récit.

PREMIÈRE PARTIE

I

A Madame,

*Madame la comtesse de Fenlucq de Bion,
en son château de Bion en Ossau.*

Paris, Janvier 183...

Ma chère amie, que devenez-vous depuis que vous avez disparu de ma vie ? Que faites-vous dans votre castel, ô noble et mystérieuse châtelaine ? Pourquoi ce départ imprévu, rapide, incroyable ?... Qu'est-ce qui décida de cet exil en plein cœur de l'hiver, au pays de la neige ?

N'en pouvez-vous confier la raison, si secrète soit-elle, à l'amie qui toujours fut discrète et fidèle ?...

Mme du Dessand a écrit : « Il n'y a pas un seul homme à qui l'on puisse confier sa peine sans lui en donner une joie maligne et s'avilir à ses yeux. » Penseriez-vous ainsi de moi ? Que ce serait mal... et comment vous détromper ? Me faudrait-il vous citer, vous commenter et faire mien le délicieux chapitre de Montaigne sur l'amitié ?

Non... rien ne vous persuade. Bien plus, je le devine, mes questions vous importunent. Quelque chose de terrible pèse sur vous et scelle vos lèvres. Ce qui vous est arrivé ne peut, même à moi, être confié... Soit ! Je n'insiste plus.

Mais sachez, souvenez-vous, que mon cœur ne bat que dans l'espoir de vous être utile. En toute circonstance et quoi qu'il arrive, je suis là, je suis

vôtre. Usez de moi. Tout ce qui me viendra de vous sera bien, puisque vous l'aurez désiré : A vous de jouer, madame !

Cela dit, j'en reviens à votre désir si flatteur de recevoir de moi des missives longues et fréquentes. Votre fidèle et dévouée Meurville m'a mandé de votre part — « puisque vous n'avez point encore, me dit-elle, le cœur de m'écrire vous-même » — que vous ne vous engagiez pas à toujours me répondre, même à me remercier, et que vous m'en demandiez grâce par avance... « Chercher à vous distraire serait, ajoute-t-elle, de ma part, une charité, de celles que Dieu bénit et récompense tout particulièrement. »

C'est en dire bien long pour me décider à faire ce vers quoi mon cœur penche, vous écrire, chère exilée, me rapprocher de vous par la pensée, puisque, hélas ! je ne puis m'en rapprocher autrement, empêchée que j'en serais par ma santé et plus encore par votre volonté. Chacun a sa manière de souffrir, la vôtre est de celles qui veulent le silence et la retraite.

Il ne m'est accordé de pénétrer jusqu'à vous que sous la forme impalpable de la pensée, en me glissant dans la poche d'un courrier, pliée en quatre, en six, toute mince sous enveloppe scellée : c'est déjà beaucoup.

Profitons-en pour vous faire parvenir — puisque vous reconnaissez que cela peut vous distraire — un écho de ce monde et de cette société dont hier encore, ma toute charmante, vous étiez le plus bel ornement.

Pour l'amour de vous, j'assume donc le difficile rôle de chroniqueuse. Puissé-je, du fond de mon fauteuil que, d'accord avec le chevalier de Muret et mes autres chers « habitués », vous appeliez si spirituellement mon « tonneau » — encore à l'imitation de Mme du Dessand, — du fond de mon petit salon où votre souvenir reste sans cesse présent et vivant, de mon coin de feu où me retiennent mon goût pour la « réforme » et l'inclémence de la saison, puisse-je y réussir pour votre plus grand agrément.

Et d'abord, sachez-le, ma toute belle, que vous le souhaitiez ou non, ici il n'est encore bruit que... de vous ! vous, encore vous !

Les bienveillants se perdent en conjectures sur la raison qui, au sortir du Théâtre Italien de cette représentation de la *Gazza Ladra* qui fut une merveille, vous poussa, ce soir où jamais certainement vous n'aviez été plus belle, plus brillante, plus admirée, à vous jeter en une berline de voyage et à vous laisser emporter au galop de quatre chevaux de poste, comme si le plus grand danger vous menaçait.

Les malveillants... mais pourquoi vous redire les imaginations vilaines de ceux-ci... j'ai quelque idée, ma très chère Solange, que, mieux que personne, vous vous doutez des fantasmagories de leurs esprits pervers et qu'il vous plaît de n'en point tenir compte... Toutefois est-ce prudent et sage ? Vous ne m'avez point consultée et je veux tâcher de ne vous importuner ni de conseils, ni de ragots. Cependant je crois de mon devoir de vous faire connaître les remarques qui vont leur train :

— Avez-vous pris garde que l'attelage n'avait point de grelots ?

— Que les postillons étaient vêtus de livrées couleur de muraille ?

— Avez-vous noté la pâleur de la comtesse ?

— Et le visage contracté du comte ?

— Le désespoir se lisait sur leurs traits, dans leurs yeux.

Et vous êtes partie, vous avez disparu de notre ciel, chère étoile ! Pourquoi votre époux vous enleva-t-il ainsi aux admirations ? Quel rôle joua-t-il en cela, lui, si charmant ? Se serait-il révélé tout à coup un jaloux, un tyran ?

Mystère... Mystère... Mystère...

Depuis ce départ, votre hôtel est abandonné. Les grilles, les fenêtres, les portes en sont closes. Vos gens ont été congédiés. C'est le vide, c'est la mort !

Il me revient que, de ce qui se passe, votre père a quasi perdu l'esprit ; qu'on le voit courant, insistant, intrigant, qu'il ne sort de chez le roi que

pour y revenir, comme s'il avait à plaider une cause difficile...

On le dit déjà en mauvais termes avec nombre de ses amis, ayant même accommodé fort mal l'un d'eux d'un vigoureux coup de pointe, pour une simple question, dont vous étiez l'objet.

Si le marquis de Chalon, ce galant homme — vous ne m'en voudrez pas de parler ainsi de votre père? — plus épris de plaisirs et d'anglomanie que fier de paternité chevaleresque, répond de si piquante façon à l'intérêt qu'on lui montre de vous, pour Dieu, que se passe-t-il ?

D'où viendra le trait de lumière capable de me guider en ce labyrinthe où, tremblante d'émotion, le cœur en émoi, je vous cherche, je vous appelle? ... Car vous êtes mon unique souci, ma bien-aimée Solange, ma préoccupation, mon tourment. Rien ne peut me distraire de vous !

Et vous voudriez que, dans cet état d'esprit, je trouve le courage de m'intéresser aux riens qui se débitent, aux conversations qui s'échangent pour vous les transcrire ? C'est de l'héroïsme que vous exigez là !

De plus, n'est pas bouffon du roi qui veut. Faire rire est un art. Combien ma triste mélancolie me rendra maladroite à vous complaire...

J'essaierai... Mais pour aujourd'hui, faites-moi grâce !

C'est à peine si je sais ce que je vous trace, tant je pense à votre vie là-bas. J'éprouve une telle angoisse à vous imaginer si loin, dans ce château de Bion qui ne m'est pas inconnu, puisque je l'aperçus au passage, à mon retour des Pyrénées.

Vous souvenez-vous que je vous ai parlé souvent de ce voyage ? Je n'étais point alors infirme et obligée, comme aujourd'hui, de vivre d'une modique pension qu'augmente le fruit de mon travail. J'avais foi dans la vie, j'en attendais beaucoup ! Je me sentais prête à accomplir, pour ma destinée, quelque chose d'assez semblable à cette merveilleuse envolée d'un jour pour laquelle il a été donné des ailes aux fourmis, afin qu'elles s'enivrent de

lumière et d'azur avant de s'ensevelir, tout au labeur, dans les galeries souterraines de la fourmilière.

J'avais fait là-bas la rencontre d'un jeune homme charmant, d'un bel officier fait prisonnier par les Arabes lors du siège d'Alger, blessé dans la suite de la campagne et qui faisait une cure à Barèges. C'était, vous le savez, le comte Guillaume de Fenlucq, qui devait devenir, plus tard, votre époux.

Nous décidâmes de faire de compagnie le voyage de Paris et nous quittâmes dans la même voiture les Eaux-Bonnes. Après avoir descendu la pente de la montagne, nous cheminâmes dans une étroite vallée, lorsque le comte de Fenlucq me dit : « Voilà le berceau de ma famille. »

Et il me montra Bion accroché au flanc du roc, projetant en avant sa terrasse en proue de navire. Des frondaisons de grands buis faisaient socle à la terrasse et dissimulaient à peine des assises de forteresse et des murs de remparts. Au-dessus, les tours, les tourelles semblaient veiller sur l'horizon et guetter de leurs étroites fenêtres. Que d'ombre se cachait derrière ces ouvertures, derrière les vitres plombées et ternies ! Le jour était ensoleillé et la triste façade, aux murs noirs, ne reflétait pas un rayon.

L'habitation me parut si curieuse, si parcille à un décor de féerie ou de légende, que je demandai à l'aller visiter.

Votre futur époux s'opposa à mon projet.

— Que verriez-vous, madame ? Des salles vides, des démolitions, de la poussière, des platras ou, s'il en reste encore, des sièges, des tentures rongés par les rats et recouverts de housses, en toiles d'araignée... toute la livrée d'abandon que prend une maison inhabitée.

— Ne faites-vous point entretenir votre vieille habitation ? répondis-je.

— Peuh ! A quoi bon... qui de nous y reviendra.

Comme il avait dit cela ! Avec quelle superbe insouciance !

Je considérai, une dernière fois, non sans frissonner, les grands toits d'ardoises, mouchetés de

lichens d'or, les murs de granit sombre, cette architecture massive de burg allemand et la voûture nous emporta...

Et c'est là, ma toute belle, que vous allez vivre ; que fuyant *on ne sait quel danger*, vous allez ensevelir votre grâce, votre beauté, votre jeunesse ? Ce sont ces terribles murs qui désormais vous garderont, ces fenêtres maussades derrière lesquelles se montrera votre cher visage ?

Et vous souhaiteriez que je puisse distraire ma pensée de l'anxiété que me cause votre sort ?

Vous supposez un trop beau courage à celle que votre départ laisse bien peu courageuse...

Votre très désolée,

FRANÇOISE.

II

*Madame Meurville, ancienne gouvernante de
Mademoiselle Solange de Châlon, aujourd'hui
Madame la comtesse de Fenlucq de Bion, à
Madame Françoise de Corély, à Paris.
(Absolument confidentiel.)*

Madame,

Je vais être chargée par ma chère comtesse de vous remercier de votre toute charmante lettre. Elle lui donna l'illusion de vous retrouver, assise dans votre grand fauteuil, toujours au même coin douillet, intime, de votre si joli salon bouton d'or, que vos familiers se plaisent à orner de vos fleurs préférées. Il lui semblait, tant était douce cette évocation, que les réalités qui nous entourent s'effaçaient, que s'attédisait l'air de nos montagnes, que les heures que nous vivons n'étaient que rêves...

Hélas !...

Je devrais ne vous rien dire que de vague et de général sur nous, madame, car ainsi *j'obéirais...* J'obéirais d'abord au vœu le plus cher de mon élève, de celle à qui depuis de si longs jours j'ai dévoué ma vie, puis aux forces puissantes, formidables, que je crois sentir autour de nous, qui me glacent le sang dans les veines et suspendent les

battements de mon cœur. Je n'ai pas le courage de m'y soumettre... Sommes-nous menacés d'un péril? Par moments j'en suis certaine; il me semble même qu'il est là, tout proche... En d'autres, je crois être le jouet de mon imagination et la peur me vient de perdre la tête.

Je souffrirais moins si ma chère comtesse avait l'immense charité de me mettre au courant de ce qui nous arriva... Mais, non, elle se tait. Je ne sais rien et ne suis capable de rien deviner, mon ignorance est totale; j'en suis réduite aux conjectures... et mes conjectures ne vont pas très loin...

Quoi que je fasse, je ne puis m'empêcher de trembler pour la créature que j'aime le plus au monde, pour l'enfant que j'ai élevée, pour ma douce Solange :

Quand je la presse de questions, que je la supplie de m'éclairer, elle répond d'un ton froid et calme :

— Meurville, ne me faites pas regretter d'avoir eu confiance en vous, d'avoir reconnu que je ne pouvais me priver de votre affection, de votre dévouement... Vivons l'heure qui passe, ne cherchons pas au delà, prions et attendons...

Et je prie et j'attends... mais quant à me taire... il me semble que me conformer à cette injonction est outrepasser mon devoir et que je dois entretenir quelqu'un de mes craintes afin que — si besoin en était — sur un mot, un appel, je puisse obtenir aide, protection, assistance...

Vous êtes, madame, toute désignée pour ce rôle et votre amitié pour la comtesse de Fenluq vous crée des droits imprescriptibles à ma confiance...

C'est donc *en secret* que je trace ces lignes, sur ce papier pelure, en tout petits caractères. Peut-être me lirez-vous difficilement... Je m'en excuse. Il faut que je puisse glisser ce que j'écris dans la lettre officielle de Mme la comtesse, cette lettre qu'elle me dictera pour vous tout à l'heure, non sans souffrance sans doute, car, à vous qu'elle aime, il ne peut que lui être cruel de masquer la vérité.

Vous savez quelle a été la soudaineté de notre départ ; vous ignorez, je pense, dans quelles circonstances il s'est produit.

Monsieur le Comte et Madame la Comtesse avaient été au théâtre.

Libérée de tout service, je m'étais retirée dans mon appartement, lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit violemment.

Je sursaute à ce bruit et j'ai peine à reconnaître, en celle qui pénètre ainsi chez moi, mon ancienne élève Solange, tant son visage est altéré, ses yeux hagards, ses traits décomposés.

— Meurville, me dit-elle, je pars... M'accompagnez-vous ?

— Où vous irez, où il vous plaira de m'emmener, mon enfant, j'irai... je suis vôtre.

— Mettez une mante et... descendons.

— Quoi ?... ainsi ?... si vite ?...

— Oui...

— Ne changez-vous pas de vêtements ?...

— Je n'en ai point le temps.

— Cependant...

— C'est ainsi. Ne me questionnez pas. Venez... et imaginez-vous que vous avez un baillon sur les lèvres, un bandeau sur les yeux...

Folle d'épouvante et de stupeur, je suis Mme la comtesse. Avec mille peines j'ai remplacé son manteau de théâtre par un simple vêtement plus sombre et plus chaud. Mais comme, encouragée par le succès de cette première tentative, je cherche à m'emparer d'un sac pour y glisser quelques objets, le comte entre.

Il est méconnaissable.

— Qu'est-ce donc qui nous retarde ? interroge-t-il d'une voix haletante. Il semble avoir atteint le paroxysme de l'agitation et de l'affolement.

— Nous voilà, Guillaume... Descendons, Meurville.

Il a un recul.

— Vous l'emmenez ? fait-il me désignant.

Solange répond avec une pointe de hauteur :

— Je ne saurais partir sans elle.

Durant ce dialogue, je veux ajouter diverses choses à ce que j'ai déjà mis dans le sac.

Le comte s'élance vers moi, m'arrache le tout et nous entraîne.

Devant l'hôtel, une chaise de poste attend.

— Solange, je vous en conjure, montez ! fait-il.

Et je le surprends jetant de droite et de gauche des regards investigateurs comme s'il cherchait quelqu'un ou comme s'il avait à redouter quelque surprise...

Nous nous engouffrons dans la voiture.

Lui, grimpe sur le siège et je le vois qui revêt aussitôt le manteau à triple collet des hommes de service.

J'en veux dire ma surprise à la comtesse. Vivement, elle m'interrompt :

— Meurville, vous savez ce qui est convenu... un bandeau sur les yeux... un baillon sur la bouche...

Je me tais...

Quel voyage !... Nous brûlons les pavés, la route...

Lancés à plein galop, quatre chevaux nous emportent. Au premier relais, semant l'or, le comte se procure d'autres postiers.

Bride abattue, nous repartons.

Au petit jour, nous sommes loin de Paris. La matinée est déjà avancée. L'air est brumeux et froid... Ma comtesse n'en paraît pas trop chagrine. « On n'y voit pas à dix pas, » murmure-t-elle. Et je l'entends qui soupire à voix presque basse : « Tant mieux ! »

Alors c'est un arrêt en plein bois. La chaise est remisee dans un fourré. Le postillon s'éloigne avec ses chevaux. Le comte s'est approché de nous. « Il faut que je vous quitte pour un peu de temps, nous dit-il. Vous n'aurez point peur toutes seules ? » Solange le regarde d'un air fier : « Je n'ai jamais peur, quand je suis seule en jeu, mais vous, Guillaume, pourquoi vous écarter ? » Il répond : « Ne craignez rien pour moi. Je connais à merveille cette partie de la forêt où j'ai chassé à courre... il n'y a pas très longtemps. Quant à vous, je vous

supplie, pour l'amour de Dieu... et de moi, ajoutait-il en la regardant avec une expression si tendre que les larmes me montent aux yeux, n'abandonnez cette voiture sous aucun prétexte. Les coffres contiennent quelques vivres et des couvertures, m'a dit le postillon. J'espère que vous ne passerez point une trop fâcheuse journée. » Et le voilà parti.

Ma pauvre comtesse grelotte de froid en sa toilette de soir, si étonnante à contempler au grand jour. Je me désespère de la voir ainsi, et bien que ces bois m'inspirent une véritable épouvante, je lui propose d'aller à la recherche d'une maison, d'une ferme où l'on voudrait bien me céder des vêtements. Mais elle proteste, presque en colère. Où trouverais-je une ferme, dans cette forêt ? Et que penseraient les gens qui me verraient ainsi arriver chez eux, seule, en plein hiver, sans un prétexte valable pour cet achat bizarre ? Et comment retrouverais-je la berline ? Folie que tout cela... folie et manque grave aux recommandations du comte. « Si Guillaume nous laisse en cette solitude, conclut-elle, c'est qu'il a pour cela les plus impérieuses raisons... Continuez, ma bonne Meurville, à obéir sans chercher à comprendre... » — Cela n'était point très facile, et vous devinez, madame, qu'il me fallut une certaine vertu pour retenir les questions qui se pressaient sur mes lèvres !

Nous passâmes une triste journée. Nos couvertures nous défendaient mal des rigueurs de la bise, nous essayions en vain de causer, et sans nos chapelets, qui nous occupèrent pendant de longs moments, je crois que nous nous serions abandonnées au désespoir. Enfin, le jour tomba et le crépuscule nous ramena le postillon et les chevaux. Le comte arriva essoufflé, courant presque. D'où venait-il ? Il n'en dit rien.

Tout est prêt. Sans une parole, le comte saute sur le siège, remet le manteau à triple collet et la course reprend dans la nuit.

Mais, plus nous nous éloignons, plus ma chère Solange semble en tourment. La fatigue l'accable, un peu de fièvre lui est venue et, parce qu'elle s'est endormie, je l'entends murmurer comme prise de

délire : « Si c'était vrai, pourtant, si c'était vrai ?... »

Ne sachant refréner plus longtemps ma folle inquiétude, je presse la pauvre enfant dans mes bras, je la serre contre mon cœur, je la questionne encore...

Cette fois, fondant en larmes, elle répond :

— Meurville, une fois de plus, ne m'interrogez pas ! Même à vous... à vous je ne puis rien dire... Qu'il vous suffise de savoir que je souffre... que je souffre tout ce qu'une femme peut souffrir... et ce n'est que le commencement, Meurville, le commencement...

Puis dans un élan d'abandon elle ajoute :

— Vous êtes bonne de ne pas m'avoir abandonnée !...

Je sanglote. Elle pleure.

Cet instant de faiblesse sera le seul que je lui verrai. À partir de ce moment elle reprendra l'expression énigmatique et froide qui est la caractéristique de sa physionomie. Le feu, l'anxiété de ses grands yeux clairs trahiront seuls l'intensité de l'émotion qui la possède.

Ma pauvre comtesse est donc toujours en toilette de soir. Sans le manteau que je l'ai obligée à mettre, combien elle souffrirait du froid de la nuit !

Le comte ne semble point y prendre garde. Une observation faite par moi, non sans humeur, le lui rappela.

— Ce n'est plus vivre ! balbutie-t-il l'air égaré.

Puis il m'apostropha comme si j'étais fautive et me demanda si je ne pouvais remédier de quelque façon à un état de choses si désolant.

J'aurais eu beau jeu à lui reprocher le sac qu'il m'arracha des mains... notre départ précipité... à quoi cela eût-il servi ? Le malheureux semblait porter un tel fardeau de misère qu'y ajouter par un mot pénible eût été sans pitié.

Je répondis simplement, comme si l'heure que nous traversons n'avait rien de tragique, que si je m'arrêtais deux heures dans une ville, je saurais me procurer ce qui manquait à Mme la comtesse. Le calme de ma réponse le réconforta.

— Bientôt voire vœu sera exaucé... nous disposerons de quelques heures... vous en profiterez pour acheter ce qu'il faut à Solange... et à vous. madame Meurville, ajouta-t-il de cet air d'aimable prévenance qui séduit les cœurs les plus irrités.

Deux heures après nous entrions dans une petite ville — Blois, je crois. — Ma chère voyageuse put se reposer quelques instants à l'hôtel des Postes, tandis que je courus acheter des vêtements pour elle. Qu'ils sont modestes et en tout différents de sa mise habituelle ! N'importe, elle s'en montra contente, presque amusée. Il nous restait encore le courage de rire ensemble de sa toilette inélegante.

Lorsque le comte vint nous retrouver, lui aussi avait changé de tenue et celle qu'il portait faisait, comme les vêtements de sa jeune femme, contraste avec sa haute et fière mine.

Ainsi transformés, tous deux se regardèrent... puis impétueusement, d'un élan passionné, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

En s'étreignant, ils se parlaient très bas et subitement un mot les sépara...

Le comte murmurait :

— J'en deviendrai fou...

Sa voix tremblait, et Solange était blême.

Quelques instants plus tard, nous roulions de nouveau sur la route et je crois bien — j'oserais même l'affirmer — que, jusqu'au terme du voyage, mon élève et son époux ne s'adressèrent plus la parole.

Lui, du reste, n'était jamais avec nous ; il eût été à l'étroit dans la berline. Il lui fallait de l'air, de l'espace, peut-être aussi voulait-il surveiller la route ? Aux relais, il disparaissait. Je ne pense pas qu'hôtelier ou servantes d'auberge aient réussi à voir son visage, pendant cette longue traversée de la France qui nous prit plus d'une semaine... Je le répète : quel voyage, mon Dieu, quel voyage !...

En voilà déjà trop long et je dois être prudente. Mon papier pelure finirait par se deviner, mon subterfuge se découvrir et j'ai besoin, madame —

je me permets de vous le redire — j'ai besoin de correspondre avec vous, d'avoir ce lien avec le monde pour être assurée que mon élève n'est point complètement abandonnée...

J'aimerais avoir de vous quelque réponse, un peu de réconfort, un encouragement ; mais ne demandons pas l'impossible ; soyons prudentes...

Ma chère comtesse ne me pardonnerait pas d'enfreindre sa défense, de dire d'elle autre chose que ce qu'elle veut qu'il soit dit...

Veuillez me pardonner, madame, la liberté que j'ai prise de vous écrire. Comment accueillerez-vous mes révélations ? Me blamerez-vous de les oser ?

Croyez-moi, madame, votre très humble et très dévouée servante,

ANNE MEURVILLE.

III

Madame la comtesse de l'enlucq à Madame François de Corély, à Paris. (Lettre dictée à Anne Meurville.)

Bion d'Ossau, le...

Ma chère François,

Si j'étais un de ces petits-maitres tant à la mode, de blanc haut cravaté, de blanc étroitement culotté, ou bien un de ces dandys à l'habit en queue de morue qui flotte comme une balançoire quand leur porteur marche, qui se lève pyramidalement quand leur porteur se baisse, qui s'étale en ailes d'autruche ou en oreilles d'éléphant lorsque le dit porteur s'assoit ; si j'étais un de ces fashionables sur lesquels se fixent les yeux du monde, le fait de me retirer dans un vieux manoir, en pleines montagnes, à une époque où, à ces hauteurs, se jouent les admirables féeries de la neige, paraîtrait non point effroyable, incompréhensible, désolant, désespérant, mais tout à fait charmant... *charming indeed!*

On traiterait ce sujet avec d'admirables phrases à la manière de M. de Chateaubriand ; on se pâme-

rait sur l'originalité de l'idée, la grâce de ces images et beaucoup sans doute seraient atteints d'un grand désir d'imitation.

Mais je ne suis point de ceux dont les caprices, les fantaisies régissent la mode ; je suis l'humble mortelle qui les subit...

Nous sommes partis, c'est vrai, très vite, trop vite ; mais qu'est-ce qui aurait pu nous empêcher de faire ainsi si tel était notre plaisir ? Eh ! qui vous dit, madame la femme de lettres, qu'il ne nous a pas plu de vivre quelques heures, un de ces romans que vous et vos contrères écrivez, pour notre plus grande joie ?

Or, les enlèvements ne sont-ils pas le thème le plus souvent traité ? Un livre a-t-il, de nos jours, quelque succès, si l'héroïne n'est point, au milieu de péripéties sans nombre et d'une infinité de pamoisons, arrachée à sa famille, à ses amis, par un ravisseur plus ou moins terrible ?

Il me plut de me laisser emporter, au sortir du Théâtre Italien, en robe de bal, mes diamants au cou, par mon très noble et très magnifique seigneur, le sire Guillaume, comte de l'enlucq... Y a-t-il vraiment là de quoi pleurer?... Ne vaudrait-il pas mieux applaudir à ce que, assaisonné d'une pointe de romantisme, peut encore donner l'amour conjugal ?..

Holie, très chère, de croire ce que mon légitime époux vous conta sur Bion !... Des plâtras, des démolitions, des housses de toile d'araignées ?... Bion est superbe, au contraire, avec ses vastes salles voûtées, immenses, ses cheminées à grands auvents, où peuvent brûler des arbres entiers.

Des meubles mangés aux rats ? Invention ! Nous possédons ici des tapisseries à rendre jaloux les châteaux royaux, des lits à colonnes, qui font songer à celui où, tandis que Jeanne d'Albret chantait, d'une voix plaintive et lasse, l'invocation traditionnelle : « *Nouste dame deu cap deu poun...* *Adjudame à daqueste hore...* », le Béarnais venait au monde...

Ventre-saint-gris ! madame de Corély, me faudrait-il être jalouse ? Où donc mon beau seigneur

avait-il l'esprit lorsqu'en passant devant Bion, il vous débitait ces rapsodies?... Pour y ajouter foi et les avoir si fidèlement conservées dans votre mémoire, avez-vous donc oublié que des dires d'un Gascon, autant en emporte le vent ?

Depuis qu'il a quitté Paris, mon cher Guillaume revit ! Il n'est ni l'homme des boudoirs ni celui des coteries. A lui, il faut l'air des hauteurs, les forêts sauvages, les grandes chasses. Ici, de pic en pic, il poursuit bouquetins, ours, izards, et... il est heureux.

Parfois je demeure des semaines sans le voir, avec simplement de lui quelques billets, ressemblant fort au célèbre : « *Malame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups...* » Et durant ces absences, à l'exemple des châtelaines de l'autrefois, près de quelque haute fenêtre je reste à travailler... « *et mon rouet tourne, file, chante...* » comme dans la chanson.

Ne pleurez donc pas sur mon sort, trop sensible amie, je suis la moins à plaindre des femmes, puisque j'en suis la plus heureuse. Gardez votre compassion pour Meurville qui — je la condamne à l'écrire — est dans un état d'abattement à faire pitié !

De grâce, aussi, ne me rendez pas responsable du coup d'épée et des démarches de mon père. Le marquis de Chalon — dont nul n'ignore la jeunesse persistante et les succès — ne peut-il avoir beaucoup de sujets de mettre un indiscret à la raison ?

Les conversations à Paris seraient-elles devenues, depuis mon départ, des récits de mère-grand, des contes à dormir debout ?

Vite, alors, transcrivez-les-moi, elles égayeront nos veillées...

A vous, très chère, toute mon amitié.

SOLANGE.

IV

*Madame Meurville à Madame de Corély.
(Absolument confidentiel.)*

Pardonnez-moi, madame, de vous adresser, si tôt, une nouvelle lettre. Soyez-moi indulgente, j'ai tant besoin de réconfort. Je n'en trouve que dans la pensée que vous vous intéressez à nous...

D'ailleurs, je crois répondre à l'un de vos désirs en vous donnant d'amples détails, d'abord sur notre arrivée qui fut ce qu'elle ne pouvait manquer d'être, pleine d'étrangeté et d'imprévu, et sur la singulière existence que ma comtesse et moi menons ici, dussé-je ainsi démentir tout ce qu'a pu ou que pourra vous relater à ce sujet ma chère Solange, pour des raisons que je continue à ne point m'expliquer...

Donc, après cette course folle qui semblait ne devoir jamais finir et qui nous mena d'un bout à l'autre de la France, nous nous arrêtâmes brusquement en pleine nuit, en pleine montagne, dans une gorge étroite, qu'emplissaient les mugissements d'un vent de tempête et les grondements furieux d'un torrent débordé.

Il paraît que nous étions arrivés...

Au bord de la route se dressait une poterne massive, percée de meurtrières, flanquée de contreforts, véritable entrée de forteresse, dans laquelle s'ouvrait une porte charretière taillée en plein bois et bardée de fer.

Un lourd marteau pendait à l'un des vantaux.

Le comte le souleva, frappa un coup auquel semblèrent répondre tous les échos de la montagne.

Nul ne vint ouvrir, ce qui sembla le jeter en grande alarme.

Les lanternes de la berline éclairaient son visage livide d'une lueur incertaine. Il fit quelques pas en arrière, parut examiner la route avec anxiété. Il semblait prêter l'oreille, chercher à reconnaître un bruit lointain; mais il était impos-

sible de rien entendre d'autre que le fracas des eaux bondissantes. Il revint vers nous, heurta de nouveau à la porte et je l'entendis échanger avec la comtesse quelques phrases inquiètes.

— Si nous ne pouvons entrer à Bion, qu'allons-nous devenir ?

— N'y peut-on pénétrer que par cette porte ?

— Un saut de loup profond entoure le château... d'autres portes existent : mais l'homme qui a la garde de celle-ci en possède les clefs...

— Ne peut-on passer par le village ?

— A pied, oui, mais pas en voiture... et que de temps perdu !

Ainsi se changea pour moi en certitude l'idée que j'avais déjà eue durant tout le voyage : nous étions poursuivis et poursuivis de très près...

Enfin, derrière l'un des battants nous perçûmes un bruit léger. Un judas fit, en glissant sur le panneau sombre, un carré de lumière.

— Qui va là ? gronda une voix rude.

Le comte retrouva son calme pour répondre :

— Salut, Johannès ! C'est moi, le maître !...

— Le maître ?... Dieu tout-puissant !

Aussitôt les barres tombent, les ressorts grincent, les gonds gémissent, le portail s'ouvre.

Incliné très bas, son bonnet balayant la terre, une sorte de géant d'aspect cyclopéen nous accueille : visage tordu, balafré, grimaçant, où ne brille qu'un œil, un œil énorme sous un sourcil en broussailles. Qu'est devenu l'autre œil, en quelle aventure dut-il disparaître avec le sourcil qui l'abritait et probablement aussi une partie de cette face en tourment, laquelle semble avoir été tranchée par un coup de sabre ? — Si je me le demande aujourd'hui, je n'en eus point le loisir alors.

Avec des heurts, des cahots, la voiture s'engouffre sous la poterne et, derrière nous, verrous, barres de fer bruyamment tirés, remis en place, semblent nous séparer du monde à tout jamais.

Le long d'un chemin aux lacets courts et rapides les chevaux s'engagèrent, soufflant, peinant, frappant du sabot le roc, dont jaillissaient des étincelles.

Un muret de pierre nous séparait du précipice.

Le comte avançait la voiture et indiquait aux postillons les dangers à éviter.

Ainsi nous débouchâmes sur un terre-plein, sorte de cour d'honneur au-dessus de laquelle des toits, des tours se dressaient imposants, s'estompaient dans la brume et l'ombre. À la clarté des lanternes on ne distinguait nettement que la base de l'édifice.

Devant une seconde porte cloutée à défier les piques, les assauts, notre équipage fit halte. De nouveau le comte dut soulever un lourd marteau et en frapper des coups répétés pour annoncer sa venue. De même qu'en bas ces coups se répercutèrent à l'intérieur avec les sourdes résonnances d'un choc sur une futaille vide, mais rien ne répondit.

Nous vîmes de nouveau apparaître le sombre portier à l'œil unique. Il cogna simplement au volet d'un soupirail. Le volet aussitôt s'entr'ouvrit.

L'homme, de la même voix d'autorité prise par le comte, annonça :

— C'est le maître !

— Le maître ? Jésus, Marie !...

Cette fois ce fut une femme qui répondit par des exclamations.

— On ne vous attendait pas, Guillaume ! dit la comtesse.

— Qui pouvait s'attendre à me voir...

Nous étions descendues de voiture. La nuit était glacée. Le vent nous pénétrait. Les chevaux s'ébrouaient. Leurs flancs fumaient. Nous étions enveloppés d'un nuage de vapeur.

Enfin, des pas s'entendent, des gens chuchotent, de nouveaux verrous sont tirés, de nouvelles barres de fer tombent, une lourde porte cède et ainsi nous fait accueil ce château de Bion vers lequel nous courions comme vers l'abri suprême.

Des Ossaloises nous ont ouvert, une jeune et une vieille, la mère et la fille. Elles se confondent en excuses, se répandent en protestations de dévouement, en souhaits de bienvenue... Elles tiennent à la main de petits lumignons dont la flamme fume et tremblote.

Ah ! l'impression de cette entrée dans ce vieux nid d'aigle, qui pourrait la décrire !

Partout les araignées ont tendu leurs toiles, des toiles épaisses où mille atomes reposent. Des chauves-souris volent, dérangées par la lumière qui a peine à combattre l'ombre tapie en tous les coins.

Nous traversons des salles aux voûtes profondes. Nous n'en voyons presque rien, les lumières que tiennent les Ossaloises dansent presque au ras du sol...

Les montagnardes nous entraînent vers les pièces qu'elles habitent d'habitude — une cuisine et un fournil. C'est là, qu'au coin d'unâtre obscur, enfumé, d'où monte en grésillant la flamme odorante et claire de brindilles de buis et de sapin, nous passons la nuit et prenons notre premier repas : du lait de chèvre et du pain gris.

D'après l'aspect des salles principales, vous pouvez juger, madame, combien les chambres à coucher étaient inhabitables. Nous ne pûmes songer à nous y retirer de bien des soirs. Moi, du reste, je m'y opposais de toutes mes forces, tant, avec leurs grands lits à colonnes, leurs tapisseries à personnages, leurs boiseries sombres et ce mobilier aux lignes raides et majestueuses qui se retrouve partout, elles me semblaient emplies d'un terrible inconnu, dont je ne puis encore surmonter l'effroi.

Il ne devait pas nous être permis de nous attarder longtemps à ces impressions déprimantes. Comme si ma comtesse eût pris grand souci de leur donner la chasse, elle décida, dès le lendemain, que nous procéderions à notre installation, aidées par les Ossaloises et d'autres humbles. Et ceux-ci nous montrèrent un tel dévouement que la chère enfant s'écria les larmes aux yeux :

— Quels braves gens !

Le comte répliqua d'une voix sourde :

— Ils nous seront des auxiliaires précieux...

Solange le regarda doucement et murmura :

— J'ai confiance...

Pauvre petite ! pensai-je, elle doit savoir cependant que si des dangers demeurent suspendus sur

la tête de celui qu'elle aime, il faudra des forces moins aveugles que des murs épais et des portes blindées, une protection plus effective que celle de serviteurs dévoués pour le défendre !...

L'avenir est à Dieu !...

Et comme par un coup de baguette, Bion qui, si longtemps ne connut que la solitude, l'abandon, se trouva transformé.

Ma chère comtesse s'y employa avec entrain et courage, comme si se préparait pour elle la plus douce des existences. Nous fûmes, de ce fait, fort occupées pendant plusieurs semaines.

Mais, l'installation terminée, qu'allions-nous imaginer pour combler le vide de nos journées ?

Votre amie, madame, s'avisa alors que les tapisseries qui cachent la nudité des murs et recouvrent les meubles étaient rongées par les vers et les rats. Dans les greniers elle fit la découverte de grands métiers. Et elle décida de réparer ces tapisseries, décrochées panneau par panneau, ces fauteuils, découverts un à un.

Depuis que cet immense travail est commencé, je pense sans cesse à cette tapisserie de deux cent douze pouces de long représentant les hauts faits d'un autre Guillaume — le Conquérant, celui-là — qu'en 1066 brodait la reine Mathilde pendant l'absence de son époux... Deux cent douze pouces de long, dix-huit de haut... C'est au moins ce que représente la tâche que nous avons entreprise !... Et quand je considère combien peu nous l'avancons chaque jour, je me demande si quelque intervention miraculeuse ne viendra pas nous libérer d'avoir à terminer un tel ouvrage, ou si, point par point, nous serons condamnées à en venir à bout...

Dans ce cas, madame, je vous dis adieu, car je serai trop vieille pour entreprendre le long voyage qu'il faudrait pour retourner à Paris et vous revoir.

Excusez-moi encore et toujours de vous importuner de ma prose et veuillez me croire, Madame, votre servante dévouée,

ANNE MEURVILLE.

P.-S. — Je viens de découvrir en Mlle Minette Ducos, la sœur de M. le curé de Bion, un auxiliaire précieux qui m'aidera à vous faire parvenir cette lettre et d'autres si Dieu me prête vie. En vous adressant à elle, peut-être pourriez-vous m'écrire directement si besoin en était.

V

*Madame de Corély à Madame la comtesse
de F'enlucq.*

Eh bien ! soyons gais, puisque la consigne est d'être gais. Ne parlons que de choses riantes, n'ayons que des idées couleur de rose. Mais pour cela je m'adresse tout particulièrement à notre ami le chevalier de Muret et lui demande de m'aider, seule, j'échouerais dans mon entreprise.

Comme première chose amusante, il me dit qu'il y eut à Paris, ce carnaval, 20.500 bals. Avez-vous bien lu ? 20.500 ? Voilà une belle revanche prise par le plaisir sur tant d'années qu'avaient rendues douloureuses révolutions, guerres, attentats, épidémies, scandales et autres calamités.

La pauvre humanité, comme il arrive souvent, ne dansa-t-elle que sur un volcan ?...

Pourtant, Mlle Lenormant, troisième du nom, qui donne en son logis de la rue de Tournon des consultations à toutes — ou presque toutes — les femmes du meilleur monde, avides de se faire tirer les cartes, et peut-être de s'entendre dire, comme jadis Mme de Beauharnais se le vit annoncer : « Vous serez plus que reine », — Mlle Lenormant affirme qu'aucun nuage sérieux ne menace, d'ici quelque temps, le ciel de la France.

Dansons !...

20.500 bals ! Vous figurez-vous, mon amie, ce que cela représente de saluts profonds, de révérences, de ronds de jambes, de ronds de bras, de petits sauts, de minauderies : bouches en cœur,

sourires en coin, œillades piquantes, coups d'œil séducteurs, compliments, madrigaux, propos en l'air, propos galants, fadeurs, folles promesses, phrases en guirlandes et, pour tout dire, mensonges ? Car nous ne devons pas oublier que nous sommes, ici, dans ce que les Pères de l'Église appellent le « domaine de Satan ! » l'arsenal où mieux que partout il forge, aiguise ses armes !...

L'on dansa donc dans les douze arrondissements. Il y eut les bals des ministères, de l'aristocratie, du commerce, de la garde nationale, des agents de change, des notaires ; des bals de noces, des bals de politique, des bals de grands et de petits théâtres, des bals « pur-sang », des bals « mélangés », des bals « juste-milieu ». Partout, même au coin des rues, même sur les places publiques, en plein air, dans les guinguettes l'on dansa ; il n'y eut partout que flonflons, éclats de rire, quadrilles échevelés...

« Courte et bonne » semble avoir été la devise du carnaval défunt.

Et cette devise, du haut de la chaire de Notre-Dame, l'abbé Lacordaire la commente terriblement : « Quel état !... quel état ! s'est-il écrié avec Bossuet, poussière, tout n'est que poussière... *et pulveris est !*... Tu es ce matin... où seras-tu ce soir ?... » Sa terrible éloquence résonne, sous les voûtes, comme une menace de châtiments, courbe les dos, courbe les têtes et pénètre au plus profond des cœurs... Oh ! le néant, la fragilité des choses humaines... l'amertume des lendemains de fêtes et le « goût de cendre » que laissent les plaisirs...

Après de parcilles pensées, le hochet aux mille grelots de la folie m'est tombé des mains, et je demandais au chevalier de Muret qu'il me donnât, à votre intention, d'autres sujets de le reprendre, lorsqu'on m'annonça un visiteur sur lequel je ne comptais pas. Devinez qui ? Le marquis de Chalon.

Votre père, très chère amie, m'honore rarement de la faveur d'une visite. Je ne pus lui dissimuler la surprise que j'éprouvais à le voir. Mais pourquoi s'était-il fait accompagner de votre ancien sou-

pirant — qui, aux dires de mes chers habitués, ne le quitte guère, depuis que vous n'êtes plus là — j'ai nommé Sosthènes de Rochemont ? Ces messieurs paraissaient graves. On eût dit qu'ils avaient à m'entretenir d'une affaire d'honneur. Je pensai à vous et me sentis troublée.

À tort ou à raison, je n'aime point M. de Rochemont. Ses manières orgueilleuses et hautaines, son esprit sarcastique et cassant, l'expression pleine de suffisance de son visage non seulement me déplaisent, mais m'ont toujours inquiétée.

Du temps qu'il vous courtisait et où votre père vous poussait à un mariage auquel vous eûtes la sagesse de ne point consentir — vous vous deviniez destinée au séduisant comte de Fenlucq — j'avais été souvent choquée de la dureté de son regard et de l'apreté de sa voix. Je le sentais amoureux, certes, mais encore plus intéressé, attiré par l'immense fortune de votre père, utile sans doute, pour combler les brèches que le jeu pratiqua dans les propres biens du sire de Rochemont. Je ne l'aimais pas... je ne l'aime pas davantage, bien que beaucoup de femmes le trouvent séduisant.

Il était, comme à son habitude, vêtu avec la dernière recherche : habit bleu pincé à la taille, pantalon gris perle, sa cravate de soie noire chiffonnée en plis incertains et retenue par deux énormes turquoises. Les cheveux assez longs roulés autour du visage et dégageant son front tourmenté.

Je ne puis souffrir les dandys, surtout ceux que je soupçonne d'avoir une âme vile et un esprit mal-faisant. Aussi, pour montrer le peu d'estime où je tiens ses pareils, demandai-je d'un air très innocent au chevalier de Muret s'il avait des nouvelles de Georges Brummel, et si ce qu'on disait du fameux « Beau » était vrai : savoir qu'il achève ses jours à Caen, dans la plus noire misère, tombé à l'enfance, et vêtu — lui qui dépensait naguère en une année 250.000 francs pour sa toilette ! — de mauvais habits retournés par un mauvais tailleur. Le chevalier nous dit que l'ancien ami de Georges IV, depuis qu'il n'était plus consul d'Angleterre, vivait d'emprunts, de dettes et de quasi-mendicité.

— Est-ce la punition de ses insolences et de son oisiveté ? ajouta-t-il. Par un juste retour des choses d'ici-bas, le pauvre homme souffre dans ce qu'il a aimé par-dessus tout, et jusqu'au ridicule : l'élégance et la recherche des habillements... Vous le voyez, madame, vous étiez fort bien renseignée...

M. de Rochemont, dont la figure se crispait en un mauvais sourire, déclara d'un ton doux qu'il n'y avait rien de surprenant à cela :

— Mme de Corély tient à la presse, et la presse sait tout.

— Moins que la police ; rétorquai-je de mon air le plus gracieux. (Ceci demande explication et je vous la donnerai, cette explication, dans ma prochaine lettre.)

Vous voyez, ma chère belle, que dès l'abord notre conversation fut plutôt aigre-douce. Mais elle affecta bientôt un tour enjoué. À portée de ma main, sur un « bonheur du jour », était le livre qui fait fureur : *la Confession d'un enfant du siècle*. Votre père se mit aussitôt à en discuter. M. de Rochemont ne disait rien. Il était visible que ce qu'avait pu penser, écrire M. de Musset l'intéressait peu. Ses yeux, attirés par les rosaces du parquet, ne s'en détachaient que pour fixer d'un regard indéfinissable la miniature qui vous représente et que j'ai toujours près de moi.

Mettait-il une intention à ce manège ? Voulait-il que je n'en perdisse rien pour, au besoin, vous en entretenir ?

« *Comediantes !* » songeai-je, sans pitié pour le pauvre éconduit et pour ce qu'il dut souffrir de se voir préférer le comte de l'enlucq.

Votre père discutait toujours sur M. de Musset, puis il me demanda d'un ton léger, comme si la question n'était qu'accessoire, si j'avais de vos nouvelles.

Je répondis que vous m'en aviez envoyé, il y avait peu de temps.

— En quel état d'esprit vous paraissait-elle ?

Il me sembla qu'à cette question M. de Roche-

mont, fixant sur moi ses prunelles de feu, attendit ma réponse avec un mauvais sourire.

Il me vint la tentation de le tourmenter plus sérieusement que tout à l'heure.

Vos lettres étaient pleines d'enjouement, dis-je aussitôt, et j'ajoutai que l'amour était un sentiment bien puissant, bien absolu, puisqu'en votre exil, il vous faisait la femme la plus heureuse de la terre...

Votre père soupira tristement :

— La pauvre enfant...

Mais je fus épouvantée de l'expression que prit le visage de M. de Rochemont et de l'éclair d'acier qui traversa ses yeux. Sa physionomie — pardonnez-moi le mot — suait la haine et l'envie.

« Cet homme est capable de tout ! » me dis-je. De votre dédain, Solange, il n'a pas cessé de souffrir. Du triomphe de votre mari, il n'a pas cessé d'enrager.

Votre père prit congé. M. de Rochemont m'adressa un salut profond, sans prononcer une parole, et suivit M. de Chalon.

Comme il s'éloignait, je surpris de nouveau son regard dirigé vers votre image. Quelle pensée barrait son front et tordait sa lèvre pâle ?

Il me sembla qu'il vous jetait en partant comme une sorte de défi...

Sans doute allez-vous rire de moi, railler mon imagination et ce qu'elle enfante?...

Riez, chère belle, riez, mais tenez votre grand bonheur à l'abri de vos fenêtres bien closes afin qu'aucun de ces souhaits maudits qui, plus qu'on ne le croit, influent sur le sort, ne le puisse atteindre.

Après avoir surpris le regard de M. de Rochemont, je crois tout possible...

Adieu, ma chérie, vous me manquez à chaque instant du jour.

Votre toute dévouée,

FRANÇOISE.

P.-S. — Remerciez Meurville de vous servir de secrétaire. J'ai eu grand plaisir à revoir son écriture.

VI

*Madame la comtesse de l'enlucq à Madame de Corély.
(Lettre écrite par la comtesse.)*

Ma chère Françoise,

Laissez M. de Rochemont me lancer des défis. Toutes fenêtres ouvertes, j'attends ses mauvais souhaits. Mon bonheur est hors de toute atteinte. J'aime Guillaume et, quoi qu'il arrive, je n'aimerai jamais que lui.

A l'occasion, faites savoir à M. de Rochemont que ni sa haine, ni ses colères n'existent pour moi. S'il me combat visière basse, avec des armes de trahison, moi je l'attends visage découvert. Il saura mieux ainsi où frapper.

Pour cette fois, je ne médis pas de votre imagination, au contraire, je la félicite d'avoir su si bien voir, si bien deviner.

Mon père obéit à une inexplicable fatalité en faisant de cet homme son ami. Il n'y a pas à lutter.

Mais vous, chère amie, ne le recevez plus, à moins que ce ne soit pour le larder de brocards, ou exaspérer sa vanité...

Vous n'en ferez jamais trop à mon gré.

SOLANGE.

VII

*Madame Anne Meurville à Madame de Corély.
(Absolument confidentiel.)*

Madame, excusez-moi. Je n'ai rien pu ajouter à la dernière lettre de ma chère comtesse. Elle l'écrivit elle-même d'un trait, et pour vous l'envoyer elle n'usa point des voies ordinaires.

Botté, éperonné, la plume d'aigle au chapeau, le comte entra comme elle la signait. Après huit

jours passés près de nous, il repartait pour la montagne.

Il remarqua que Solange s'apprêtait à clore une missive.

— Oh ! oh ! quel est l'heureux mortel qui va posséder de votre écriture ? demanda-t-il d'un accent de plaisanterie qu'il prend bien rarement à présent. (M. le comte n'ignore pas que ma chère élève déteste à tel point écrire que le plus souvent elle me charge de ce soin.)

— J'écris à Françoise de Corély.

Et se dressant, déployant avec la grâce que vous savez sa haute et belle taille, d'un adorable geste, elle tendit à son mari ce qu'elle venait de tracer pour vous.

— Du reste, il n'y a pas de secrets... lisez, Guillaume.

Il lut, ses yeux ravonnèrent et d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent, il dit :

— Solange, il est des instants de bonheur qui font oublier toutes les souffrances...

Et, courbé très bas, il lui baisa la main.

Qu'elle eut vite fait de se jeter à son cou, murmurant d'une voix passionnée :

— Guillaume... rien ne nous séparera... rien ne peut nous séparer...

A ces mots, il parut saisi d'une ivresse subite. Il s'empara de la lettre et la brandit à bout de bras comme un drapeau.

— Je réclame la joie de l'expédier moi-même, cette épître, cria-t-il, de la porter aussi loin que possible... et je regrette de ne pouvoir aller jusqu'à Rochemont pour l'en souffleter.

Solange s'alarma :

— Guillaume, pas d'imprudences !

— Que craindrais-je maintenant ? N'ai-je pas vécu ma vie ? Qu'est-ce qui pourra jamais dépasser en félicité ce que j'éprouve ?

— Pensez à moi ! implora-t-elle.

— Cette lettre, je souhaite en être le courrier, — répéta-t-il, et il ajouta — et si je meurs en route, je veux qu'on la trouve sur moi...

— Guillaume !

Il y eut entre eux d'autres mots échangés, un court et mystérieux colloque. Puis, comme s'ils désiraient se parler sans témoins, ils sortirent de la pièce.

Je demeurai seule et plus perplexe que jamais. Quand Solange revint, ses joues étaient inondées de ces larmes lourdes et lentes qui sont celles des cruels chagrins. Elle s'assit au coin du foyer, les yeux fixes, regardant les braises.

Le soir tomba. Nous restions toutes deux sans parler. Je n'osais la tourmenter de questions, elle souffrait si visiblement.

Brusquement elle rompit le silence.

— Meurville... il est parti... ce qu'il va faire est fou... Pourquoi être venus ici, si c'est pour retourner vers le péril ?

Ne sachant que répondre, j'annonnai :

— M. le comte a une telle habitude de la montagne.

Elle eut un geste de désespoir.

— Ah ! s'il était dans la montagne !

Et aussitôt raidie, nerveuse, elle se leva, marcha dans la pièce, de droite, de gauche, et je l'entendis qui répétait, ainsi qu'oubliée de ma présence, ces mots qu'elle avait déjà prononcés :

— Si c'était vrai pourtant ?... Mon Dieu, si c'était vrai ?

L'angoisse creusait son visage, mettait de l'affolement dans ses yeux. Enfin, à bout de résistance, elle s'écroula, sanglotante, dans un fauteuil.

Je m'empressai auprès d'elle. Alors, se réfugiant dans mes bras, elle murmura, me tutoyant comme elle faisait en son enfance :

— Meurville, prie pour moi... il est des heures où je ne sais plus où est mon devoir...

Et elle me quitta pour s'enfermer dans son oratoire.

L'énigme, madame, devient de plus en plus indéchiffrable. Je perds la tête à en chercher la solution ; je ne dors plus ; je ne mange plus ; je ne vis plus...

J'ai décidé de vous écrire aujourd'hui parce que je ne puis qu'avec vous m'entretenir de ce

ce qui est. Je n'en souffle mot à personne, j'ai peur d'étouffer d'anxiété !...

Ainsi que vous le demandiez dans un récent billet, je vous envoie cette lettre sous le couvert de votre ouvrière en modes... Dieu veuille qu'elle vous la remette fidèlement et que notre correspondance échappe ainsi aux indiscretions que vous semblez redouter !

Où est parti le comte ?

Ma comtesse ne me parle plus de ce départ et je n'ose y faire allusion...

VIII

*Madame de Corély à Madame la comtesse
de F'enlucq.*

Paris, le...

Ma chère Solange,

Tout beau ! Je ne savais pas frapper si juste en vous parlant de M. de Rochemont, sinon j'y eusse mis plus de ménagements. Il serait sage de ne plus nous occuper de lui... Cependant, deux mots encore. Il est revenu chez moi, seul cette fois, pour me demander si j'étais sincère en ce que j'avais dit à votre père lors de sa dernière visite. Vraiment, êtes-vous heureuse là-bas ? Est-il possible que vous le soyez ? J'ai pu alors, non pas lui communiquer votre dernière lettre, ce qui aurait été, de ma part, une amère folie, mais lui en parler, car elle m'est parvenue avec une rapidité incroyable.

Blanc de rage et — soyons justes ! — de désespoir, M. de Rochemont me déclara avoir lu cette lettre et n'en devoir jamais oublier les termes.

Il avait lu votre dernière lettre ?

Je me mis à rire d'un air assez méprisant, et, comme si je ne croyais rien de ses paroles, je le priai de ne point abuser de ma crédulité et de bien vouloir s'expliquer.

Il s'y refusa.

Ses yeux étincelaient, son visage était effrayant de fureur concentrée.

Peu après il ajouta, comme s'il ne se possédait plus :

— On me brave... on me raille... on me provoque, je me vengerai !...

M. de Rochemont avait, à cet instant, le ton d'un homme dont toutes les passions sont déchaînées : il me fit peur.

— Je ne sais ce que ces menaces signifient, répondis-je ; souvenez-vous que vous pouvez faire beaucoup de mal à une femme que vous avez beaucoup aimée.

— Et que j'aime... fit-il impétueusement.

— Alors ?

— Je la sauverai d'elle-même... je l'arracherai à son sort.

— Vous n'y parviendrez pas.

— On verra.

— Puis-je prévenir mon amie de vos intentions ?

— Faites, madame, ce que vous croirez devoir faire. Je suis le plus fort...

— Pas plus fort que l'amour ?

— Cet amour, on l'anéantira.

— Un duel, alors ?

— Une lutte à mort... Dites à Mme de Fenlucq qu'elle prenne garde et ne me brave point... Le jour où je renoncerai à ménager ses sentiments, les murs de Bion ne seront pas assez épais pour défendre son bonheur.

Je seignis de prendre ses paroles en riant et je lui demandai pour quelles raisons il se faisait aussi noir que méchant.

— Nul ne me connaît vraiment...

Combien cet homme hait celui que vous adorez, ma chère ! J'en suis tourmentée pour vous...

En tout cas et à tout hasard, un conseil : méfiez-vous !... M. de Rochemont vous a beaucoup aimée, Solange... Il avait rêvé de faire de vous sa compagne. Son intérêt et son amour étaient d'accord pour convoiter votre main. Or, souvenez-vous, ma chérie, votre père lui faisait grand accueil, vous-même ne l'avez point absolument découragé, au

début... Il pouvait espérer, quand, superbe, magnifique, auréolé de gloire, le comte Guillaume de Fenlucq apparut dans votre ciel !... Dès lors, rien n'exista plus que lui pour vous. Sosthènes dut battre en retraite...

Oh ! ma toute belle, il faudrait mal connaître le pouvoir de vos charmes, de votre incomparable séduction pour croire que M. de Rochemont ait pu prendre en brave son parti d'une telle mise à l'écart, qu'il vous ait pardonné de l'avoir frappé dans son cœur, dans son amour-propre et dans ses ambitions. Jamais il ne guérira de sa déception. La plaie qu'il porte saigne... Solange, ne jouez pas avec cette rancune, avec cette douleur, ce serait imprudent... Il est tant d'hommes qui n'étaient point nés méchants et le sont devenus parce que la vie leur a été mauvaise !

Mais rien ne vous effraie. Mes craintes ne font qu'exalter votre témérité.

Allez à votre destinée, enfant, et, en toutes circonstances, comptez sur ma vieille et tendre amitié.

FRANÇOISE.

P.-S. — Je rouvre ma lettre pour y ajouter un mot. J'ai oublié d'éclairer ma lanterne et de vous dire que, ainsi que le bruit en courait sous le manteau, M. de Rochemont s'est fait attacher, depuis peu, au cabinet du ministre de la police. Qui aurait jamais cru qu'il briguerait semblable poste ? Ses amis en sont surpris et peu flattés. Sosthènes, le beau Sosthènes, l'oisif élégant, le dandy, le petit-maitre, le fashionable, le dilettante, s'associer à l'obscur et basse besogne à laquelle entraînent trop souvent de pareils emplois !... Le *Cabinet noir* serait, paraît-il, de ses fonctions... Je comprends alors que votre lettre n'ait point eu de secrets pour lui... On se demande, dans le monde, ce que cache cette décision... Et moi j'ajoute : « N'aurait-il trouvé que ce moyen d'être le plus fort ? »

Prenez garde...

F.

IX

*Anne Meurville à Madame Françoise de Corély,
à Paris.*

Bion d'Ossau, le...

Madame,

Si l'intention de votre dernière lettre était de jeter l'épouvante dans l'âme de ma chère comtesse, vous avez réussi.

Arrivée aux dernières lignes de votre P.-S. qui l'informait des fonctions nouvelles de M. de Rochemont, elle a poussé ce cri : « S'il est de la police, nous sommes perdus ! » et je crus qu'elle allait défaillir.

— Comment peut-on être perdus, si l'on n'a rien à se reprocher ? répondis-je.

Elle me regarda. Ses lèvres tremblaient. Je crus que le terrible secret qui pèse sur nous allait enfin m'être confié, mais elle se ressaisit :

— C'est vrai, répliqua-t-elle, n'ayant rien à nous reprocher, nous devrions n'avoir rien à craindre... mais tout est à redouter, Meurville, quand on doit lutter contre la mauvaise foi, la haine, le mensonge et tout ce que peut inventer d'effroyable le désir de vengeance d'un être sans scrupules... Oh ! Meurville, maudit soit le jour où j'ai rencontré Guillaume... j'ai fait le malheur de sa vie !

— Le malheur de la vie de M. le comte ? Je regrette qu'il ne soit point ici : j'aurais eu grande joie à l'entendre répondre lui-même à un si absurde propos. Vous ne dites point ce que vous pensez, Solange, ou vous avez perdu votre bon sens, ajoutai-je avec un peu de sévérité.

Elle ne parut pas tenir compte de mon observation et poursuivit :

— Oh ! si je savais seulement où est mon pauvre ami... Quelle folie de sa part d'avoir voulu porter lui-même, et le plus loin possible, cette fatale lettre ! Jusqu'où sera-t-il allé pour qu'elle soit arrivée si vite ? Quelles imprudences, quelles folies

ont été commises?... En quelles transes je vais vivre tant que Guillaume ne me sera point rendu.

— J'ai vu M. le comte faire preuve d'un si grand sang-froid, en toutes circonstances, que je ne comprends pas comment ni en quoi l'on peut trembler pour lui...

— Meurville, Guillaume a contre lui ce qui est cent fois pire que tous les éléments déchainés : la haine d'un homme !... Et cet homme est servi par d'étranges hasards, d'étranges complicités. Ah ! Meurville, poursuivit-elle en pressant son front de ses deux mains, comme si elle sentait ses idées s'égarer, pourvu que je ne perde pas la tête avant que n'ait éclaté la vérité ! Ce que j'entrevois, ce que je crains, ce qui peut nous frapper est horrible !

— Dieu est là ! Avec son aide, nous triompherons des méchants et du mauvais sort, répliquai-je.

— Oui, nous lutterons... nous lutterons ! répétait-elle avec exaltation, vous êtes une vaillante, vous m'aidez, Meurville, et la vérité triomphera... à moins que...

— A moins que... ? insistai-je.

— A moins que ce que je crois être la vérité ne soit que... mensonges ! murmura-t-elle comme si, de nouveau, toutes ses forces l'abandonnaient.

— Enfant, nous tombons dans l'incohérence !

— Oui, incohérentes sont mes pensées, Meurville, le trouble est en moi. Je ne sais où je vais. Pour que je le sache, il faut que Guillaume soit à mes côtés, sinon... en son absence, je doute de lui, de moi, de tout !..

Et, se frappant la poitrine, s'accusant de faiblesse et d'injustice, n'ayant peut-être plus conscience de ma présence, elle sanglota :

— Lache, oui, je suis lache ! Sans cesse mon cœur outrage celui que j'aime, mon cœur le repousse, le renie... Et je me sens l'aimer cependant, je prétends l'aimer... et je l'aime... oui, je l'aime... à ce point que d'entendre sa voix me fait tout oublier !... Pourquoi s'éloigne-t-il ? Sans lui, je ne suis plus moi-même !

Je lui dis d'un ton de reproche :

— Solange, je vous croyais plus forte.

— Forte, je devrais l'être... Meurville, il faut me secourir...

— Enfant, je le pourrais peut-être si vous consentiez à vous lier à moi...

— Meurville, aide-moi, aie pitié, mais ne me demande rien... Je ne puis ajouter à tous mes torts celui de trahir l'homme que j'aime...

Après plusieurs scènes semblables, j'ai pu constater ma profonde impuissance à secourir ma pauvre enfant et j'ai repris tristement ma place devant mon métier à tapisserie où lièvreusement je pique des points et encore des points.

Ce travail monotone, ce geste toujours pareil est pour moi le meilleur des calmants, celui qui mieux apaise les battements de mon cœur et remet l'ordre dans mes pensées.

Un feu immense qui exhale de fortes senteurs de résine et de baies de genièvre crépite dans la haute cheminée. Au dehors, c'est le paysage toujours morne, le silence... Oh ! ce silence oppressant, impressionnant, ce silence des hauteurs, lui aussi, plein de mystère !...

M. le curé de Bion a, parfois, l'heureuse pensée de venir nous visiter. Il est droit et fort. Son visage haut en couleur est énergique. Il adore les ascensions, les excursions, les entreprises téméraires. Il a le regard limpide et sans détour, le front superbe, des façons rudes, brusques, une belle voix d'apôtre qui sait trouver le chemin des cœurs. Il me paraît avoir une noble intelligence et il pourrait sans doute prétendre à un poste plus avantageux, où ses dons, sa haute culture seraient mieux en valeur. Mais il est attaché à ce coin sauvage et à ses sauvages habitants.

Il aime le comte Guillaume depuis l'enfance. Je crois qu'il n'ignore rien de ce qui nous a exilés ici. Peut-être ma pauvre comtesse pourra-t-elle avoir avec lui la consolation d'ouvrir son cœur et trouvera-t-elle ainsi les encouragements nécessaires... Ceux dont aucun bouleversement ne trouble l'existence, ceux qui sont sûrs du len-

demain — autant qu'il est possible, ici-bas, d'être sûr de quelque chose — ne pourront jamais comprendre l'étendue de nos épreuves et combien, par la perpétuelle menace d'événements terribles suspendus sur nos têtes, nous sommes écrasés !

C'est de plus en plus désolée que je me dis, madame, votre très humble et très dévouée servante,

ANNE MEURVILLE.

X

Madame la comtesse de Fenlucq à Madame de Cordy. (Lettre écrite par Anne Meurville sous la dictée de Madame de Fenlucq.)

Madame,

Ma chère comtesse, un peu souffrante et trop lasse ou trop paresseuse, on ne sait (j'écris sous sa dictée), pour tenir elle-même la plume, me prie de vous dire combien la pensée que M. de Rochemont s'est fait mettre de la police l'amuse ! Elle serait contente de savoir à quel mobile il a obéi. Si vous en êtes réellement informée, veuillez nous le faire savoir. Tout ce qui regarde M. de Rochemont intéresse votre amié à tel point que le moindre détail à ce sujet sera le bien accueilli.

Veuillez trouver ici, madame, une nouvelle expression de l'amitié profonde que ma chère comtesse a pour vous et permettez-moi de signer :

Votre toute dévouée servante,

ANNE MEURVILLE.

P.-S. — (Confidentiel.)

Ma chère comtesse ayant quitté la pièce sitôt ce mot dicté, je me permets d'ajouter ceci en hâte : nous sommes en grande alarme : M. le comte n'est pas revenu et ne nous donne aucune nouvelle... Est-il mort ? Nous a-t-il abandonnées ? Les sup-

positions les plus invraisemblables me semblent aujourd'hui admissibles.

Nous sommes bien malheureuses ! Mais ma comtesse est trop fière pour l'avouer, même à vous. C'est pourquoi elle me dicte ces lettres qu'elle n'aurait pas la force de faire elle-même, si indifférentes...

XI

*Madame de Corély à Madame la comtesse
de F'enlucq.*

Paris, le...

Ma toute belle,

Je suis inquiète à votre sujet et crains de vous savoir, non seulement fatiguée et paresseuse, mais réellement malade. Si vous m'aimez, donnez-moi des nouvelles de votre *corps*, de votre *cœur* et de votre *esprit*... De loin, on se fait des chimères, on se laisse aller à la tristesse et aux pressentiments... Il me semble, Solange, que vous ne m'écrivez pas la vérité. Là ! C'est fini ! Je ne le ferai plus, comme disent les petits enfants. Je ne vous parlerai plus que de choses très indifférentes... très importantes peut-être pour ceux que passionnent les lettres et le monde. De moi, je n'ai pas grand'chose à vous dire, ma santé n'est pas excellente et je travaille beaucoup à préparer un *Livre de Souvenirs* que je fais à l'imitation des *Keepsakes* anglais, des *Books of Beauty* publiés par lady Blessington depuis que le comte d'Orsay — encore un dandy, je les exècre ! — a aidé à sa ruine et à celle de son mari. J'ai obtenu entre autres des vers de M: Alexandre Soumet et de Mme Amable Tastu — une romance de Mlle Loïsa Puget, *Moine et Chevalier*. L'illustrateur me dessine des ornements moyen âge... Ce sera charmant ! Cela me donnera-t-il la célébrité de George Sand, cette authentique baronne Dudevant que toutes les femmes du monde, dont elle révolutionne la cervelle, aspirent à connaître ? J'en doute fort et n'en prends point souci. J'écris pour gagner ma vie et non pour obtenir la gloire.

Et maintenant, il faut vous entretenir de la grande solennité mondaine de ces derniers jours, cette première représentation des *Huguenots*, pour laquelle on avait retenu des places *un an* à l'avance ! Jamais événement ne fit plus de bruit dans le monde. Rien ne peut vous donner une idée du luxe des toilettes, des innovations créées pour la circonstance !... Malgré tout, la suprême élégance restait pour le toujours classique fil de belles perles ou de diamants posé au ras du front, dont vous aimiez, ma chère, parer vos cheveux...

A l'occasion du passage chez moi de quelques amis, groupe brillant et charmant, venu fort aimablement avant la représentation pour distraire ma solitude en me faisant admirer les modes en cours, j'ai eu l'avantage — parlons de lui sans cesse... parlons de lui toujours !... comme dit la chanson — de revoir votre ancien soupirant...

Le beau Sosthènes me parut magnifique en sa tenue de soirée. Il portait cette fameuse culotte courte de basin blanc dont l'adoption souleva de telles tempêtes, tron de nos contemporains n'entre-voyant en le port de ce vêtement que déception, trahison, blessures de vanité !... Il y eut pacte entre beaucoup d'élégants pour anathémiser une tenue qui allait profiter à un si petit nombre ! En dépit de tout, la culotte triompha, reçut ses lettres de créance lorsque le fameux M. de Ch..., lequel peu de temps auparavant avait posé pour Apollon, la présenta dans les salons. — Le beau Sosthènes portait donc et de façon avantageuse le vêtement tant discuté, qu'accompagnaient un gilet de velours ponceau brodé d'argent, une chemise à jabot, une haute cravate et un habit de coupe anglaise, qui faisait valoir la minceur de sa taille et la cambrure de ses hanches.

Il me demanda avec un singulier sourire si j'avais de vos nouvelles.

Me rappelant soudain qu'il faisait désormais partie du ministère de la police, il me déplut de lui répondre. A de tels hommes tout n'est pas bon à dire. Je déclarai — la vérité du reste — que vous m'écriviez fort peu, presque jamais vous-même et

que vous ne me donniez pour ainsi dire aucun détail sur votre vie.

Il me regarda comme s'il doutait de ce qu'il entendait. Sans insister, il se détourna, pinçant les lèvres.

Il est fort question des premiers pas dans la carrière de votre ancien prétendant et tous de prétendre qu'en devenant policier il obéit à la poussée d'une vocation irrésistible, qu'il a le « flair », un flair étonnant. Ce qui déchaîne cet enthousiasme, c'est que M. de Rochemont a débuté par un coup de maître. Il a *failli* s'emparer d'un bandit depuis longtemps recherché, bandit qui prend tous les noms, toutes les formes, bandit Protée, insaisissable!

Il a cru le tenir ces jours-ci au collet et le ramener pieds et poings liés, enchaîné à son char, dans la capitale... Mais le bandit a échappé.

— Ce qui est différé n'est pas perdu... a déclaré Sosthènes de sa voix sombre, comme on lui parlait devant moi de cette affaire.

J'ai été une fois de plus frappée de l'expression féroce que peuvent prendre ses yeux et que cache mal, que dissimule à peine, ce masque hypocrite placé sur son visage par la maîtrise de soi, et une longue habitude des cours, du monde, des salons. Sosthènes de Rochemont m'a paru posséder l'assurance calme de celui qui sait que, tôt ou tard, il sera le triomphateur.

Je plains ceux qui ont cet homme pour ennemi...

Au revoir, ma très chère, il ne faut *désespérer* de rien. Peut-être, la raison pleine de mystère qui vous emporta brusquement loin de nous, vous ramènera-t-elle de la même façon subite et imprévue...

Ce jour sera pour moi un beau jour, un des meilleurs que j'aurai vécus...

Mais à quoi bon vous le dire? Votre cœur m'entend-il encore? Vous m'écrivez si peu que la crainte me vient de n'être plus rien pour vous, d'avoir perdu votre amitié...

Comptez, malgré tout, sur votre toute dévouée,

FRANÇOISE.

P.-S. — Voici qu'on m'annonce que M. de Rochemont va prendre les eaux des Pyrénées. Il irait à Barèges. Je l'envie de se rapprocher de vous...

XII

Anne Meurville à Madame de Corely. (Confidentiel.)

« Ma chère Françoise,

« M. de Rochemont vient à Barèges ?... Il s'est fait mettre de la police et il vient à Barèges... Dites-lui que je l'attends. »

Tel est, madame, ce que ma chère comtesse commençait à vous tracer lorsque, à peine ces mots écrits, elle a lancé au loin sa plume et, jetant ses deux bras sur la table en un geste de désolation, elle a sangloté.

— Je fais la brave et ma douleur est sans bornes. Maintenant, je sens que jamais je ne pourrai sauver celui que j'aime... Meurville, nul que moi ne sait de quoi peut être capable Sosthènes de Rochemont... A Barèges, non loin de nous, il va se constituer notre geôlier.

Je tentai encore une fois de la rassurer :

— J'ai foi en M. le comte pour nous défendre, pour écarter de nous tout danger. Je gage que lorsqu'il reviendra...

— S'il revient ! interrompit-elle d'une voix qui me fit frémir, Meurville, je n'ose plus faire le calcul des jours qu'il a passés loin de nous...

Une semaine plus tard.

Je ne sais, madame, quand vous parviendra ce que j'écris.

M. le curé de Bion, arrivé comme je commençais pour vous cette lettre, nous interdit d'écrire.

— Que savez-vous ? demanda aussitôt ma comtesse.

— Rien ; mais je crains tout... les espions, les traîtres, les imprudents...

Et il me regarda fixement, comme s'il se doutait

des secrets que je trahis avec vous. Je me sentis défaillir.

M. le curé poursuivit :

— Mes craintes sont probablement vaines, mais l'heure est grave...

Peu après il se retira.

Solange et moi nous assimes alors devant nos métiers ; le soir nous y trouva encore, nous avions, presque en silence, piqué des points tout le jour.

Ici, la tombée de la nuit est toujours l'heure impressionnante. La vaste salle où nous travaillons n'est alors éclairée que par les lueurs du foyer et quelque lampe. C'est peu pour chasser l'ombre de ces immenses pièces dont vous n'avez aucune idée en vos appartements de Paris ; ombre qui s'obstine, qui persiste, si profonde qu'à peine s'entr'ouvre-t-elle au passage d'une lumière ; ombre qui se réfugie dans les angles, s'étend au long des murs où elle brouille le dessin des tapisseries et donne aux meubles, à demi perdus en son opacité, d'étranges et fantasmagoriques aspects. Seul émerge du noir, comme une lune pâle, le cadran d'émail d'une haute horloge, dont le battement râpeux, grinçant, semble à bout de souffle, d'avoir à compter tout le jour, les heures lentes, les minutes anxieuses que nous vivons.

Cependant ce soir il semblait que nous fussions moins portées à la tristesse malgré ce que les paroles de M. le curé avaient pu jeter d'angoisse dans nos cœurs.

Ma comtesse me confia :

— Meurville, je sens que nous allons sortir de cette inaction qui me rend folle... Est-ce le fait de mon impatience ? Il me paraît que nous arrivons à une crise. La lutte va se faire moins sourde, les événements vont se précipiter... Hier, je n'attendais plus rien, aujourd'hui j'espère.

Que ces instants de trêve, d'allégement, éprouvés alors que les plus grands maux nous menacent sont étranges ! Quelles sont les mystérieuses et bienfaisantes influences qui font naître ces accalmies ? Le ciel est gris. L'orage plane et gronde. Il se dissipe. L'air s'épure. On devine le soleil derrière les nuages,

le beau temps prêt à revenir. Est-ce simplement pour que, dans un moment de détente, l'âme se retrempe, se prépare à des luttes nouvelles ?

Deux jours plus tard.

Rien n'est venu confirmer ces impressions.

Après quelques journées de calme relatif, nous retombâmes sur nous-mêmes, M. le curé ne revint pas ; nul fait nouveau ne se produisit.

Les heures coulent monotones...

A tout hasard, je continue pour vous, madame, ce récit. Probablement ne le lirez-vous jamais ! Il n'aura servi qu'à m'aider à vivre en me donnant la joie de m'entretenir avec vous dont je suis certaine d'être comprise. Et j'ai tant besoin pour retrouver un peu de courage de me raccrocher, ne fut-ce qu'à une illusion !... Je suis si mal préparée à tout ce que j'endure, je me sens si faible, si détruite ! J'ai peur de ne pouvoir longtemps être, pour ma chère enfant, l'appui, le secours que j'eusse souhaité !

Or, elle n'a jamais eu tant besoin de soutien. Tous semblent l'abandonner... Le marquis de Chalon, lui-même, ajoute à nos sujets de trouble ! Voici qu'il intime à sa fille l'ordre de quitter Bion et de repartir pour la capitale.

J'ai lu sa lettre. Que les termes en sont énigmatiques, impitoyables ! Où M. le marquis trouve-t-il le courage de montrer tant de dureté ?

Il est de toute évidence que si le comte de l'encueq, pour une raison que je continue à ignorer, a dû chercher un asile ici, jamais sa femme ne l'abandonnera... Comment le marquis de Chalon en juge-t-il autrement ?...

Il est des choses qui ne s'expliquent pas...

XIII

Monsieur le marquis de Châlon à Madame la comtesse de Fenlucq, en son château de Bion d'Ossau.

Paris, le...

Ma chère fille,

Votre départ m'a prouvé votre inconscience. L'entêtement que vous mettez à séjourner là-bas aggrave cette impression.

Je m'aperçois que vous manquez de jugement et ne savez vous conduire. Je me crois donc autorisé à reprendre sur vous toute autorité et je vous intime l'ordre de revenir, vous avertissant que, si vous n'y obtempérez, je vous renie et vous déshérite.

XIV

Madame la comtesse de Fenlucq, à Monsieur le marquis de Châlon.

Bion d'Ossau, le...

Mon père, si je manquais à mon devoir, vous auriez peut-être le droit de me rejeter comme n'étant point vôtre. Vous savez qu'il n'en est pas ainsi. Je fais ce que je dois. Et si votre déplaisir me rend ce calice fort amer, je le boirai jusqu'à la lie, dût-il empoisonner mon existence entière.

Il m'est douloureux de penser que vous êtes contre moi, avec ceux qui ont juré d'avoir raison de mon bonheur...

Mon bonheur est ici et ne peut être ailleurs. Je ne quitterai donc pas les lieux que j'habite.

Et pour légitimer ce refus, mon père me permettra de lui rappeler cette parole de l'Écriture : « Ce que Dieu a uni, l'homme ne le séparera... »

XV

Anne Meurville à Madame de Corély.

(Suite d'une lettre commencée depuis bien des jours.)

De moins en moins, madame, je pourrai vous faire parvenir ce que j'écris. M. le curé de Bion a renouvelé en termes plus pressants la prière qu'il nous adressait de ne correspondre avec personne.

Il paraît fort inquiet de l'absence de M. le comte, cette absence que rien n'explique...

Nous continuons à vivre comme si nous avions tout à craindre et... l'on persiste à me laisser ignorer d'où vient la menace !...

Je m'en remets à la grâce de Dieu !...

... Ma comtesse n'avait point assez de ses propres sujets de tourment, voilà qu'elle se passionne — vous ne devineriez jamais pour qui ? — pour ce brigand lequel — d'après votre lettre — a failli être pris au collet par M. de Rochemont. Elle en dit : « Que serait-il arrivé, mon Dieu, si Sosthènes avait réus i ?... » Qu'est-ce que cela peut faire à Solange ? Sans cesse elle y revient. N'est-ce pas puéril ?

* *

Le marquis de Chalon a de nouveau écrit.

Cette dernière missive peut se résumer ainsi :

« Si vous ne revenez à Paris, ma fille, c'est moi qui irai vous chercher à Bion... »

Que vite ma comtesse a su la réponse à faire !... Elle n'a point eu besoin de mon aide pour la rédiger...

« Mon cher père, a-t-elle écrit, n'entreprenez pas de voyage en montagne par cette saison pluvieuse et incertaine. Ce pourrait être peu favorable

à votre santé. Mais comme le site est enchanteur, je vous demande de prendre Bion pour villégiature d'été! L'air si pur qu'on y respire et la vue de mon bonheur seront pour vous réconforter et dissiper l'inquiétude que trahissent vos lettres.

« J'apprends que M. de Rochemont séjourne à Barèges. J'espère qu'il ne passera pas si près de moi sans venir me visiter. Vous aurez donc par lui de mes nouvelles. Il saura mieux vous exprimer que je ne pourrais l'écrire, combien vous auriez tort de vous tourmenter à mon sujet... »

Il a fallu à ma pauvre enfant un grand effort de courage pour rédiger ces lignes.

— Quand donc seront finis ces mensonges ?... murmura-t-elle, en remettant le pli à M. le curé de Bion, lequel se chargea de l'expédier.

— Courage... courage, ma chère fille, répondit l'excellent prêtre, il faut parfois beaucoup donner pour acheter du bonheur !...

— Ah ! le bonheur... fit-elle en hochant la tête, le bonheur... je n'y crois plus !...

*
* *

...Madame, ce ne sera plus une lettre, mais une sorte de journal, de long récit. Ma pensée continue à aller vers vous, ainsi que dans la nuit profonde le regard du navigateur en détresse se tourne vers le phare lumineux.

Ma santé est de plus en plus précaire. J'ai peur de ne pouvoir résister à l'incessante angoisse qui, pour nous, naît, renaît, le jour, la nuit, de tout, de rien...

Si je venais à lui manquer, que deviendrait ma chère Solange, seule, exposée à tout ce qui rôde autour d'elle, de terrible, d'inexplicable ?...

La pensée que votre amitié saura la secourir est mon unique consolation.

*

... Il manquait un chapitre au triste roman que nous vivons. Des inconnus, à mines patibulaires, sont apparus dans le pays, errant autour de nous

et cherchant à pénétrer dans l'enceinte même du château. Que veulent-ils ?

— Peut-être enlever ma comtesse ?... ai-je confié avec épouvante à M. le curé de Bion.

Il s'est ri de mes craintes.

— Enlever Mme la comtesse ? Dans quel but ?

— La ramener de force à Paris...

— Qui l'oserait ?

— M. le marquis de Chalon...

— Oh ! madame Meurville, comment pouvez-vous prêter de pareilles intentions à un gentilhomme, à un homme d'honneur !

N'importe, M. le curé a multiplié sur l'heure ses recommandations.

— Laissez fermée à double tour la porte charretière de la poterne... faites sans cesse des rondes autour de la muraille d'enceinte... Que Johannès n'abandonne son poste, ni de jour, ni de nuit... Qu'un serviteur dévoué demeure en observation dans l'échauguette de la plus haute tour, qu'il signale ce qu'il pourra découvrir...

On dirait que nous vivons un roman de chevalerie !

* *

— M. de Rochemont serait-il près de nous ? ai-je demandé ce matin, comme M. le curé de Bion arrivait au château, la démarche rapide, le front soucieux.

— Oui... me fut-il répondu dans un souffle.

— Faut-il en prévenir Mme la comtesse ?

— Cela dépendra de son degré de courage...

— Ah ! grands dieux, peut-être va s'expliquer ce qui se passe !... fis-je avec un grand soupir.

— Je crois, en effet, que nous allons vers du nouveau...

— Quel malheur que M. le comte ne soit point ici ! Que craindrions-nous avec lui ?

— Des choses plus terribles, peut-être...

— Monsieur le curé, c'est à en perdre l'esprit...

Il haussa les épaules et, tandis qu'il se rendait auprès de ma comtesse, je restai à errer dans la

cour d'honneur, traînant avec lenteur mon pauvre corps affaibli par toutes mes peines...

Le temps avait cette limpidité extraordinaire, cette transparence qui, souvent, à la montagne, permet de distinguer de fort loin de très menus détails. Si, ce jour-là, les lotus étaient en quête, ils ne pouvaient passer inaperçus.

Mais leur ombre ne faisait point tache dans l'admirable paysage. Ce n'était partout que clartés, lumières, eaux d'émeraude, écume blanche, buis reluisants, sapins noirs, rochers sombres, pentes de gazon, champs de neige, reflets de soleil.

Soudain, du haut de la tour où, depuis des jours, est un guetteur, je crus m'entendre héler.

Je relève la tête et vois un homme penché qui gesticule.

Aussitôt distinctement, bien que prononcés à mi-voix, ces mots me parviennent :

— Le maître revient.

— Dieu soit loué !... m'écriai-je le cœur bondissant de joie, et il me sembla que, tel un manteau de glace dont le poids m'aurait écrasé les épaules, les appréhensions, les tristesses, qui nous avaient si fort assaillies durant ces dernières semaines, m'abandonnaient.

Aussi vite que le permettent mes forces, me voilà courant, montant des escaliers, pénétrant jusqu'aux appartements privés de ma comtesse.

Elle en est absente et je la trouve assise ou plutôt effondrée, la tête dans ses mains, sur une petite chaise, au coin du grand foyer de cette salle où nous travaillons d'habitude.

Près d'elle, l'exhortant, une fois de plus, à la force, au courage, M. le curé fait les cent pas.

Je jette tout d'une haleine :

— M. le comte revient.

Notre curé s'arrête.

— Qui l'a dit ?

— Le guetteur de la tour.

— Comment le sait-il ?

Je n'ai pas le temps de répondre. La porte s'ouvre et Johannès, l'homme à l'œil unique.

l'homme au visage tranché d'un coup de sabre, l'effrayant gardien de la poterne, apparaît.

De sa voix caverneuse, lui aussi fait connaître que le maître revient : on a entendu le son du cor qu'il emporte toujours avec lui, quand il va chasser dans la montagne.

Solange s'écrie :

— Serait-ce un piège ?

Johannès affirme que le son du cor dont se sert M. le comte ne se peut imiter. Quant à lui, il le reconnaîtrait entre mille. Si on a entendu le cor, plusieurs fois, de très loin, c'est que M. le comte prévient de son retour, selon l'antique usage. Il sera descendu à Bion dans peu de temps.

— Que faire ?... gémit avec épouvante ma pauvre enfant. Puis, à mon grand étonnement, elle s'élance vers le curé, les mains jointes, avec un geste de désespoir et supplie :

— Il faut, à tout prix, l'empêcher d'arriver !...

Croyant ma comtesse reprise d'une de ses crises de doute et d'incertitude dont la violence me stupéfie, je la gronde sans douceur :

— Voyons, Solange, soyez raisonnable ! Empêcher M. le comte de venir alors que nous avons à tel point besoin d'être protégées serait folie !...

M. le curé coupe court à mes paroles.

— Paix, madame Meurville, le temps est trop mesuré pour le perdre en discussions... Hé ! Johannès, fait-il, et il le regarde fixement. Il faut que le maître soit prévenu.

L'œil unique du portier brille.

— Il le sera.

— Qui prévendra ?

— Moi.

Et il s'éloigne.

— Nous voilà tranquilles de ce côté...

Je me prends à gémir :

— Pour n'avoir besoin d'aucune explication, cet homme sait donc ce que je suis seule à ignorer ?

Encore une fois et non sans impatience, M. le curé m'interrompt :

— Madame Meurville, il va probablement se produire des événements qui nécessiteront beau-

coup de présence d'esprit et de sang-froid... qu'il vous suffise de savoir que j'ai besoin de compter sur vous.

— Si j'avais seulement une faible idée de ce que l'on attend de moi...

— Et qui peut l'avoir, cette idée, madame?... Qui peut dire ce que réserve à chacun de nous la minute prochaine? Mettons de l'huile dans nos lampes, regardons le ciel et soyons prêts. Madame la comtesse, j'espère que l'aube de demain ne se lèvera point sans que celui qui vous aime ne soit auprès de vous.

— Celui qui m'aime?... Oui, il m'aime... et moi... et moi... ai-je raison de l'aimer?...

Je fus seule à entendre ces mots étranges. M. le curé nous avait quittées.

— Meurville, je crains tout!... gémit alors ma comtesse.

— Tout craindre devient pour vous une maladie, Solange! Manquer sans cesse de confiance en ce qui peut arriver, c'est tenter le ciel!

— Meurville, on guette Guillaume...

— Laissez guetter, il ne sera pas dit qu'on a eu si facilement raison d'un noble gentilhomme, d'un fier guerrier, d'un hardi montagnard...

— Meurville... et si on se saisissait de lui?

— Et après? En tout cas, Johannès a dû l'avertir...

— Et s'il n'a pu le faire?... s'ils ne se sont pas rencontrés?

— Au lieu de voir tout en noir, soyons prêtes à recevoir notre maître! m'écriai-je, faisant montre d'un calme, d'une confiance que j'étais loin de ressentir.

Aussitôt je me mis à courir par la maison afin de rassembler les serviteurs pour leur ordonner d'allumer les feux, de mettre partout des lumières, d'étaler le plus beau couvert, de sortir de la réserve le meilleur de ce qui s'y trouvait afin de préparer une belle réception à celui que nous attendions depuis tant de jours.

Mais toutes les salles étaient vides. Où donc se cachaient nos gens?

Je finis par les découvrir dans le fournil où s'était passée notre première nuit à Bion. Ils avaient tous des visages décomposés par la terreur.

A mon cri : « Voici M. le comte, hâtons-nous de lui préparer bel et bon accueil ! » nul ne prit garde.

— Des pas montent par le chemin ! disait l'un.

— Par où serait-on entré ? demandait un autre.

— On ne peut défendre l'accès d'une maison à tout le monde ! affirmait un troisième.

— M. le curé a bien dit, cependant, qu'il ne fallait laisser pénétrer personne... que des méchants en veulent à M. le comte et que les méchants sont très forts...

— Ils osent tout !...

Cette fois, le cor résonna très près du château.

Tous joignirent les mains et se signèrent. Des femmes sanglotaient : « Ils en veulent à la vie, à la liberté de notre maître. »

— M. le comte va être pris...

— Non, il ne le sera pas ! cria une voix vibrante, la voix de ma comtesse. Y a-t-il ici un homme résolu, qui veuille venir avec moi ?

Votre amie, madame, venait d'apparaître. Vous ne la verrez jamais certainement et je ne la reverrai plus belle qu'elle se montra en cet instant, belle de toutes les beautés que donne l'héroïsme. Une flamme était dans ses yeux, une flamme empourprait son visage.

Les pas se rapprochaient. Le cor encore une fois résonna fièrement.

— Vite, qui m'accompagne ? demanda ma comtesse.

Un jeune garçon se présenta. Solange accepta ce compagnon, mais, au moment de disparaître, à sa suite, dans un escalier noir que masquait une trappe dans le fournil même, elle se tourne vers moi.

— Meurville, ceux qui montent, qui ont atteint la terrasse ; reçois-les, occupe-les, au besoin fais fermer les portes, garde-les prisonniers... gagne du temps... le plus que tu pourras...

— Il sera fait, mon enfant, au mieux de vos desirs.

La trappe était à peine retombée qu'un coup de marteau ébranlait la porte d'entrée.

— Les voilà !... les voilà !... gémirent autour de moi des voix étranglées, et tous s'entassèrent dans le coin le plus sombre du fournil comme frappés d'une subite folie. Qui pouvions-nous craindre ?

Je remontai seule et fus ouvrir à ceux qui nous venaient, quels qu'ils fussent.

A ma grande surprise, je me trouvai en face de M. de Rochemont.

Je m'écriai :

— Quoi ? monsieur !... en ces parages ?

— Bonjour, madame Meurville !... En effet, c'est moi !... Vous ne m'attendiez pas ?

Et de sa voix la plus douce, il m'expliqua qu'il s'était perdu dans la montagne ; que passant à Bion, par *hasard*, il n'avait pas voulu faire à la fille du marquis de Chalon, son ami, l'injure d'aller frapper à une autre porte que la sienne et il demanda si « Madame la Comtesse voudrait bien le recevoir malgré l'heure avancée »...

Fidèle à ma consigne, je lui fis grand accueil et lui proposai de pénétrer jusqu'au salon, ce qu'il accepta de bonne grâce.

Il me parut plus dandy, plus fashionable que jamais. Il était aussi élégant, dans sa redingote vert bouteille et son gilet de poil de chèvre que s'il était descendu d'un coupé doublé de satin jaune devant les *Bains Chinois*, le *Café de Paris* ou le restaurant des *Frères Provençaux*.

Il s'adossa à la cheminée, et avec cette aisance parfaite qui, toujours chez lui, révèle l'homme de cour, il m'interrogea sur ma comtesse ; comment se portait-elle ? N'allait-il pas la voir ? il brûlait du désir de lui présenter ses hommages... etc... etc...

Je répondis que Mme la comtesse serait de retour dans quelques instants. Qu'elle avait été au-devant de son mari, lequel revenait d'une grande chasse dans la montagne.

— Ah ! le comte revient et précisément ce

soir ?... fit-il jouant l'indifférence, j'aurai donc, à le rencontrer ici, deux plaisirs au lieu d'un... Le comte de Fenlucq est-il souvent absent ?

— Très souvent.

— Et quand il n'est point là, Mme la comtesse ne s'ennuie-t-elle pas en cette solitude, en ces lieux quelque peu sauvages ?

Des coups de feu nombreux, rapides, des appels de cor pressants, accompagnés de ces grands cris que poussent les montagnards, aux heures tragiques, m'empêchèrent de répondre...

Au même instant, les serviteurs envahirent le salon.

— Malheur !... malheur ! clament-ils.

Au dehors, les cris sauvages, les appels du cor résonnent de plus en plus désespérés.

Malgré l'ordre qui m'a été donné de ne point quitter l'hôte qui nous vient visiter et de le retenir dans la maison, folle d'inquiétude, je m'élançai sur la terrasse à la suite des serviteurs qui semblent avoir perdu la tête.

Les cris se rapprochent. Nos gens y ajoutent leurs lamentations. L'air est rempli d'effroyables clameurs. Des torches sont allumées. Des hommes que nul ne connaît ont surgi de l'ombre. Ils entourent M. de Rochemont, comme pour le défendre. Et contre quel péril ? Ils ont tous, — j'en puis jurer ! — des pistolets au poing, bien que nul ne songe à prendre garde à eux, à s'informer de la façon dont ils sont venus là...

Toutes mes pensées vont vers ma pauvre Solange... Lui serait-il arrivé malheur ? Comment ai-je pu consentir à la laisser aller seule, pourquoi n'ai-je pas exigé qu'elle fût mieux accompagnée que par ce jeune montagnard ?

Soudain, à la clarté des torches, un lugubre cortège débouche dans la cour d'honneur.

J'aperçois ma pauvre comtesse que soutiennent à demi pâmée des montagnards en pleurs.

— Qu'est-il arrivé ?

Je ne suis pas longue à l'apprendre.

Des voix répondent à mes exclamations :

— Le comte... péri dans la montagne... péri il y a trois jours déjà...

— Qui donc sonnait du cor ?

— Ceux qui annonçaient le malheur.

— Que n'est-on venu plus tôt nous avertir ?

— On recherchait le cadavre... on espérait le retrouver, mais la saison est dangereuse... les crevasses profondes... la montagne a gardé sa proie...

— Le comte n'est plus ? Ce n'est pas possible !...

Je n'en pus entendre davantage. Cette nouvelle me terrassa. Le cœur me manqua et je tombai en syncope aux pieds de M. de Rochemont.

Depuis lors, madame, mon état de santé fait pitié. Je passe d'évanouissement en évanouissement et ne pense pas devoir durer bien longtemps ! C'est pourquoi j'ai réuni toutes mes forces pour vous transcrire le récit de ces dernières heures.

Vous en ferez l'usage que vous voudrez.

Je fais appeler Mlle Minette Ducos pour qu'elle tache de vous faire parvenir ces feuillets.

A Dieu, madame, tel est, je pense, le dernier mot que tracera, pour vous, votre dévouée

ANNE MEURVILLE.

XVI

Mademoiselle Minette Ducos à Madame de Corély.

Bion d'Ossau, le...

Madame,

Mme Meurville, fort atteinte par l'affreux malheur qui vient de frapper la famille de l'entucq de Bion, me prie de vous faire tenir ce pli, coûte que coûte. Je m'excuse, madame, de n'avoir pu me rendre à ce désir, sitôt que je l'eusse souhaité, empêchée que j'en ai été par ceci : qu'il m'était impossible d'user pour cet envoi des moyens en usage, la poste nous ayant maintes fois, depuis quelque temps, donné la preuve que le secret de ce que nous lui confions n'était pas respecté. Ce

n'est plus à Paris qu'on ouvre nos lettres, mais près d'ici... nous en avons la certitude. Or, madame Meurville m'a avertie que sa lettre, à vous destinée, était absolument confidentielle.

Il m'a donc fallu attendre un moyen de vous la faire remettre qui présentât toute sécurité. Des amis se rendant à Paris s'en sont chargés. Vous serez mille fois bonne de bien vouloir me faire tenir par eux un avis de réception. Je vous en serai reconnaissante pour plusieurs raisons, dont la principale est qu'en rassurant Mme Meurville sur la bonne arrivée de ce qu'elle vous mande, j'apaiserai certainement les inquiétudes qui minent sa santé.

Je me tiens à votre disposition pour tout ce que vous pourrez souhaiter, madame, et bien qu'inconnue de vous, je me dis votre très humble et très dévouée servante,

MINETTE DUCOS.

XVII

*Madame de Corély à Madame Anne Meurville.
(Lettre jointe à un mot de remerciement adressé
à Mademoiselle Minette Ducos.)*

Ma bonne Madame Meurville,

Si vous ne m'écrivez plus, si par vous je ne sais plus rien de Solange, que vais-je devenir ? De grâce abandonnez l'idée de ne plus me mander de nouvelles. Songez à ce qu'est mon amitié pour votre chère élève : elle vous fera juger de la peine profonde que peut me causer votre silence...

..

Réponse de Madame Meurville à Madame de Corély.

Madame,

Je ne puis plus vous écrire. Ma santé n'est point le seul obstacle qui s'oppose à notre correspondance secrète — je me sens plus forte. —

Pour des raisons *très graves* je ne puis trahir ceux qui ont mis leur confiance en moi... Je vous promets très solennellement, cependant, que je ne vous laisserais rien ignorer de la santé de ma chère comtesse, si elle tombait malade.

Nous ne pouvons plus désormais attendre de secours que du ciel...

Priez pour nous!...

DEUXIÈME PARTIE

I

La mort tragique du comte de Fenlucq fut un des événements les plus sensationnels de l'époque. La nouvelle en éclata un matin sur Paris, comme un coup de foudre.

Cette mort survenue avant que n'ait pu être éclairci le mystère qui enveloppait le départ — ou mieux la fuite — du comte et de sa jeune femme vers Bion, comme s'ils avaient voulu chercher un asile derrière les murs épais de l'antique manoir des ancêtres, cette mort tourmentait fort, sans qu'on osât l'avouer tout haut, étant donnée la situation mondaine des intéressés.

Rien n'avait été commenté aussi longuement que les circonstances romanesques qui entouraient la disparition du jeune couple et sa persistance à vivre à l'écart de la société. Ce qui entretenait ces commentaires et contribuait à surexciter les curiosités était l'incessante irritation que le marquis de Chalon, père de la jeune femme, manifestait de cette manière d'agir.

— Si mon gendre a rapporté d'Afrique un coup de soleil sur la tête et si ce coup de soleil lui fait juger les choses d'absurde façon, et tout prendre au tragique, s'en suit-il que ma fille doive vivre séquestrée ? criait-il à tout venant.

Un coup de soleil ? Qu'était-ce en somme qu'un coup de soleil ? De la folie ? Le comte de Fenlucq était-il devenu fou ? Malheur bien subtil alors, car

il ne montrait aucun symptôme de démence ce soir d'opéra, où, brillant et charmant, le comte assistait avec sa jeune femme, dans la loge du marquis de Chalon, à la représentation de la *Gasza Ladra*. Leur départ avait cependant suivi cette soirée. Quelle raison de se montrer tout à coup jaloux, tyran, despote abominable ? Jus qu'à ce jour, — tous pouvaient l'affirmer, — jamais femme n'avait semblé plus heureuse que la comtesse de Fenlucq.

La mort tragique du comte venait, si l'on peut dire, mettre un point final au roman, mais non à la curiosité.

Serait-ce le dernier mot de l'étrange mystère ?

Nulle raison ne la retenant plus au loin, la comtesse reviendrait-elle près de son père ? Finirait-on par solutionner la terrible énigme ?

D'induction en induction, on en arrivait à étendre fort loin le champ des questions ; à se demander, par exemple, si cette veuve de vingt ans, jolie, riche, bien née, demeurerait inconsolable, si elle consentirait tôt ou tard à reprendre confiance en la vie et à permettre qu'on l'y aidât...

« Les larmes ne sont pas intarissables, ni les regrets éternels, » soupirait-on. — Les hommes aiment à préjuger ainsi de la légèreté de cœur d'autrui ; cela les console de se sentir eux-mêmes, si facilement, tourner à tous les vents.

Déjà, sous le manteau, l'on se plaisait à nommer celui qui, vraisemblablement, succéderait au défunt, on prononçait le nom de Sosthènes de Rochemont. N'était-il pas l'ancien soupirant de la belle Solange ? S'il fut dédaigné par elle, avait-il, lui, jamais cessé de faire ouvertement profession de l'aimer ? Maintenant encore, nul ne l'ignorait — ainsi le racontait la version la plus accréditée — M. de Rochemont, en déplacement à Barèges, était accouru à Bion pour se mettre aux ordres de la jeune femme sitôt qu'il avait appris son malheur. Des recherches, des sondages dangereux étaient à faire dans la crevasse où le comte de Fenlucq avait disparu. M. de Rochemont avait dirigé ces travaux comme un simple manœuvre. Pour retrou-

ver la dépouille de celui qui fut le mari de Solange, il avait tenté le possible et l'impossible, comme s'il s'était juré de ne s'éloigner du lieu de l'accident que lorsqu'il aurait déposé lui-même le corps du disparu dans le caveau des comtes de Fenlucq, sous le maître-autel de l'église du village.

Mais, si l'on n'avait pas eu à desceller la pierre de ce caveau ; si, dans ses flancs de neige, le glacier s'obstinait à garder l'enseveli, M. de Rochemont avait été singulièrement grandi par son zèle généreux et tous se plaisaient à y voir la preuve d'une belle âme, d'un grand amour, d'un pur dévouement.

M. de Rochemont passait donc pour une sorte de héros, lorsqu'il revint à Paris, rappelé par le désir d'être aux côtés du marquis de Chalon pendant le service solennel qui fut célébré en mémoire du comte Guillaume, décédé dans la montagne. Le marquis s'appuya sur l'ancien fiancé de sa fille, durant les phases si pénibles de la longue et pompeuse cérémonie. Ainsi ne fut plus douteux pour personne le rôle que M. de Rochemont s'appropriait à jouer dans l'avenir.

Mais si, à Paris, les murs d'une église se tendirent de noir, si des cierges s'allumèrent, si toute la livrée du marquis de Chalon fut revêtue de deuil en mémoire du défunt, à Bion, on ne célébra aucun service.

— Il ne sera dit de messe pour Guillaume, que lorsque je l'aurai vu sans vie, car alors seulement je croirai à sa mort, avait déclaré la comtesse.

Cette attitude déçut. Elle mettait à néant les suppositions du monde et, plus encore, les projets que l'on prêtait à M. de Rochemont. Mais chacun a sa manière de souffrir.

Les grandes douleurs se manifestent de diverses façons : il en est qui prennent toutes les apparences de la déraison. Or, ici-bas, rien de violent ne dure. Il n'y a souvent qu'à laisser faire le temps pour voir s'apaiser le désespoir le plus exalté. Sans doute en serait-il ainsi pour la jeune femme du comte Guillaume.

Le marquis de Chalon raisonnait-il de la sorte ?

Après avoir insisté — Dieu savait comme — pour ramener sa fille à Paris, il ne lui demandait plus de quitter Bion. Se piquant de fort bien connaître les femmes, il se disait que l'heure sonnerait où, lasse de la solitude et de cette retraite lointaine, la comtesse reviendrait sans en être priée. Le marquis avait résolu de l'attendre, cette heure, comme une revanche du présent.

II

On aurait tout ignoré de l'étrange existence qui fut menée à cette époque par la comtesse de Fencucq si on n'avait pu consulter certains petits cahiers où Mlle Minette Ducos — la sœur de M. le curé de Bion — consignait au jour la journée des « notes et impressions ».

Mlle Minette se fait connaître en traçant dans son journal son propre portrait.

« Je suis née bavarde, curieuse. Tout m'occupe, me préoccupe, me pousserait à parler, à questionner, à enquêter et — je m'en accuse — à commérer. Voilà de tristes défauts pour la sœur d'un curé ! J'ai conscience que tout cela est fort vilain, aussi ai-je fait tant d'efforts pour me corriger que je crois y être à peu près parvenue. Aujourd'hui, il me semble, je ne retombe plus dans mon péché mignon, — l'amour immodéré des nouvelles, — que lorsque celles-ci sont à tel point intéressantes qu'on ne peut en détacher son attention, quoi qu'on fasse.

« Le fait est rare heureusement. Je n'ai garde de m'en plaindre. Au contraire. Il n'est pas de jour où je ne remercie Dieu d'être ainsi servi par des circonstances qui m'aident à me perfectionner. Repousser les tentations ou les fuir n'est pas toujours facile. Pour mon compte, je préfère que les tentations s'écartent de moi.

« La vie à Bion d'Ossau est une vie de silence. Souvent il ne me reste même pas la ressource de m'entretenir avec mon curé. Mon frère est presque toujours distrait, absorbé. Son esprit appartient tout entier aux devoirs de son ministère. Sa paroisse est petite ; mais ce qu'elle éveille en lui de soucis, de pensées, est immense.

« — Que serait-ce, mon bon monsieur le curé, si vous étiez doyen d'une cathédrale ! » lui dis-je quelquefois.

« Cette réflexion l'arrache à lui-même. Il la prend en taquinerie et me taquine à son tour ou bien il y répond gravement des choses que je n'oublie pas. Par exemple : « L'humanité est la même en tous lieux. Le mal peut faire autant de ravages dans un village que dans une grande ville... N'y a-t-il point à empêcher partout Satan de monter sur les hauteurs et de s'écrier : « Ceci est mon empire !... »

« Pauvre cher curé, à un tel degré bon, dévoué, généreux pour tous !

« Si depuis sa plus tendre enfance, touché au front du doigt de Dieu, il déclara vouloir se faire prêtre, une vocation irrésistible me vint également : celle de ne jamais le quitter et de ne demander à la vie d'autre titre que celui que tous me donnent aujourd'hui : la sœur de M. le curé.

« En ai-je rêvé de ce presbytère de campagne où je pensais que mon frère et moi passerions nos jours ! Je l'imaginais bâti au revers d'un coteau, bien au soleil, avec un jardin aux carrés de buis joliment alignés, aux plates-bandes fleuries, aux vignes en berceau. La maison était blanche à volets verts. Des glycines, des jasmins, des volubilis enguirlandaient sa façade. Courant non loin de là, je me figurais une rivière où M. le curé aurait pu contenter son goût pour la pêche à la ligne ; des bois, où, à la saison, il eût satisfait un autre de ses goûts : la chasse aux palombes. Nous aurions eu un petit cheval, des poules, des lapins...

« Au lieu de cela, notre maison est accrochée

au roc. Elle possède durant la moitié de l'année un beau toit de neige. Un chemin étroit, dur à monter — vrai chemin du ciel — y conduit. Elle n'a pour jardin qu'une mince languette de terre que retiennent comme elles peuvent des ardoises posées de champ. J'y cultive cependant des fleurs et, toutes, — peut-être parce que l'espace m'est mesuré et que la température souvent inclemente me les dispute, — me donnent de grandes joies.

« Un brin de réséda ou de verveine a plus de prix quand on ne peut en obtenir deux. Avoir de tout par surcroît donne certainement l'impression que l'on ne sait plus ce que l'on aime.

« A Bion, il ne se peut rien de pareil ; c'est pourquoi, peut-être, nous sommes si heureux, si véritablement, si doucement heureux.

« Les jours passent après les jours, sans heurts. La messe le matin, la visite aux malades, les soins du ménage les emplissent. L'habitude de consigner mes pensées journalières m'aide aussi à passer le temps. Jalonner le cours des heures d'impressions glanées au passage, puisqu'il ne s'y peut relater d'événements plus grands, empêche qu'elles ne tombent toutes dans l'éternité sans laisser le moindre souvenir... »

III

Lorsqu'un matin Mlle Minette s'aperçut que le château de Bion s'était, pour ainsi dire, transformé durant la nuit, que de la fumée s'échappait des cheminées et que toutes les croisées étaient ouvertes ; lorsqu'elle apprit qu'il était arrivé au château des hôtes élégants et fortunés qui semblaient se cacher et ne devaient plus s'éloigner, ce fut en elle comme un grand réveil de ce désir d'apprendre, de cette soif de nouvelles qu'elle se flattait d'avoir victorieusement combattus.

Comment ! dans cette demeure qu'elle considé-

rait avec l'admiration spéciale que l'on a pour des ruines magnifiques et pittoresques qui désormais ne semblent avoir qu'un but, celui de faire paysage, le comte Guillaume et sa jeune femme, habitués au luxe, au bien-être, à la vie du monde, à la vie de cour, se retireraient?... Il était impossible de ne pas se demander pourquoi ?

Les notes des petits cahiers révèlent combien Mlle Minette s'en tourmente. Evidemment, elle ne peut demander d'explications à personne, à M. le curé moins qu'à tout autre. Et cependant, il eût été facile à Mlle Minette de ne rien ignorer...

Dès le lendemain de son arrivée, le comte est venu à la cure ; depuis, souvent il y est revenu. Chaque fois, il s'est enfermé longuement avec le prêtre dans la salle principale du presbytère : petite pièce aux murs blancs de chaux, décorés d'images de piété, à l'ameublement presque pauvre, aux fenêtres ouvrant sur le roc et sur le ciel. On pourrait s'y croire bien loin du monde, à l'abri de toutes les indiscretions et cependant...

Les cloisons sont minces, les portes mal closes. Le comte a le verbe sonore. L'allure franche, le regard droit, il ne semble pas fait pour les dires que l'on échange avec mystère ou les actes qui ne se peuvent avouer. S'il commence une conversation à voix basse, il la termine à voix haute.

Mlle Minette n'aurait qu'à prêter l'oreille pour tout entendre... Est-il besoin d'affirmer qu'elle préférerait mourir que de l'oser ? Elle tousse pour rappeler sa présence, remue des chaises, les déplace, se déplace elle-même... Finalement, pour mieux fuir la tentation, elle se rend à l'église où elle prie pour les vivants et pour les morts... Ainsi elle est certaine de ne tomber en aucune façon dans les pièges que le malin se plaît à tendre aux créatures...

Mais s'il lui est défendu d'entendre, il lui est accordé de voir et son existence retirée a singulièrement aiguisé le don d'observation qu'elle possède...

Mlle Minette n'a pu que remarquer l'anxiété peinte sur le visage énergique du comte, relever

cette même expression sur les traits charmants de la comtesse, sur le triste visage, ravagé par la souffrance et l'inquiétude, de la pauvre Mme Meurville. Elle a rapproché ces observations de ces mots prononcés par une vieille montagnarde : « On dirait, Dieu me pardonne, que ces gens ont vu le diable !... » Elle sait que cette locution du pays signifie : « Toucher le fond de la misère humaine, de toutes les épouvantes. » Et elle en a conclu qu'au cours de leur vie, le comte et la comtesse durent se heurter à quelque terrible épreuve... Laquelle ? Voilà ce qu'on ne saura peut-être jamais.

En attendant — est-ce un nouveau piège du malin ? — une sympathie subite s'établit entre l'ancienne gouvernante de la comtesse de Fenlucq et la sœur de M. le curé.

Mme Meurville a le cœur gonflé de peine. Mlle Minette est de ces personnes modestes, calmes, mesurées, qui inspirent la confiance et dans le sein desquelles on aime à verser le secret de ses chagrins. Mme Meurville entr'ouvre à demi son cœur et, sans nul doute, l'ouvrirait davantage, si la sœur de M. le curé n'avait pitié de cette âme en désarroi.

Pas plus qu'elle ne consentirait à écouter aux portes ce que le comte Guillaume confie à son frère, elle ne profiterait d'une faiblesse de Mme Meurville pour satisfaire sa curiosité.

Mais les demi-confidences de l'ancienne gouvernante s'ajoutent aux commentaires des gens de service ou du village, au parti pris de silence de M. le curé, à ses allures bizarres, mystérieuses, comme s'il collaborait à des œuvres qui doivent rester cachées... Et Mlle Minette s'en veut de se surprendre si souvent inactive, les yeux fixés sur l'hospitalière façade du vieux château sombre, de se demander si souvent ce qui se passe derrière ses murs gris...

IV

Mlle Minette a relaté la mort du comte de Fenlucq. De l'événement, elle ne dit que ce que tout le monde a su ; mais elle s'attarde sur les circonstances qui entourèrent cette mort. Elle raconte que, durant le jour qui fut précisément celui de la catastrophe, des « signes », auxquels ne se trompent point les montagnards, annoncèrent le passage du « Malheur » — de l'« Heure mauvaise » ou « Méchante heure ». — Les corbeaux tourbillonnaient en criant au cadavre autour de la montagne... Les pinsons piaulaient plaintivement à la porte des habitations... Poiseau de nuit avait poussé en plein midi son gémissement funèbre... Ce qu'entendant, les très vieux, — ceux qui savent et se souviennent, — s'étaient mis à prier pour celui que menaçait un péril ; peut-être la vengeance d'un de ces génies de la montagne, d'une de ces puissances malfaisantes qui roulent dans les brouillards et les nuages, qui exercent leur domination sur les cimes, les crêtes, les solitudes des grands plateaux, luttent pour en conserver l'empire, déchainent le coup de vent, l'orage où périra l'ascensionniste, frappent de vertige et poussent à l'abîme l'imprudent qui se hasarderait sur les hauteurs sans posséder les trois qualités qui, seules, seront sa sauvegarde : le pied montagnard, la tête solide et le cœur sûr.

Ces trois qualités, qui mieux les possédait que les anciens seigneurs de Bion !... Mais les temps ont passé et les derniers du nom préférèrent à la vieille demeure perdue dans la montagne, la vie dans la capitale, la vie à la cour... Maintenant, si un de leurs descendants revient habiter Bion, c'est moins de son plein gré que poussé, dominé par des forces auxquelles on ne résiste pas. Or, qui peut dire le mystère des habitations longtemps abandonnées ? Qui peut dire ce qui se mêle à la plainte sourde ou déchirante du vent au long des

couloirs ; ce qui hante les grandes pièces vides, les chambres où de pauvres hères ont rendu l'âme ; ce qui se joue derrière les vitres closes, les mornes façades, les portes qu'aucune main n'ouvre plus...

— Il est tant de choses que l'homme ignore et que, pour la faiblesse de son entendement, il lui vaut mieux ignorer. — Et Mlle Minette de conclure :
« Le comte est mort. Tous le savent. Seul, effrayante de calme, la comtesse se refuse à admettre la vérité et répète :

« — Je ne serai persuadée de mon malheur que lorsque je verrai mon pauvre Guillaume étendu sans vie, là, devant moi... Jusque-là, j'attendrai, j'espérerai son retour et cela m'aidera à vivre... »

« En attendant, à Bion, l'existence reprend son cours. Tout s'atténue, de la crise terrible qui vient d'être traversée. Le château retrouve son aspect ordinaire. Les serviteurs vont, viennent, chacun à sa besogne, comme dans les maisons bien tenues.

« A la tombée du jour, la vieille demeure s'éclaire, puis un à un se ferment les volets, se verrouillent les portes. Il faut longtemps parler pour pénétrer à l'intérieur.

« — Nous ne saurions user de trop de précautions, nous sommes seules ! en dit Mme Meurville.

Et Mlle Minette ajoute :

« Je n'ai pu retenir une question :

« — Comment Mme la comtesse a-t-elle le courage de rester ici ?

« — Il lui en faudrait, sans doute, davantage pour vivre ailleurs... »

Et ce soir-là, — Mlle Minette le note, — elle a longuement médité sur la grâce inouïe accordée par Dieu à certaines créatures, dont l'union de cœur avec ceux qu'elles ont perdus est assez parfaite pour que, surmontant l'écrasement d'un terrible malheur, elles espèrent, espèrent encore, contre toute espérance, et retrouvent ainsi, — telle la comtesse de Fenlucq, — la force d'endurer la vie.

V

Suite des cahiers de Mademoiselle Minette.

Depuis quelques jours mon bon curé semble ajouter aux travaux de son ministère le très grand souci de faire toutes sortes d'autres métiers. Tantôt il emporte une hache, une serpe, de grands ciseaux ; tantôt il emplit ses poches d'outils : marteau, tenaille, ou bien il disparaît chargé de ballots si volumineux que c'est à croire qu'il dévalise le presbytère.

— Vous avez l'air d'un contrebandier, mon frère ! lui ai-je dit d'un ton plaisant, — et il s'est mis à rire, d'un air un peu contraint, m'a-t-il semblé.

Aurait-il pris à tâche de tailler en boules, en éventails tous les buis de la montagne ; de consolider, en vue des avalanches, les maisons croulantes de Bion ; d'en compléter l'ameublement si pauvre ?... Il devrait, dans ce dernier cas, me dire chez lequel de ses paroissiens il court exercer son industrieuse bienfaisance : a-t-on besoin de lui qu'on ne sait où le trouver... Hier, on vint l'appeler pour une vieille femme malade, et il nous fallut le chercher bien longtemps.

Enfin, assez tard, nous le vîmes sortir de l'église, où l'on était entré, j'en jurerais, vingt fois, sans l'apercevoir.

— Ma parole, m'écriai-je fort en émoi de tant d'inutiles poursuites, je m'attendais à apprendre que vous étiez aussi disparu que le comte de Fénluq.

Il me reprit de son air le plus sévère :

— Ma sœur, ménagez vos paroles. Les propos inutiles sont toujours dangereux.

Il m'adressa du reste cette admonestation sans s'arrêter. A grandes enjambées il se dirigeait vers la cure. Sa capuche en grosse laine sombre se gonflait, se boursoufflait comme si elle eût recouvert un sac.

M. le curé disparut dans le presbytère pour en ressortir aussitôt ayant déposé ce qu'il portait et il s'en alla voir la malade.

Je voulus alors — je m'en accuse — savoir ce qu'il cachait ainsi sous sa capuche ; mais je ne trouvai trace nulle part de son fardeau. Sans doute l'avait-il mis dans sa chambre et... sa chambre était fermée à clef.

— Comme il se méfie de moi ! pensai-je, mais très vite, j'ajoutai : Et comme il a raison !...

J'en éprouve une extrême confusion...

Sur un appel de Mme Meurville j'ai été la visiter.

Mme Meurville m'a paru mieux portante et je ne saurais dire ce qui dans l'expression de son visage m'incita à croire qu'elle était moins désolée. Cependant la mort du comte est encore un malheur si récent... — Pauvre nature humaine qui prend son parti de tout, même de la douleur...

Je m'informai de la comtesse. Mme Meurville me répondit, probablement sans réfléchir :

— Oh ! maintenant elle va bien, — puis aussitôt, elle reprit un ton de circonstance et corrigea : — aussi bien qu'elle peut aller... naturellement !

— Que fait donc tout le jour Mme la comtesse ?

— Ce qu'elle fait ? — une expression singulière passa, tel un éclair, dans les yeux et le sourire de Mme Meurville. — Eh bien, elle est dans son oratoire... dans sa chambre... elle prie... elle écrit... elle lit... que sais-je !

— Quelle triste existence !

— Ma comtesse a tant de courage... elle a tous les courages... tandis que moi...

Mme Meurville se prit à pleurer sur elle-même : elle était si seule... si souvent et si déplorablement seule !...

En conséquence, elle me supplia de prendre

pitié d'elle et de l'aller visiter. Ne pouvais-je même, un peu chaque jour, venir l'aider à réparer les grandes tapisseries, travail colossal entrepris par Mme la comtesse ?

J'acquiesçai volontiers à l'offre de Mme Meurville, heureuse de lui rendre service et de mettre un peu de diversion dans ma vie.

M. le curé ne vit pas ces visites d'un bon œil.

— Les conversations de femmes déchaînent des catastrophes pires que l'avalanche. Ma sœur, laissez Mme Meurville travailler seule. Je préfère que vous ne l'assistiez pas...

J'obéis. Depuis toujours, je m'incline ainsi sans murmurer devant ce que décide mon frère. Cependant, comme cette défense ne pouvait, sans paraître étrange, s'étendre à tous les jours de l'année, il y eut des occasions où je ne pus faire autrement que d'aller au château...

Voici le récit de la visite que j'y ai faite ces derniers jours :

Le ciel était bas. Les pics, les étendues de sapin, les champs de neige disparaissaient dans le brouillard. Le village que j'avais à traverser aurait semblé inhabité si de minces colonnes de fumée ne s'étaient élevées des cheminées, coupées au ras des toits. Derrière les murs grisâtres, les étroites fenêtres fermées de papiers huileux, se devinaient des intérieurs noirs, crasseux, où, tapis au coin des cendres, blottis au plus profond des lits, végétaient des êtres qui n'ayant rien à faire dehors, par la saison mauvaise, hivernaient comme les marmottes. Rien ne peut, à de pareils jours, donner l'idée de la tristesse d'un village perdu dans la montagne.

Quand j'arrivai au château, je fus introduite auprès de Mme Meurville.

— C'est le ciel qui vous envoie ! me dit-elle. Qu'il fait gris, qu'il fait sombre... que la vie est lourde... Je crois que je n'ai jamais eu l'esprit

aussi déprimé qu'aujourd'hui. Ne voir jamais personne — votre frère ne prête guère d'attention à ma chétive personne, — vous, chère mademoiselle Minette, vous n'avez guère de loisirs, à ce que je vois... personne ne passe jamais par ici, que des contrebandiers...

— Au printemps, nous recevrons la visite des colporteurs... ils nous montreront les étolles nouvelles, les basins et les indiennes que l'on va porter à Paris... nous renouvellerons nos merceries et vous, madame Meurville, qui n'êtes point soumise à la juridiction d'un frère, un peu strict en matière de lecture, vous pourrez acheter quelques beaux romans... Combien je suis tentée, parfois, par leurs couvertures illustrées... ces chatelaines penchées aux fenêtres d'un château féodal... ces pages, portant le faucon sur le poing... ces chapelles gothiques où se prosterne un moine au visage caché sous le froc... que tout cela doit être beau ! Avez-vous lu, madame Meurville, les livres du vicomte d'Arlincourt ? Je les imagine admirables... mais mon frère me les interdit...

Mon verbiage ne parvenait pas à la distraire.

Je m'efforçai de la consoler en évoquant d'autres visions :

— Après le brouillard reviendra le soleil... alors quelles féeries se joueront sur la neige... que le paysage sera beau !

Je n'arrivais pas à la convaincre.

Un magnifique feu de souches flambait dans la haute cheminée, rougeoyait le cœur armorié, les landiers à crémaillère et jusqu'au chambranle où, taillés en plein marbre, deux écussons s'accotaient.

Johannès, le portier borgne, demanda à être introduit, il avait une communication de la plus haute importance à faire à Mme la comtesse.

— Une communication... de la plus haute importance ? répéta Mme Meurville déjà tout en alarme.

Johannès parut et tout de suite expliqua :

— C'est un visiteur... en chaise de poste... il m'a remis cela...

Il tendait une carte. Mme Meurville s'en saisit, lut : « Le vicomte de Rochemont » et laissa tomber ses bras en signe de consternation.

— Que faut-il faire ? demanda Johannès.

— Avertir Mme la comtesse...

— Ah ! c'est bien, alors... répondit Johannès.

Il me sembla qu'ils se jetaient un regard d'intelligence.

Et sur-le-champ, fort troublée, Mme Meurville passa devant moi. Je l'entendis maugrèer : « Elle aura peu duré cette période de calme, mes tristes pressentiments ne m'ont point trompée... » Et elle disparut par une porte opposée à celle qui avait livré passage à Johannès.

Elle revint très vite précédée de Mme la comtesse qui jeta cet ordre :

— Vous laisserez entrer, Johannès.

Le portier sortit à reculons, saluant très bas. Craignant d'être indiscrete, j'allais prendre congé, Mme de Fenlucq me retint.

— Entre M. de Rochemont et moi il ne peut y avoir de secrets, mademoiselle Minette. N'abrégez pas votre visite.

Presque aussitôt M. de Rochemont entra. Il eut un rapide élan vers la comtesse, s'inclina devant elle et lui demanda d'une voix suppliante s'il pourrait avoir l'honneur d'un entretien.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit Mme de Fenlucq, et elle s'assit après avoir prié M. de Rochemont de prendre également un siège.

Il précisa : pour ce qu'il avait à dire, le tête-à-tête était nécessaire, et il l'implorait de son hôtesse.

Oh ! de quel geste Mme la comtesse nous désigna, son ancienne gouvernante et moi, de quel ton elle déclara qu'il pouvait librement s'exprimer, qu'elle n'avait de secrets ni pour l'une ni pour l'autre.

M. de Rochemont se redressa et, comme s'il n'avait point encore noté notre présence, nous salua d'un air assez impertinent. Puis, sans montrer le moindre dépit il accepta le fauteuil que la comtesse lui désignait. Il expliqua aussitôt qu'il arri-

vait de Paris. Il s'étendit sur les inconvénients d'un si fatigant voyage, en une saison aussi rude. Il donna des nouvelles du marquis de Chalon et reprocha à Mme la comtesse l'extrême chagrin qu'elle causait à son père, en s'obstinant à vivre loin de lui...

Mme la comtesse ne répondit rien.

Alors, il parla de la cour, de la ville ; il débita force histoires et lieux communs. Il racontait avec esprit. Mme Meurville et moi ne pouvions que prendre intérêt à sa conversation. Mme la comtesse, raide, droite, hautaine, semblait à peine l'entendre.

Brusquement, l'attitude de M. de Rochemont changea ; on eût dit qu'il venait d'atteindre les dernières limites de sa patience. D'humble et soumis, de courtois et charmant qu'il était jusquelà, il se fit rude, autoritaire.

— Ma chère comtesse, je n'ai que trop différé à vous entretenir du but de mon voyage, lança-t-il, excusez-moi de revenir sur un sujet qui ne peut que vous être douloureux...

Mme la comtesse continuait à ne point répondre.

— J'ai à vous avertir de ceci : les fouilles pour retrouver le corps de votre mari vont reprendre et, cette fois, j'espère qu'elles aboutiront...

Mme la comtesse n'eut pas un mot, pas un geste.

— Nous allons user pour stimuler le zèle... — il se reprit — tous les zèles, d'un vieux et infailible moyen... Je suis autorisé... — il parlait lentement et la tenait sous son regard comme le serpent fait de l'oiseau qu'il veut fasciner. — Je le répète, je suis autorisé à publier à Bion et dans toute la contrée qu'une prime de cinquante mille livres est promise à celui qui ramènera le comte, mort ou vivant ! Vous entendez, madame, mort ou vivant !

Il répéta ces mots comme une menace.

Le buste droit, la physionomie impénétrable, la comtesse ne sourcilla pas.

— À qui dois-je une telle faveur ? fit-elle simplement.

— À votre père... à moi...

— Surtout à vous, peut-être ?

— Il faut que... tout finisse ! jeta M. de Rochemont avec emportement.

— Qu'est-ce qui doit finir ? répéta-t-elle d'un ton railleur.

— Il faut que nous vous arrachions d'ici.

— M'arracher de Bion ?... — elle hocha la tête

— vous y perdrez votre peine.

— Une telle existence doit être abrégée...

— Si je retrouve le cadavre de celui que j'ai tant aimé et dont le souvenir me sera à jamais sacré, répondit-elle d'une voix lente, rien ne m'éloignera du tombeau où il reposera !... D'ailleurs, poursuivit-elle, le ciel m'envoie une bien grande consolation au milieu de mes terribles épreuves... Dieu a béni mon union avec le comte de Fenlucq et l'enfant qui doit naître, suivant une tradition ancienne, verra le jour ici, au château de Bion, berceau de la famille...

L'horrible expression que prit à ces mots le visage de M. de Rochemont !

— Votre père sait-il ? questionna-t-il les dents serrées.

— Mon père ne sait rien. Je compte sur vous pour tout lui dire... Peut-être la poste respectera-t-elle pour vous ce qu'elle ne respecta pas toujours pour moi...

— Que voulez-vous dire ?

— Le secret de la correspondance...

Et, se levant, avec une attitude de reine outragée, Mme la comtesse se plaignit amèrement de l'espionnage auquel elle était en butte.

— Des gens sans aveu rôdent sans cesse autour de ma demeure. J'ai beau leur en faire défendre l'abord par mes valets, encore et toujours ils reviennent. Leur trahison m'offense. Suis-je donc prisonnière pour qu'il en soit ainsi ? D'où me viennent de tels procédés ? Quels ordres les autorisent ? De quel droit me les impose-t-on ? Je suis chez moi, à Bion, monsieur de Rochemont. J'aimerais que nul ne l'oublât...

— Madame, en quoi suis-je responsable de la venue de ces malandrins...

— Interrogés, ils se targuent d'être affiliés à la police...

— Après tout, madame, qu'auriez-vous à dire si l'on voulait vous protéger malgré vous?...

— Nos montagnards y suffisent.

— Y suffiront-ils toujours? Quand on saura qu'une prime de cinquante mille livres est accordée à... à... celui... !

Elle l'interrompt :

— Ne continuez pas... vous vous trahiriez !

— Me trahir?

— Pour user de pareils procédés, l'on dirait que votre rival vous fait encore plus peur mort que vivant !

M. de Rochemont devint livide :

— Je m'attendais, madame, à des remerciements et je n'obtiens que des injures !

— Je hais l'hypocrisie et le mensonge !

— Préférez-vous la guerre ?

— Mille fois.

— C'est vous qui en décidez?...

— J'accepte le défi.

Il crispa ses mains l'une sur l'autre avec une telle force que j'en entendis craquer les os.

— Il vous serait facile d'adopter une autre attitude, reprit-il en se maîtrisant avec un visible effort. Réfléchissez à ce qui est... à ce qui peut être... repoussez ce cauchemar... des cœurs profondément dévoués vous y aideront...

— Une fois pour toutes, souvenez-vous de mes paroles, monsieur de Rochemont : je ne veux pas de pareils dévouements ! Rien ne restant à dire sur ce triste sujet, je prie Mme Meurville de vous reconduire jusqu'à la cour d'honneur.

— Vous me chassez, comtesse ?

— Il se pourrait ! répliqua-t-elle.

Il ne s'éloignait pas.

Debout en face l'un de l'autre, on eût dit qu'ils se mesuraient du regard.

— Allez, monsieur ! insista Mme la comtesse sur le ton qu'elle eût pris pour balayer un valet de sa présence, et de la main elle montra la porte près

de laquelle se tenait Mme Meurville à demi morte.

— Comtesse, je me souviendrai.

— Je le souhaite, monsieur.

— Vous savez que je ne puis rien oublier...

Elle répondit par un éclat de rire.

Il lui jeta, pour la dernière fois, un regard indéfinissable et lentement, comme à regret, il suivit Mme Meurville, qui s'éloignait en s'appuyant aux murs, en se soutenant aux meubles, anéantie par l'épouvante.

Durant cette scène, il m'avait semblé plusieurs fois que, tout en faisant belle contenance, Mme la comtesse jetait de furtifs regards vers l'entrée de la pièce où elle se tenait à mon arrivée — entrée que voilait un lourd rideau de tapisserie. Il m'avait aussi semblé percevoir dans cette direction des bruits que je m'expliquais mal, — j'avais cru remarquer que la tapisserie s'agitait, par instants, comme si une main frémissante était prête à la soulever. Je ne sais pourquoi, je me félicitai que M. de Rochemont tournât le dos à la tapisserie et ne pût rien voir de ce manège...

Lorsqu'il eut disparu, ce fut donc sans le moindre étonnement que je vis Mme de l'enlucquer se précipiter vers ce rideau, le soulever et disparaître. Mais ce qui me troubla, c'est d'entendre, tout de suite après sa disparition, des voix haletantes, des phrases brèves, des mots de colère, de surprendre comme un bruit de lutte et enfin ce cri : « Ah ! j'en mourrai ! » suivi d'un heurt sourd, comme en peut produire la chute d'un corps...

Qui donc se trouvait derrière cette tapisserie ? Et fallait-il intervenir ?

— Madame la comtesse... Madame la comtesse... avez-vous besoin de moi ? criai-je, m'avancant à tous risques. •

Aussitôt j'eus conscience que quelqu'un s'éloignait, à pas rapides. Le rideau soulevé, je ne pris garde, du reste, qu'à ceci : la comtesse gisait à terre, les bras en croix, en travers de la porte comme si elle en défendait le passage.

Astolée, j'appelai au secours.

On accourut : c'était M. le curé.

Mon frère avait, en cet instant, la physionomie du plus irritable des hommes. Ses yeux étaient en feu, ses cheveux hérissés, son visage si jaune, d'ordinaire, se teintait d'un rouge violacé. Il marmottait d'incompréhensibles choses parmi lesquelles je finis par discerner : « C'est fou... c'est coupable... qui s'expose au péril... pauvre femme, si admirablement courageuse... » et tout à coup, il me reconnut.

— Ma sœur, comment êtes-vous ici ? cria-t-il.

La comtesse se ranimait, ce fut elle-même qui répondit d'une voix faible :

— C'est moi qui ai prié Mlle Minette de ne point s'éloigner... Tant de dangers nous menacent, nous avons besoin, pour nous en défendre, de tous nos amis...

Mme Meurville revenait bien pâle et si défaite qu'elle ne paraissait pas d'un grand secours. N'importe, je pris prétexte de sa présence pour me retirer.

Dans le sentier rocailleux qui descendait vers Bion je fus rejointe par Johannès. Il me parut dans un état d'exaspération en tout semblable — j'en demande pardon à Dieu ! — à celui de M. le curé. Il parlait tout seul et gesticulait. Lorsqu'il passa, près de moi, lui si peu loquace d'ordinaire, il m'apostropha :

— Mademoiselle Minette ! on veut acheter le montagnard ! On s'y trompe ! Que serait un montagnard d'une somme pareille ? Cinquante mille livres ! Un montagnard qui aurait cinquante mille livres ne serait plus un montagnard, mais un valet, le valet, le serviteur de son or ! Et le montagnard ne peut être le valet, le serviteur de rien, ni de personne... Pauvre doit être l'homme de la montagne, et sobre aussi. L'or ne rend pas sobre. Le vin donne le vertige. Le vertige est l'ennemi du montagnard. Celui qui boit fait aussi bien de rester dans les plaines. Celui qui s'est laissé séduire par l'or ne doit jamais revenir parmi nous... malgré son repentir, malgré ses efforts pour sortir d'une vie de honte.

Il cracha en signe de dégoût, de mépris, puis il me dépassa, continuant de gronder :

— Il y en aura pourtant que cet or tentera... cinquante mille livres, c'est une fortune... Il y en aura qui voudront l'obtenir... — Et il était loin qu'encore je l'entendais crier : — ... il y en aura, c'est moi qui vous le dis... il y en aura...

VI

Johannès avait raison : « il y en eut... »

Durant des pages et des pages, Mlle Minette n'ajoute pas grande suite à ce qu'elle vient de raconter.

L'hiver continue. Sous les toits de neige les habitants de Bion poursuivent leur vie de marmotte. Chacun s'absorbe dans l'habituelle préoccupation de se garer du froid et l'obsédante crainte du cataclysme qu'entraînerait la soudaine dégringolade des amoncellements de glace, de rocs qui, par là-haut, se superposent dans l'épaisseur des brumes : on redoute aussi la brusque rupture des digues naturelles d'un de ces lacs qui étalent leurs eaux profondes au sommet des montagnes, tels des miroirs immenses qui auraient pour cadre la paroi des rochers.

Cependant, cette question de prime intrigue Mlle Minette. Que peut-il y avoir là-dedans qui affecte à tel point M. le curé ? Pour sa part, Mlle Minette serait, portée à croire heureuse l'initiative de M. de Rochemont, en ce qu'elle pourrait mettre plus rapidement un terme au supplice de l'attente, à l'angoisse sans nom qu'endure la malheureuse comtesse.

M. le curé, interrogé là-dessus, a répondu presque avec impatience :

— Evidemment... évidemment...

Mlle Minette en a conclu qu'elle n'avait pas raisonné juste. Comme en tout ce qui a trait à la famille de Fenlucq, il y a encore du mystère là-dedans.

Après tout, M. le curé craint-il simplement ce que l'appât d'une si grosse somme peut exciter de convoitises sur des natures, hélas, déjà portées au mal ?

Le séjour de M. de Rochemont à Barèges a coïncidé avec la multiplication des étrangers dont les intentions semblèrent mal définies et qui restèrent, en tout cas, mal comprises. Les uns fouillaient le sol et le sous-sol des maisons pour y chercher, soi-disant, des mines ; d'autres exploraient la montagne, sondaient, creusaient, mesuraient, pour le tracé d'une route. S'ils voulaient, comme c'était probable, retrouver le corps de M. le comte de Fenlucq, pourquoi l'aller chercher en des lieux si divers, où il ne pouvait, de toute évidence, avoir été entraîné ?

L'hiver ayant interrompu toutes possibilités de travaux, ces gens disparurent ; mais pour faire place à une bien autre engeance, sorte de gibier de potence, façon de malandrins échappés de ces retraites ignorées, de ces nids de contrebandiers, comme il en est dans la montagne.

La récompense promise à celui qui retrouvera le comte de Fenlucq, mort ou vivant, les attire, comme la lumière fait des papillons. Bion en est infesté. Ces gens sont partout, épient, écoutent, attendent... M. le curé est suivi par eux quand il sort. Mlle Minette se sait accompagnée lorsqu'elle va à la messe, ou qu'elle monte au château. Les murs ont des yeux, les murs ont des oreilles. Et tandis que la lie de ces contrées se prend à l'amorce de la royale récompense, par un phénomène contraire le montagnard de race, l'homme rude à l'âme fière, le franc chasseur d'ours et d'izards est prêt à faire le coup de feu pour purger le pays de cette vermine, de ces maudits. Si certains de ces vrais fils du terroir se trouvent au loin, ils accourent, un à un, obéissant comme à un mot d'ordre... Dès leur retour, ils se rendent au presbytère où M. le curé les accueille avec des pleurs de joie. On dirait le pays partagé en deux camps : les bons, les mauvais. Et l'on se mesure du regard ; l'on se compte. Les premiers sont déjà bien las de la pré-

sence des derniers, vont-ils la supporter longtemps ?... Du tragique est dans l'air.

Tant que durera la froidure, rien ne troublera vraisemblablement le calme, l'immense paix de ce coin de montagne. Tout demeurera glacé, pétrifié par le givre et le gel, dans le silence et l'immobilité. Mais viennent le printemps, le premier souffle tiède, la première bouffée de sève à tel point grisante, que se passera-t-il ?

Mlle Minette note cette inquiétude et s'en remet à Dieu. Puis, n'ayant rien d'autre à écrire en son cahier, elle consigne de toutes petites choses : « La neige l'empêche de sortir de chez elle... un pied de réséda transplanté dans un pot de terre et posé au coin du feu exhale une senteur délicieuse... etc., etc... »

Et, comme il y a longtemps que, par crainte de déplaire à son frère, elle n'est allée au château, Mlle Minette se plait à imaginer ce qu'on peut y faire ? Sans doute a-t-on interrompu la réparation des tapisseries pour s'occuper de la layette du pauvre petit enfant qui va naître, en quelles navrantes circonstances, mon Dieu !

Une Parisienne célèbre, une de ces femmes auteurs si nombreuses en ce siècle, et dont la renommée excite la curiosité de Mlle Minette — un peu effarouchée, pourtant, à la pensée que des femmes se font, comme on dit, « imprimer toutes vives » — une fidèle amie de la comtesse de Penlucq, Mme de Corély, doit être la marraine de l'enfant attendu. Pourra-t-elle venir le tenir sur les fonts baptismaux ? On la dit souvent malade et presque infirme. En attendant, elle envoie à l'intention de son filleul de longues robes à tablier étroit recouvert de malines, des bonnets à ruchés, une pelisse de gros de Naples blanc... de vraies merveilles qui font pâmer d'admiration la sensible Minette et la romanesque Meurville... et que la comtesse est très heureuse de recevoir. Sans les envois de son amie, pourrait-on préparer au chérubin une layette digne de son rang ? La disparition du comte amène de graves perturbations dans la fortune de sa maison. Lui absent, — mort sans

doute, — personne ne peut toucher à ses propres, et la comtesse éprouve de son côté de graves difficultés à encaisser les revenus de sa dot. Le marquis de Chalon espère la *réduire par la famine*, — il a eu le cynisme de l'écrire, — et il met toute la mauvaise volonté possible à servir les intérêts de son unique enfant. Ceci, Mlle Minette le sait par les confidences de la fidèle gouvernante, indignée, et chaque jour plus vieillie par le souci qu'elle se fait.

Quand Mlle Minette va et vient chez elle et lève les yeux vers les fenêtres, c'est toujours pour voir à l'horizon se dresser l'antique demeure des comtes de Fenlucq qui jamais, autant que par ces brumes d'hiver, n'eut tant l'air d'une antique prison.

Alors elle rend grâce à Dieu de la modestie mais aussi du calme, de la sérénité de sa propre existence et de tout ce qui, si aisément, lui devient petites joies, petits bonheurs...

Et le temps passe...

« Il passe, ajoute Mlle Minette. Que l'on aide à conquérir le monde ou à rempiéter des bas, les heures ont pareille durée. Depuis Josué, nul n'a pu arrêter le soleil dans sa course... »

Le temps passe...

Ainsi s'en est allé Décembre aux jours noirs, Janvier où déjà, « d'un saut de puce », les soirs s'allongent, Février qui, d'une lieue, permet au voyageur de prolonger sa route...

*
* *

En Mars, le journal de Mlle Minette eut un éveil.

Par un jour de tempête, alors que le vent hurle dans la montagne, que les toits sont ébranlés, que sur les pentes les sapins se tordent, s'enchevêtrent, s'arrachent, tombent, que le grésil frappe les vitres, Mlle Minette voit revenir au presbytère M. le curé, absent depuis le matin, et apprend de lui la naissance du petit comte Jean-Irénée-Sixte-Joseph de Fenlucq de Bion.

— Votre présence, ma sœur, ajoute le prêtre, est nécessaire là-bas ; on m'envoie vous chercher, consentez-vous à venir passer la nuit près de l'enfant nouveau-né ?

« Un quart d'heure après, écrit Mlle Minette, je cheminais au côté de mon frère dans le sentier rocailleux qui relie Bion au château. L'ouragan faisait rage, on l'eût dit acharné à nous pousser à l'abîme. M. le curé me devait soutenir, en plus il guidait mes pas, car la nuit était sombre.

« J'arrivai transie, mouillée, épouvantée, ayant l'impression de n'avoir échappé que par miracle à de grands dangers ; mais nul ne prit garde à ce que j'avais pu éprouver en chemin, d'impressions bonnes ou mauvaises. Tous semblaient avoir bien autre chose en tête qu'à s'occuper du temps qu'il faisait, et, j'ose le dire, de moi.

« Je passai du reste, dès mon arrivée, d'étonnement en étonnement : étant données les malheureuses conditions dans lesquelles était né le pauvre petit « Jean-Irénée-Sixte-Joseph ». Je m'imaginais trouver une maison en larmes, lire en tous les yeux comme un renouvellement de peines causées par la catastrophe récente.

« Au lieu de cela, je ne voyais que visages épanouis, yeux brillants ; je n'entendais que voix vibrantes d'une joie à grand'peine contenue. Les salles que je traversais étaient éclairées comme si l'ordre avait été donné d'en chasser partout l'ombre.

« Et je demeurais saisie de ces apprêts de fête. Malgré moi j'imaginais qu'allait apparaître une compagnie nombreuse, des invités. Je les cherchais, les attendais...

« Je fus introduite auprès de Mme Meurville qui, après m'avoir sauté au cou, m'accabla de tendresses et me tint à peu près ce langage :

« — J'étais sûre que vous viendriez, que vous comprendriez l'impossibilité où nous sommes d'introduire ici une étrangère.

« Je voulus dire :

« — Pauvre M. le comte, comme il eût joui de ce qui arrive !

« Elle marmotta :

« — Oui... oui... il en eût joui... et Mme la comtesse aussi... mais il y a trop de choses... trop de choses... Ah ! tant de choses qui nous séparent de la paix !

« — Mme la comtesse doit être bien partagée entre la joie et le chagrin.

« — Oui... oui... elle... elle est partagée...

« — Et le petit enfant ?

« — Oh ! il est magnifique... bien bâti, superbe, un vrai Fenluq... à moins que...

« Mme Meurville devint tout à coup livide et je l'entendis murmurer : « Ce serait trop affreux ! Le bon Dieu ne le permettrait pas... »

« — Que voulez-vous dire, madame Meurville ? fis-je surprise de tant d'agitation.

« — Des folies !... des folies !... ne m'écoutez pas. Avec tout ce que j'ai eu de tourments, je crains, un de ces jours, de perdre tout à fait l'esprit ! Mais venez, je vais vous conduire auprès de notre petit puisque vous avez l'obligeance de veiller sur lui cette nuit.

« — Et la suivante et d'autres encore et tout le temps qu'il faudra. Assurez Mme la comtesse de mon dévouement, de ma bonne volonté, affirmai-je, heureuse de me sentir utile.

« — Mme la comtesse compte sur vous, me fut-il répondu avec quelque solennité.

« — Est-ce que Mme la comtesse se dispose à nourrir ?

« — Je ne sais, l'on verra... Elle est bien affaiblie... Mais c'est toujours cette même question : introduire ici une étrangère... Enfin, à chaque jour suffit son mal...

« Je suivais, tout en parlant, Mme Meurville. Elle me conduisit par un corridor assez obscur, dont les murailles étaient entièrement lambrissées de chêne sculpté. Nulle porte n'y était apparente.

« Mme Meurville s'arrêta soudain, frappa légèrement la boiserie dont un panneau glissa. Devant nous s'ouvrit une chambre, tendue, comme presque toutes celles du vieux château, de tapisseries

à personnages. Nous y pénétrâmes avec précaution, marchant — comme on dit vulgairement — « sur nos pointes », car, au milieu de la pièce, dans un beau berceau aux rideaux de dentelles précieuses dormait un nouveau-né.

« — Comme c'est peu de chose et comme déjà cela tient de la place ! marmotta Mme Meurville en se penchant, attendrie, vers le berceau. — Il n'y a pas un jour que c'est venu au monde et nul ici ne se souvient de ce qu'était la vie quand ce jeune seigneur n'était pas là... Rien n'existe aujourd'hui, hors ce berceau. L'ordre des choses semble bouleversé... Oui, oui, il en est ainsi, M. le comte, — fit la bonne Mme Meurville avec ces mines et cette voix mignarde que l'on prend pour parler aux tout petits, — il en est ainsi, que vous le vouliez ou non et malgré toutes les grimaces que vous savez si bien faire et qui vous rendent rouge comme une belle écrevisse !... Voilà, ma bonne mademoiselle Minette — poursuivit-elle en se redressant, — le personnage important sur lequel vous allez avoir à veiller ; priez pour lui de toute votre âme, car ce jeune chevalier n'est point encore baptisé, et par conséquent...

« Elle s'interrompit et se signa. Puis elle me montra deux grands cierges dont la vacillante et douce lueur enveloppait le berceau comme d'une protectrice et bienfaisante influence et recommanda à voix basse :

« — Surtout, ne les laissez pas éteindre ! Vous savez, je pense, combien cela pourrait être dangereux ! Ces cierges ont été bénis à la Chandeleur dernière, ils doivent brûler jusqu'au moment où notre beau petit aura été fait chrétien. Jusqu'alors, oh ! que de choses à redouter...

« Je connaissais les antiques croyances de la montagne. Je savais que, pour empêcher un nouveau-né de devenir, en ces heures qui précèdent le baptême, la proie du « Malin », il ne suffit pas d'allumer auprès de lui des cierges bénits, il est nécessaire de ne point le laisser seul. Or, le petit comte de l'enlucq était seul quand nous arrivâmes.

« J'en fis la remarque à Mme Meurville ; mais celle-ci regarda autour d'elle, sourit comme à des choses ou des êtres que je ne voyais pas, et me répondit d'un ton léger :

« — S'il était seul, notre petit, ce ne pouvait être depuis longtemps.

« Presque aussitôt, un serviteur entra, m'apportant du bouillon, du vin, des victuailles. Je ne suis guère habituée à manger le soir. Mme Meurville m'en fit cependant un devoir, alléguant que pour veiller il fallait de la force. D'autorité elle me servit, me contraignit même, alors que je ne bois jamais de vin, à en accepter deux doigts, ce qui m'étourdit fort.

« Mon repas terminé, Mme Meurville disposa tout pour la nuit ; elle ranima le feu, s'assura que les cierges étaient solidement fixés, dans les hauts chandeliers — quel présage eût été de les voir tomber tout à coup ! — puis elle me dit d'un accent assez bizarre :

« — Tout est prêt. Pour cette nuit il ne faudra à M. Jean-Irénée qu'un peu d'eau sucrée... vous lui en donnerez, ma bonne mademoiselle Minette... Et puis, que rien de ce qui peut survenir ne soit pour vous effrayer, n'est-ce pas ?

« — M'effrayer ? répétais-je.

« — Je m'explique, reprit Mme Meurville avec une nuance de contrainte. Si vous percevez des bruits... des bruits inexplicables, dites-vous que ce sont les vers qui taraudent le bois, ou, dans les combles, toute la gent trotte-menu — elle est nombreuse — sautant de-ci, sautant de-là... Dans une aussi vieille demeure, il faut s'attendre, la nuit, à ce que tout craque, bouge, s'effrite... j'ai eu peine à me faire à ce vacarme, les premiers temps de mon séjour ici... j'y suis parvenue... vous y parviendrez !... J'aimerais demeurer avec vous pour cette veillée ; mais il y a deux nuits que je ne me suis couchée... je suis brisée de fatigue... Il faut ménager nos forces, Dieu sait à quelles épreuves elles peuvent encore être soumises. Et maintenant, bonsoir, bon courage !...

« Alors seulement, je m'aperçus d'une foule de

choses auxquelles je me reprochai de n'avoir point pris garde et qui me troublèrent. D'abord, Mme Meurville partie et le panneau de la boiserie refermé, je n'aurais su comment m'évader de cette chambre si j'en avais eu l'intention. Ensuite j'avais négligé de m'informer où il me faudrait chercher du secours, si le petit comte était malade.

« — A la grâce de Dieu ! me dis-je.

« Je pris mon rosaire et commençai à l'égrener. Quand j'eus fini, je recommençai et recommençai encore. Ainsi j'allais prier jusqu'au jour, tantôt à genoux auprès du berceau, tantôt assise sur une chaise au coin du feu, tantôt, quand je craignais d'être gagnée par le sommeil, allant et venant par la chambre.

« Le petit comte dormait. De temps à autre je lui donnais, ainsi qu'il m'avait été recommandé, de petites cuillerées d'eau sucrée qu'il buvait avidement. S'il semblait prêt à s'éveiller, j'agitais la berceuse. J'entretenais le feu. Je surveillais les cierges que la mèche en charbonnant faisait couler. J'apportais tout mon zèle à la mission qui m'était confiée.

« Malgré tout, le temps s'ensuyait, lentement, la veillée était longue. J'avais froid et, je l'avoue j'avais peur. Je n'entendais pas le vacarme dont m'avait menacée Mme Meurville, mais des frôlements, des glissements... et comme des soupirs... bien plus impressionnants encore. A mesure que l'heure avançait, il me venait un malaise. J'étouffais dans cette chambre dont j'ignorais les issues, à laquelle je ne voyais comme ouverture que la fenêtre aux volets agrippés l'un à l'autre par des ferrures puissantes, au fond d'une embrasure creusée dans un mur épais.

» Ce qui me troublait surtout, c'était la tapisserie. Les lueurs mouvantes du foyer se projetaient sur elle et donnaient aux gestes, au visage des personnages, une vie singulière. Cette tapisserie, en assez mauvais état, représentait une chasse : au premier plan la bête traquée, cerf ou sanglier, enchevêtrée dans un buisson ; au second plan, les chasseurs presque de grandeur naturelle.

Plusieurs se montraient de profil, d'autres de face. L'un surtout m'impressionnait avec son visage plat et ses yeux rongés, trous noirs au fond desquels on n'apercevait que du vide...

« Tout à coup, eus-je une hallucination? Re-vai-je? Les deux doigts de vin acceptés de Mme Meurville m'avaient-ils troublé l'esprit? Il me parut que les trous noirs s'animaient, s'emplissaient — si je puis dire — d'un regard vivant, humain, que ce regard glissait sur le berceau, sur moi... Oui, c'était bien un globe de cristal sombre, entouré d'émail blanc, que je voyais...

« Je murmurai, tremblante d'émotion :

« — Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié...

« La flamme des cierges vacillait comme prise dans un subit courant d'air... je me précipitai pour m'assurer qu'elle n'allait pas s'éteindre. L'enfant s'agita. Je le berçai. Rien n'apaisait mon indicible angoisse. Je m'obligeai alors à chanter à mi-voix une très vieille complainte, destinée, comme les cierges, à éloigner des berceaux les influences mauvaises.

*Droum, droum, tranquille, berouyou
Qu'es plaa, guardat per l'anyoulou
Droum, Droum...*

Dors, dors tranquille, petit joli,
Tu es bien gardé par le petit ange.
Dors, dors...

« Mais pour avoir le courage de chanter il me fallut tourner le dos à la tapisserie. Les notes s'étranglaient dans ma gorge. J'avais peur du son même de ma voix. Mon cœur, mes tempes battaient. De tout, de partout, naissait de la peur, du grand lit à baldaquin, des meubles massifs adossés aux murailles. Les bûches dégringolaient. Le feu pétillait. Le bruit que je faisais pour l'attiser m'était une épouvante...

« Quelle délivrance lorsque, à la pointe du jour, Mme Meurville, venant s'assurer que je n'avais besoin de rien, m'apparut comme si elle surgissait de la muraille.

« Avais-je bien passé la nuit? N'étais-je pas trop fatiguée? Rien ne m'avait-il effrayée?

« Je fus sur le point de confier ce que j'avais vu. La crainte de prêter à croire que j'avais rêvé, dormi, failli à mon devoir, me retint.

« Le jour entraît maintenant par les volets largement ouverts. J'osai de nouveau regarder la tapisserie, le visage plat du personnage et ses yeux. Je ne sais quoi, un morceau d'étoffe, peut-être, semblait en avoir comblé le vide...

« Je me pris à douter de ce que j'avais cru voir...

« Revenue au presbytère, je vaquai allégrement, tout le jour, à l'essentiel de ma tâche, mais quand vint le soir, il me fallut accomplir un grand effort pour ne pas me montrer récalcitrante et reprendre mon poste de la veille. Mais la comtesse avait dit, un jour, en me désignant, qu'on avait besoin, au château, de tous ses amis... je ne pouvais au premier service demandé me montrer indigne de sa confiance.

« Cette nuit-là fut moins pénible. Mme la comtesse voulait essayer de nourrir. Par deux fois Mme Meurville entra dans la chambre de cette façon soudaine dont je n'ai pu encore pénétrer le secret et vint chercher le nouveau-né.

« Mais de toute la nuit je n'osai regarder le chasseur à la face plate, tant je redoutais de voir ses yeux s'animer de nouveau et me fixer d'un air de menace.

*
* *

« Mme la comtesse n'a pu continuer à nourrir. Elle est dans un état de faiblesse extrême.

« Alors, comme on ne peut, toujours pour les mêmes raisons mystérieuses, introduire au château une nourrice qui serait forcément cette étrangère dont on a la crainte, on a pris, sur le conseil d'un vieux montagnard, une chèvre pour allaiter le petit comte.

« On l'installe la nuit dans la chambre avec moi et, par une combinaison de paille et de couvertures, le parquet est soigneusement préservé de toute souillure.

« La chèvre me tient compagnie. Je la regarde. Elle pousse quelques petits bêlements d'une voix tremblotante et je me sens moins seule.

« Mais je continue à ne pas lever les yeux sur la tapisserie...

« Cependant la tentation m'en vient souvent et tourne à l'obsession...

« Ah ! si mon pauvre frère apprenait jamais à quel point je suis faible !...

« Mais il n'en saura rien...

* *

« Le château de Bion est hanté !... Je n'ose pas noter ce qui me le fait croire...

« Ces veilles me sont de plus en plus pénibles...

« Ah ! si je n'étais la sœur du curé, si l'apostolat de mon frère ne m'imposait des devoirs de charité, comme je me laisserais aller à l'égoïsme, comme je demanderais à rester chez moi, le soir...

« Non, je me calomnie, je n'aurais pas le courage d'abandonner ce cher petit enfant... »

VII

Durant des jours et des jours, Mlle Minette laisse sans éclaircissements ce que ces phrases contiennent d'énigmatique.

Souvent éloignée du presbytère, craint-elle d'en trop dire à son journal, ce confident qui, tandis qu'elle s'en va, demeure abandonné sous la garde d'une mauvaise clef ?

La voilà qui remarque — comme si jamais l'idée ne lui en était venue — qu'il est dangereux de consigner le plus caché de ses sentiments sur des feuilles exposées à être découvertes, à livrer au premier venu de secrètes pensées.

On dirait que de ce fait son journal lui inspire tout à coup de la méfiance et que la tentation lui

vient d'utiliser ce qu'elle en a déjà écrit pour allumer le feu. Elle n'en fait rien, cependant ; mais durant des jours, ainsi qu'obéissant à une résolution nouvelle, elle ne trace sur ses feuillets que des informations rapides et très peu d'impressions personnelles.

Elle écrit :

« Une lettre de cette personne de Paris, amie de Mme de Fenluçq et marraine du petit comte, fait connaître que le marquis de Chalon est malade. Très souffrante elle-même, Mme la comtesse ne peut se rendre auprès de son père, ce qui a inspiré à Mme Meurville cette réflexion : « Les décrets de la Providence sont impénétrables, qu'eussions-nous fait si Mme la comtesse avait dû s'éloigner ? L'aurions-nous jamais revue ? L'aurait-on laissée revenir ?... »

»
* *

« Le petit comte, nourri par la chèvre, croît et prospère. La santé de Mme Meurville est toujours précaire et la crainte que l'on a d'introduire au château une étrangère est plus forte que jamais. Je veille près de lui une nuit sur deux.

« Comme il faut que j'exalte en moi le désir d'être utile à mon prochain, pour continuer ces veilles... Nul ne se doutera jamais des idées que je me fais et des terreurs que ces idées me causent...

»
* *

« Je passe du reste d'étonnements en étonnements.

« L'étrange façon qu'a Mme la comtesse de Fenluçq d'aimer son fils me rend perplexe. Tantôt elle couvre le pauvre petit de baisers, tantôt elle le repousse.

« Je m'en suis ouverte à Mme Meurville qui a répondu, hochant la tête : « Ne me demandez rien, j'y perds mon latin ! »

« Il résulte de tout cela que j'ai dans l'esprit un

tel malaise, une telle surexcitation que, de jour en jour, je suis prête à tout croire, tout accepter, même l'in vraisemblable !... Tôt ou tard, je raconterai les impressions, les folles idées dont je suis assaillie. Aujourd'hui j'ai peur, en les transcrivant, de trop préciser les craintes qu'elles me causent et de ne plus pouvoir ensuite les surmonter...

*

* *

« Le petit comte, ondoyé dès sa naissance dans la chapelle du château, a été baptisé hier, dans l'église paroissiale. Avril fleurit pour lui le chemin d'humbles violettes, d'œillels sauvages, d'anémones soufrées, mit des tapis plus verts sur la rouille des pentes.

« En lieu et place du marquis de Chalon, Johannès faisait office de parrain. Mme Meurville avait été chargée de représenter la marraine ; c'est donc à moi que fut confié l'honneur de porter le petit comte à l'église. J'avais revêtu, pour la circonstance, la belle robe de poulx de soie puce et le mantelet à ruchés que je fis faire pour l'ordination de mon frère. J'avais aussi mon plus joli bonnet. J'étais parée autant qu'il m'est possible de l'être, mais qui s'inquiétait de ma toilette ? Elle disparaissait entièrement sous les splendeurs de la robe de baptême, du manteau brodé et rebrodé qui la recouvrait. Je marchais droite, fière de mon fardeau, entre deux haies de montagnards en tenue de fête : braies de velours, guêtres blanches, courte veste écarlate, béret brun. Ils portaient tous, sous le bras, un fusil, canon baissé, et de temps en temps, ils tiraient des coups de feu en signe d'allégresse. Et ces détonations couraient d'écho en écho à travers les monts, allaient au loin troubler le silence des hautes cimes et annoncer à tout ce qui hante les solitudes et que l'esprit humain ne peut concevoir, que la famille de l'enlucq, suzeraine en ces contrées, n'était point éteinte...

« Rien de suspect ne nous entourait et cepen-

dant les montagnards, mes compagnons, marchaient l'œil inquiet...

« M. le curé nous accueillit au seuil de l'église. La cérémonie fut imposante et d'amples distributions d'argent, de bonbons furent faites à la sortie. Dans le même ordre nous revînmes au château. Le ciel était pur. Le soleil étincelait et semblait semer sur la neige l'éclat de gemmes précieuses. Nul brouillard ne cachait la montagne, n'atténuait la netteté des dentelures, des brèches profondes, des lignes aiguës des pics.

« — Beau temps, heureux présage ! cria tout à coup une voix aigre. Une vieille femme avait surgi brusquement à mes côtés sur le bord du chemin.

« Que me voulait cette sorcière ? C'était la mère d'un certain Michelin que M. le curé n'a pas en estime. Souhaitait-elle, par cette réflexion, me prendre par surprise et m'amener à tourner la tête ? — Chacun sait que toute femme qui porte un nouveau-né au baptême ou revient avec lui de l'église, et qui s'en va tournant la tête, jasant, distraite, attire la malchance sur l'enfant. — Cette mère Michelin, *la Micheline*, était capable de se repaître de ces idées-là. Je ne tombai pas dans le piège et ne répondis point. M. le curé serait mécontent s'il me voyait attacher la moindre importance à ces choses. Depuis quelque temps, je prends ainsi la crainte de tout.

*
**

« C'en est trop !

« Depuis que je veille auprès du berceau du petit comte, j'ai eu souvent l'impression fort précise qu'il se passait au château des choses qui ne se peuvent expliquer... J'ai revu, à ma grande épouvante, s'animer les yeux du personnage de la tapisserie ; j'ai entendu derrière cette tapisserie des glissements, j'ai perçu des voix étouffées qui semblaient sortir des murailles... Je suis entrée dans la chambre de Mme la comtesse avec la quasi-certitude qu'elle était avec quelqu'un et je l'ai trouvée seule, sou-

riant encore des yeux, des lèvres, à des pensées auxquelles on ne m'initiait pas. J'ai eu la nette perception de bruits qui n'étaient causés ni par les vers, ni par les rats... Je me suis souvent signée pour conjurer ce que je sentais d'étrange et, j'ose le dire, de surnaturel autour de moi... Aujourd'hui, je le répète, c'en est trop!... Rien ne me fera accepter de veiller davantage dans cette chambre...

« Depuis quelque temps, il m'avait été instamment demandé de ne plus passer la nuit debout, mais étendue sur le grand lit à baldaquin. J'ai longtemps résisté, puis enfin cédé, en raison de mon extrême fatigue.

« Hier, mes précautions prises pour la nuit, le feu chargé, la lampe allumée, je m'étendis comme d'habitude et ma veillée commença...

« Les premières minutes m'en paraissent toujours intolérables et à considérer toutes celles qui vont suivre, je me demande chaque fois si la nuit prendra jamais fin. Du haut du beffroi des coups lents, solennels, lugubres tombent dans le noir — ce ne sont pas des heures au son joyeux qui passent sur les toits de Bion. — Au dehors l'on ne perçoit que le bruit du torrent qui roule impétueux, auquel s'ajoutent des heurts sourds dont la cause reste ignorée : affaissements de terrains, chutes de neige, quartiers de roc roulant à l'abîme... travail de la nature dont le résultat se produit à son jour, à son moment, sans que l'homme y puisse rien...

« Hier, m'étais-je endormie? Un bruit léger, plus effleurement que bruit, me donna le sentiment immédiat et très net d'une mystérieuse présence.

« J'ouvris les yeux : un homme était, en effet, dans la chambre. Il s'avance vers le berceau, se penche, soulève l'enfant et le baise... Mon cœur s'arrête. Je veux crier, ma voix s'éteint au fond de ma gorge. La main atroce qui terrasse dans le cauchemar s'abat sur moi, me paralyse. Celui qui est là est le comte de l'enlucq ou son ombre!... Mêmes traits, peut être plus pâles, même taille,

peut-être plus mince, même allure, peut-être moins fière...

« Grands dieux, je me sens mourir !

« Ai-je fait entendre un gémissement ? L'apparition brusquement se tourne de mon côté. L'être, dont nul bruit n'accompagne ni les mouvements, ni la marche, s'empare de l'enfant sur lequel j'ai le devoir de veiller et l'emporte...

« Que se passa-t-il ensuite ? J'ai l'impression de m'être élancée hors du lit, d'avoir poussé un cri, d'avoir mis toute ma volonté à courir après le ravisseur... Hélas, mes forces me trahirent. Je tombai lourdement à terre avec le sentiment que la vie m'abandonnait.

« Lorsque je repris mes sens, j'étais cependant couchée dans le grand lit.

« Rien n'avait changé dans l'aspect de la chambre, la veilleuse et le feu n'éclairaient ni plus ni moins. La chèvre ruminait toujours. Seulement Mme Meurville se tenait penchée vers moi, le visage empreint d'une anxiété qui disparut quand je parus la reconnaître.

« — C'est vous, ma bonne madame Meurville, l'enfant... où est l'enfant?... balbutiai-je.

« — Il est là, répondit Mme Meurville, qui me montra le berceau.

« Je me soulevai péniblement et regardai... Le petit comte dormait abrité par les rideaux.

« — Madame Meurville, on me l'a enlevé cette nuit...

« — Vous délirez, mademoiselle Minette !

« — Je répète, on me l'a pris...

« — Revenez à vous. Qui l'aurait enlevé ?

« — Oh ! c'est affreux à dire et vous ne me croirez pas.... c'est... un... revenant, une ombre, un fantôme...

« — Allons donc !...

« — J'ai vu cette nuit, comme je vous vois, le comte...

« — Mademoiselle Minette, vous me faites peine.

« — En vérité, je vous le dis, le comte m'est apparu... il s'est penché vers le berceau... il a enlevé l'enfant...

« — Trop de fatigue... manque de sommeil... imaginations, ma pauvre demoiselle !

« Mme Meurville avait un accent de pitié dont je me sentis très fâchée. Je lui répondis avec une certaine vivacité... Elle changea aussitôt de ton, prit l'air épouvanté, leva les yeux au ciel et gémit :

« — Si de pareilles choses s'ébruitent, nous sommes perdus !

« — Je suis encore à demi morte de frayeur.

« — Morte ? J'ai bien cru tout à l'heure que vous l'étiez tout à fait... j'ai eu beaucoup de peine à vous arracher à cette sorte d'état léthargique... enfin, j'y ai réussi...

« Mme Meurville eut un soupir de soulagement.

« — N'étais-je pas tombée à terre ? fis-je, la mémoire me revenant peu à peu.

« Mme Meurville balbutia, comme si elle ne savait que répondre :

« — Je ne sais pas... Je n'ai rien vu...

« — Au fait, qui m'aurait recouchée ? poursuivis-je.

« Mme Meurville se mit à rire et m'assura qu'elle n'aurait certes pas eu assez de force pour me soulever.

« — Après tout, comment vous êtes-vous doutée que j'avais besoin de vous ? Comment êtes-vous près de moi ?

« Cette question l'embarrassa. Elle bégaya :

« — Je... je ne dormais pas... je venais vous tenir compagnie... quand...

« — Le comte n'était plus là ?

« — Le comte n'a jamais été là, ma chère demoiselle !

« — Cependant je puis jurer que je l'ai vu ici-même, près du berceau...

« — Ne répétez pas cette chose folle...

« — Madame Meurville, il me vient une idée... peut-être est-ce parce qu'on n'a pas fait célébrer de messes pour le mort qu'il s'agit ainsi dans sa tombe ?

« A ces mots, mon interlocutrice eut de nou-

veau ce geste qui lui est familier, elle leva les bras au ciel et marmotta :

« — Ce qu'il faut entendre... Ce qu'il faut accepter ! Oh ! quels temps... quels temps !

« — Qu'est-ce que M. le curé va dire quand je lui raconterai...

« Mme Meurville m'interrompit et demanda s'il était nécessaire de lui parler de mes visions ?

« — Il me serait impossible de me taire... de lui cacher mes impressions... mon épouvante. Il me questionnera. Que répondrai-je ?

« Tout en parlant, je m'étais levée, saisie d'un malaise comme on en ressent après une grave maladie.

« — Comment lui expliquerai-je que je ne puis continuer mes veillées ? car, malgré toute ma bonne volonté, il me serait impossible de rester une nuit de plus, seule, dans cette chambre !

« Et, revenant sur les faits de la nuit, je sanglotai nerveusement.

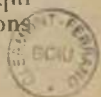
« — Ah ! quand j'ai vu qu'on me prenait cet enfant... quand j'ai vu surtout qu'il l'enlevait... quand j'ai senti sur moi cette sorte de main de fer, cette terreur si grande, qui m'enlevait la possibilité de rien empêcher... comme j'ai souffert ! je n'y résisterais pas deux fois ! J'en mourrais si cela se reproduisait ! C'est pourquoi je ne puis revenir... il faut m'excuser auprès de Mme la comtesse... dites ce que vous voudrez... traitez-moi de peureuse, de folle, d'illuminée... je ne puis revenir...

« — Apaisez-vous, Mme la comtesse comprendra... je lui ferai comprendre... voulez-vous prendre un cordial ? vous avez l'air bien souffrant...

« — Je... je voudrais retourner au presbytère...

« — Il fait encore noir, vous ne pouvez partir avant le jour... D'ici-là remettez-vous, soignez-vous, sinon vous n'arriveriez pas chez vous...

« J'y arrivai pourtant, mais à grand'peine ; mes jambes tremblaient comme si j'avais fait une longue course. M. le curé n'était pas au presbytère, ce qui me sauva d'avoir à lui donner des explications



qu'il eût sans doute accueillies, lui aussi, par des haussements d'épaules. Il me fallait cependant annoncer à mon frère ma résolution de ne plus passer de nuits au château et trouver une raison plausible à ma résolution. La peine m'en fut évitée.

« De lui-même, M. le curé m'avertit que Mme la comtesse se reconnaissait assez bien portante pour prendre soin de son fils. Il ajouta, et, à ce qu'il me sembla, avec une certaine sévérité :

« — Vous voilà donc, ma sœur, libérée de vos veilles. Toutefois, ajouta-t-il, Mme la comtesse serait désireuse que vous vinssiez très souvent au château pour l'aider dans sa correspondance, ses lectures... toutes choses dont la pauvre Mme Meurville devient incapable par la faute de sa mauvaise santé.

« — Je ferai ce qui sera nécessaire, murmurai-je.

« Si M. le curé n'ignorait rien des terreurs de ma nuit, il eut la charité de ne point me faire de reproches. Je m'abstins, du reste, de toute allusion à ce triste sujet...



« Après tant d'émotions, j'ai dû garder la chambre. Ce n'est qu'hier, trois semaines après ces événements, que je suis retournée au château.

« Mme Meurville m'accueillit par ces mots :

« — Comme je redoutais que vous ne puissiez plus jamais surmonter votre dernière méchante impression !

« Je répondis que c'était souvent, hélas, ce qui advenait lorsqu'on avait été mis en contact avec le surnaturel... Enfin, grâce à Dieu, j'avais pu dominer l'ébranlement nerveux que m'avait causé ma frayeur.

« Mme Meurville se pencha vers moi, un sourire assez étrange aux lèvres. Avait-elle quelque chose de très confidentiel à me dire ? Je le crus, mais elle reprit brusquement sa physionomie accoutumée et se mit à m'entretenir de sa santé.

Toutefois, un peu de gêne se produisit entre nous. Je me sentais ennuyée, Mme Meurville semblait embarrassée. Je lui demandai s'il me serait possible de voir Mme la comtesse. Mme Meurville me répondit qu'elle ne savait si elle pourrait me recevoir.

« — Elle est tellement bouleversée ! ajouta-t-elle.

« — Se passe-t-il quelque chose de nouveau ?

« — Elle a reçu de mauvaises nouvelles.

« — Faudrait-il perdre tout espoir de retrouver M. le comte ?

« Pour la seconde fois, Mme Meurville eut certainement la tentation de me faire des confidences. De nouveau, elle se reprit et déclara :

« — Il n'est point question du comte, mais du marquis de Chalon.

« — Le père de Mme la comtesse serait-il plus mal ?

« — Au contraire, il est remis, tout à fait remis, et... il arrive !... Les fouilles, les recherches vont commencer...

« Mme Meurville annonçait cela d'un ton consterné comme la plus terrible des catastrophes.

« — Je ne vois rien d'inquiétant en pareille affaire, les fouilles n'ajouteront rien, hélas ! au malheur... et on finira peut-être par découvrir...

« — Qui ?... Quoi... Que voulez-vous que l'on découvre ?... M. de Rochemont revient aussi... M. le curé ne vous a rien dit de cela ?

« Je ne pus m'empêcher de répondre avec un peu d'aigreur que M. le curé ne me disait jamais rien.

« — Vous ignorez donc qu'on a partout, de nouveau, publié, à grand renfort de tambour, la promesse de la prime ? Qu'on l'a fait imprimer dans tous les journaux, même ceux de Paris ? Maintenant, il faut redoubler de prudence et Dieu sait... Oh ! ma pauvre mademoiselle Minette, comme tout ici-bas est peines, est tracass...

« — Cependant, dis-je, Mme la comtesse doit être heureuse de revoir son père au bout de si longtemps !

« — Mme la comtesse serait plus heureuse de recevoir le marquis de Chalon si... si la raison qui l'amène était autre... Après tout, je puis bien vous la dire, — fit-elle dans un élan de confiance. — M. le marquis vient pour décider Mme la comtesse à considérer le comte de Fenlucq comme mort, à entreprendre des démarches auprès du gouvernement pour faire déclarer officiellement son veuvage et en arriver à ceci : épouser, devinez qui ? M. de Rochemont !

« — Il faut que ce pauvre homme ignore tout du profond chagrin de sa fille... il faut aussi qu'il n'ait pas assisté à la scène qui eut lieu devant nous, pour avoir de semblables idées !... fis-je. C'est absolument insensé... plus qu'insensé, coupable... Comment peut-on demander à une femme qu'elle oublie si vite sa légitime douleur ? Que ces gens du monde sont légers ! Que leur cœur est sec et futile ! Ah ! vous n'en avez point fini avec les difficultés !...

« — C'est pourquoi Mme de l'enlucq s'effraye... Elle est si fatiguée, si lasse de lutter... C'est pourquoi aussi elle ne peut vous recevoir aujourd'hui. Mais revenez, ma bonne demoiselle, revenez de grâce, ne nous abandonnez pas...

..

« M. le marquis de Chalon arriva en grand équipage : courrier très chamarré, postillons, laquais, berline à quatre chevaux... etc., etc.

« A la poterne du château, il dut parlementer longuement avec Johannès qui refusait, avec fureur, de laisser pénétrer ce brillant cortège dans l'enceinte. Il fallut un ordre écrit de Mme la comtesse pour qu'il s'y résignât. — Encore cet ordre dut-il être porté par mon frère — et ce ne fut qu'après un long conciliabule que le brave « cyclope » — ainsi que le nomme Mme Meurville — déverrouilla ses portes.

« M. le marquis accueillit les souhaits de bienvenue que lui prodigua sa fille en très mauvaises

dispositions et de la plus terrible humeur. Je tiens ces détails de Mme Meurville qui ajouta même avec un curieux petit rire :

« — M. le marquis habite la chambre que vous occupiez...

« — Grand Dieu ! m'écriai-je, pourvu qu'il ne voie pas ce que j'ai vu...

« Mme Meurville, continuant à rire, marmotta des choses que j'entendis mal, tant ces affreux souvenirs m'absorbaient. Il me semble cependant qu'elle déclara : « Ce serait bien et bon, si cela pouvait l'amener à s'en aller et à ne jamais revenir... »

« — Et M. de Rochemont ? demandai-je après un grand effort pour dompter ce retour d'émotion.

« — Il sera ici dans quelques jours... Figurez-vous que nous nous imaginons tous que les serviteurs de M. le marquis sont de la police... M. de Rochemont n'aura trouvé que ce moyen d'introduire l'ennemi dans la place.

« — L'ennemi dans la place ? Que voulez-vous dire ?... Que risquez-vous ?

« Mme Meurville se mordit les lèvres comme une personne qui s'aperçoit avoir trop parlé ; rappelée brusquement à elle-même, elle répondit :

« — C'est vrai, on peut se le demander...

« Et encore une fois, elle coupa court à toutes questions, s'absorba dans le souci que lui causait sa santé et ne me parla plus que de choses indifférentes.

VIII

Suite des cahiers de Mademoiselle Minette.

« De nouveau les méchantes gens ont reparu à Bion et autour de Bion.

« Le soir, on les devine occupés à guetter dans l'ombre. Ils se dissimulent derrière les portes,

cherchent à surprendre des conversations, des secrets. La Micheline, appuyée sur son bâton, court de tous côtés, boitant, trébuchant, telle une méchante fée.

« — Où allez-vous si vite ! lui ai-je demandé, vos rhumatismes habituels ne vous pèsent guère aujourd'hui ?

« — Je cherche M. le comte... M. le comte, *mort ou vivant*... une femme est aussi fine qu'un homme... plus, même ! Cinquante mille livres sont bonnes à toucher !

« J'ai regardé avec pitié ce débris humain, cette vieille tordue, déjetée, qui ne semble point avoir pour douze heures de vie.

« — Que feriez-vous d'une telle somme, pauvre femme ?

« Ses yeux ont brillé de convoitise. La voix rauque, ardente, elle a répondu :

« — Ce que j'en ferais ? Je me vêtirais, moi qui n'ai jamais pu couvrir mes os d'un peu de chaude laine... Ce que j'en ferais ? J'achèterais une maison, moi qui ai toujours été sous le toit des autres... Je me ferais du feu au lieu de claquer des dents, lorsque la neige tombe et que la bise souffle, au coin d'un foyer mort... Je me nourrirais, moi qui n'ai pas toujours eu à manger même le pain noir, le pain dur de la misère... Je me donnerais tout ce dont j'ai eu la faim, la soif depuis que je suis au monde... je me rassasierais !...

« — Votre fils ne vous aide donc pas ?

« — Chacun pour soi : telle est la règle dans le royaume des crève-la-faim... Michelin n'a pas le temps de penser à moi.

« Cette vieille avait des yeux si effrayants pour exprimer ses désirs, que je ne pus m'empêcher de répéter cette conversation à mon frère.

« M. le curé me répondit :

« — Ils savent ce qu'ils font, ceux qui usent, pour combattre, de cette arme terrible, les appétits déchainés du peuple !

« Mme la comtesse s'occupe beaucoup de son fils. L'arrivée du marquis de Chalon n'a rien changé à ses habitudes. Durant les heures de l'après-dinée, elle continue, aidée de Mme Meurville, la réparation des tapisseries. Très calmes, toutes deux s'absorbent, comptent des points, piquent l'aiguille.

« Le marquis de Chalon s'ennuie. Il paraît déconcerté, comme s'il s'était attendu à toute autre chose...

« — Telle est donc votre vie, Solange ? Cette vie à laquelle vous tenez à tel point que vous n'en vouliez changer à aucun prix, répète-t-il...

« — Je vous réponds qu'il aura bien vite assez de nos montagnes, lui si mondain, si Parisien, m'affirme Mme Meurville. Mais qu'y gagnerons-nous ? Il restera M. de Rochemont.

« Après tout elle se trompe peut-être en croyant le retour de ce vilain homme si proche... Dieu voudra peut-être nous épargner le déplaisir de sa présence...

« M. de Rochemont est revenu. De tous côtés les recherches ont repris. Le marquis de Chalon se passionne pour ces fouilles.

« — Si l'on ne retrouve rien, nous partirons ensemble. Je m'oppose à ce que vous restiez plus longtemps en cette solitude, Solange.

« — Mon père, rien ne pourra m'éloigner de Bion. Dussé-je attendre Guillaume jusqu'à mon dernier jour, je resterai ici.

« Voilà le thème habituel des conversations du père et de la fille. Ni l'un ni l'autre ne cèdent, ne sont près de céder.

« Pauvre Mme la comtesse, que de désolation, en ses yeux, lorsqu'elle doit lutter ainsi... »

Tout, pour le monde, est sujet à railleries malveillantes, à curiosités indiscrètes. Le conflit qui divisa le marquis de Chalon et sa fille ne fut pas sans soulever de passionnés commentaires et sans tourmenter ceux qui conservaient un fidèle attachement à la comtesse.

Une lettre de Mme de Corély nous le prouve :

Paris, le...

« Ma chère Solange,

« Je suis pleine d'effroi devant la résistance que vous opposez aux désirs et à la volonté de votre père, devant les conséquences que peut avoir cette attitude... Comment... Etes-vous vraiment décidée à vous confiner à Bion jusqu'à votre dernier souffle? Jeune, charmante, délicieuse telle que vous êtes en un mot, vous vous condamneriez à cet ensevelissement volontaire?

« Si vous saviez ce que votre décision défraye de conversations, soulève — j'ose le dire — de polémiques, même à la cour !

« Vous revoilà l'objet de l'attention de tous. Dans les salons, l'on se demande lequel de votre père ou de vous cédera. L'on établit des paris, on vous met tous deux aux enchères — ainsi que l'on fait pour les chevaux de courses, ce qui est très anglais...

« M. de Rochemont entretient, à plaisir, cette agitation. On dirait qu'il cherche à l'exploiter au profit de ses secrets desseins, qui, à mon avis, ne sont plus aujourd'hui d'amour, mais de vengeance.

« Ah ! ma bien-aimée Solange, si jamais cet homme peut vous faire expier l'humiliation que votre décision lui a infligée, avec quelle joie diabolique il le fera !

« Solange, je tremble pour vous...

« Votre toujours fidèle,

« FRANÇOISE. »

*
* *

Ici reprennent les notes de Mlle Minette :

« M. le curé devient maigre comme un coucou — j'en demande bien pardon à son caractère sacré. — Une fièvre le dévore. Il ne tient plus en place. Il assiste à toutes les fouilles. M. de Rochemont, dont le marquis de Chalon impose la présence à Mme la comtesse, le considère avec méfiance. Plus qu'avec méfiance, avec animosité.

« Ah ! si l'on n'avait pas aboli la question et ses tortures, comme je craindrais pour mon frère la fureur que ressent cet homme à ne point réussir en ses ténébreux projets!...

*
* *

« Voici ce qui m'est arrivé hier :

« M. le curé dit sa messe de grand matin. J'y assiste naturellement tous les jours.

« M. de Rochemont, que je ne savais pas si matinal, entra dans l'église. Entendre la sainte messe était, certes, bien son droit. Je ne sais pourquoi je n'eus aucune foi dans l'élan de piété qui le poussait en apparence. Cet homme, qui s'obstine à poursuivre une femme par laquelle il a été chassé et dont il ne peut ignorer le mépris, cet homme, qui s'impose chez elle et s'appuie sur la complicité crédule d'un vieillard abusé, cet homme m'inspire un souverain mépris, et je ne puis croire à la sincérité de sa religion... Dieu me pardonnera ce jugement téméraire, dont je m'accuserai certainement au tribunal de la pénitence. En attendant, sitôt la messe dite, je crus devoir avertir M. le curé de cette présence que je persistais à croire insolite.

« L'enfant de chœur sortait de la sacristie, où il me semblait encore entendre l'officiant aller, venir... J'entraï. La sacristie était vide...

« Quand donc mon frère s'était-il retiré?

« Me voilà fort surprise. M. le curé a-t-il traversé l'église sans que je m'en sois aperçue? Ce

serait bien étrange ! Notre sanctuaire est de si petites proportions !

« Je sors à mon tour de la sacristie et me trouvez à nez avec M. de Rochemont qu'on eût vraiment dit en embuscade. Il m'interroge, les yeux étincelants :

« — M. le curé est-il là ?

« J'ai la présence d'esprit de répondre à tout hasard :

« — Mon frère est reparti.

« — Par où ?

« J'affirme, très calme :

« — Par le portail. L'église n'a pas d'autre issue.

« — Croyez-vous ?

« J'ai beau être patiente et m'appliquer chaque jour à développer en moi la sainte vertu d'humilité, il m'est fort pénible de voir que ma parole est mise en doute. Aussi, sans répondre mot, je toise l'insolent d'un regard méprisant — que n'ai-je en ce moment la fière allure de Mme la comtesse ! — et, sans répondre, paisible en apparence, mais terriblement tourmentée devant la responsabilité que je prends, j'attire à moi la porte de la sacristie, je la ferme et j'en glisse la clef dans ma poche. Après quoi, tête haute, je quitte l'église suivie de M. de Rochemont, lequel observe tous mes gestes...

« Revenue au presbytère, je me gourmandai fort d'avoir pris une telle initiative. Avais-je enfermé mon pauvre curé et attendait-il, prisonnier, que j'aie le délivrer ?

« Pas du tout. Au bout de peu de temps, il entra tranquillement.

« Je ne pus m'empêcher de lui reprocher d'avoir quitté l'église en laissant ouverte la porte de la sacristie. Il écouta sans mot dire mes reproches et se contenta de déclarer :

« — Cette porte, vous l'avez refermée, réparant ainsi mon oubli ; tout va bien, n'en parlons plus.

« Mais je ne pus m'abstenir d'ajouter :

« — M. de Rochemont n'a pas semblé traiter la question avec la même légèreté que vous...

« — M. de Rochemont ?

« — Il cherchait à savoir ce que vous étiez devenu et il m'a demandé s'il n'y avait pas deux entrées à l'église...

« — Il était dans son rôle; un policier doit se mettre en peine du moindre détail...

« Mon frère se frotta les mains, de l'air d'un écolier qui vient de jouer un bon tour à son maître et il me déclara gaiement qu'il avait grand'faim...

»

« Mme Meurville m'ayant priée de passer la journée avec elle au château, j'ai surpris cet échange de paroles entre M. de Rochemont et le marquis de Chalon.

« — Savez-vous pourquoi, mon cher marquis, l'on ne retrouve Guillaume nulle part ?

« — Je l'ignore, hélas !

« — Parce qu'il est vivant et qu'il se cache...

« — Votre imagination vous emporte, mon cher ami... A moins que mon gendre n'ait passé en Espagne... mais alors Solange l'aurait rejoint...

« — Il n'est pas en Espagne, j'en ai la certitude... il n'est pas mort, j'en ai la conviction... et c'est ici même qu'il a trouvé asile... Le tout est de le découvrir... nous aurions le mot de cette énigme en faisant sauter ce nid d'aigle.

« D'un geste menaçant, M. de Rochemont désignait le vieux château des Fenlucq.

« — Y pensez-vous, mon ami ! Pas d'abus de pouvoir... ne sortons pas de la légalité...

« — Ah ! si on le pouvait... si on l'osait...

« M. de Rochemont, en des occasions semblables, a l'air tellement méchant qu'il fait songer aux démons de l'enfer...

« Il faut croire cependant que ses machinations n'ont pas abouti et qu'il a renoncé à ses extraordinaires idées, car il est reparti pour Paris, accompagné de son inséparable marquis. La pauvre comtesse et Mme Meurville vont pouvoir un peu respirer. »

IX

Suite des cahiers de Mademoiselle Minette.

Le temps s'écoule.

Mort ou vivant, le comte de Fenlucq reste introuvable.

Les fouilles sont abandonnées, mais le pays n'est pas débarrassé des espions qu'on y retient avec la promesse de la prime.

« La plus enragée est encore la vieille Micheline, reprend Mlle Minette.

« — Ça marche, m'a déclaré l'autre matin cette sorcière.

« — Qu'est-ce qui marche?

« — L'affaire du comte... on va le retrouver... on est sur sa trace... on est sûr maintenant qu'il est vivant... et vivant plus que moi... car moi, de ma peau l'on ne donnerait pas six liards tandis que l'on promet cinquante mille livres de la sienne! Il n'y a plus qu'à découvrir sa cachette...

« — Pourquoi M. le comte se cacherait-il, Micheline?

« Secouée d'un rire diabolique, elle chuchota à mon oreille :

« — Parce qu'il est condamné à mort!

« — Vous devenez folle, pauvre femme. L'amour de l'argent vous tourne la tête.

« — Si je suis folle on peut dire que vous êtes aveugle, mademoiselle Minette! Je suis bien renseignée, allez, et par des gens qui savent à quoi s'en tenir... Avant peu tout sera découvert, j'y travaille avec mon garçon... on est fin au château; mais nous, nous sommes de la montagne... je suis vieille... je sais bien des secrets...

« Epouvantée de l'accent haineux avec lequel elle affirmait ses méchants dires, j'allai sur-le-champ avertir mon curé de ce que je venais d'entendre.

« Il parut à peine m'écouter.

« — Laissez parler cette femme. S'il fallait coudre le bec à toutes les vieilles qui jacassent!... M. de Rochemont se plaît à faire répandre des nouvelles saugrenues pour surexciter le zèle de ceux qu'il emploie.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, en tout cas, que l'ennemi de Mme la comtesse tente de faire courir de tels bruits, car je me souviens des propos surpris lorsqu'il se trouvait à Bion avec le marquis de Chalon... mais ces bruits me semblent singulièrement aggravés... et le roman de la comtesse tourne au drame!

« Le comte de Fenlucq serait vivant?... Il se tiendrait invisible parce qu'il est condamné à mort?...

« Mme de Fenlucq serait donc ici pour l'aider à se cacher en ce vieux château comme une héroïne de Walter Scott?

« Mon frère dit que les romans sont toujours une lecture dangereuse, parce qu'elle influe fortement sur l'imagination des lecteurs et surtout des lectrices. Jamais plus bel exemple ne vint à l'appui d'une démonstration : Mme de Fenlucq vit un roman à la Walter Scott et M. le curé, en me cachant ce qui se passe, me défend d'ouvrir le livre... voilà!

*
* *

« Parlons encore de Micheline. Je l'ai rencontrée ce matin. La vieille mégère m'interpella ainsi :

« — Mademoiselle Minette, là... là... regardez devant vous... cette légère fumée... au pied de la tour du Prince Noir?

« Une vapeur s'élevait, en effet, du point indiqué.

« — C'est là qu'il est.

« — Qui donc?

« — Le comte... Voilà des jours et des jours que je surveille. Je vous dis cela à vous, parce que

mon fils m'a battue et que c'est un grand crime pour un fils de battre sa mère... Un crime si grand que je veux qu'il en soit puni dès cette vie. Je suis malade et n'ai plus la pensée de faire bombance, mais pénitence... La bombance, mon estomac ne la supporterait pas; la pénitence, mon âme en a besoin... Cette fumée, je ne la montrerai qu'à vous et à M. le curé, et encore à une condition : que vous prierez pour moi afin que Dieu me fasse miséricorde. J'ai trouvé aussi le souterrain qui va de la tour au château. Si je l'avais indiqué à qui vous savez, que serait-il arrivé? Celui qui se terre eût été pris... J'eusse touché cinquante mille francs!... La fortune me vient trop tard, je suis quasi mourante, quelque matin l'on me trouvera défunte au bord du chemin... je ne veux pas que Michelin profite de cette prime, il est trop mauvais fils... Je veux être alliée avec vous et M. le curé, mademoiselle Minette, pour que le Seigneur me reçoive en son paradis...

« J'emmenai cette femme au presbytère. Mon frère n'avait-il point confiance en sa conversion? Il me recommanda :

« — Prenez garde, Minette, ce n'est peut-être qu'un piège de plus...

« Comme suite aux propos de cette vieille mendiante, j'ai demandé à mon frère s'il savait ce qu'est le souterrain dont elle parle.

« Il m'a répondu d'un air détaché :

« — Micheline a voulu vous intriguer.

« — Cependant cette fumée...

» -- Quelque feu de pâtre...

« — Vous croyez donc que ce qu'elle dit est...

« Il m'interrompit vivement :

« — La Micheline est, je le crains, une créature dangereuse... ne serait-ce que parce qu'elle excite la curiosité des gens et provoque leurs indiscretions.

« — Est-ce à moi que vous adressez ce reproche, mon frère? répondis-je, les larmes aux yeux. Il est bien sévère, en ce cas... Un jour viendra où vous me jugerez mieux...

« Ce jour est venu...

« Quelle affaire, quelle épouvantable affaire !...
Cette fois mon frère n'a pu me tenir à l'écart, il
a bien fallu avoir recours à moi...

« *Maintenant je sais!*...

» Je ferme ce cahier et me défends d'y écrire
davantage.

« Je n'en ai plus le droit. »

TROISIÈME PARTIE

Réflexions d'un mort.

Mort, je suis mort.

Depuis de très longs mois, rien de ce qui occupe les humains ne peut m'atteindre. Désormais, je ne vois plus que les dessous de la vie, l'envers des choses. De tout ce qui existe, d'inaccessibles murailles me séparent. Le comte de Fenlucq est mort. Il a disparu dans un précipice. Un service solennel fut jadis célébré à Paris pour le repos de son âme.

Requiescat in pace.

Non ! la paix n'est pas avec moi !

Du fond de mon tombeau je souffre ce que peut souffrir un emmuré vivant. L'ombre, l'obscurité, la crainte et, par instants, le désespoir, hantent les lieux où je languis. Le désir de revoir le soleil et de retrouver la liberté me ronge... Et cependant, je dois demeurer ainsi caché à tous, jusqu'à ce que la lumière se fasse, jusqu'à ce que la vérité éclate...

Une fin ignominieuse m'attend si ma retraite est découverte... Ceux qui m'entourent s'efforcent avec un dévouement inlassable de m'arracher à ce péril mortel... doublement mortel, puisque mon honneur est menacé comme ma vie...

Mes amis arriveront-ils à me sauver ? Les autres, ceux qui se sont institués mes bourreaux, seront-ils les plus forts ? Las de souffrir, irai-je en une crise de désespoir tendre moi-même mes poignets vers les fers ? J'en subis, par instants, la tentation... Tant d'impressions, d'angoisses me torturent ! Tant d'incertitudes me déchirent ! Reparaître, crier à tous : « Je suis vivant ! Je demande des juges ! »... ne serait-ce point la vraie sagesse, la seule façon de sortir du tombeau, de laver mon nom, ma mémoire de la tache infamante qu'y imprimèrent les horribles soupçons suscités par un ennemi odieux ? Et puis, Solange, je signerais ainsi votre levée d'érou et vous verriez la fin de votre emprisonnement. Soupçonnez-vous ce que je souffre à voir votre jeunesse, votre beauté ensevelies dans ce vieux château sévère où je passai mon enfance, que je quittai pour faire ma vie, aller vers le soleil, la cour, les honneurs, la gloire... Mon rang, celui des miens, me donnait le droit d'aspirer aux situations les plus hautes et voilà où je suis tombé !

Sic transit gloria mundi...

Oui, ainsi passent les gloires du monde !

Vous souvenez-vous, Solange, de ce qui fut le point de départ de tous nos malheurs ? Cet interminable procès que la Chambre des Pairs mit si longtemps à juger — neuf mois — qu'enhardi par ces lenteurs le parti révolutionnaire chercha à transformer le banc des accusés en tribune et le procès en lutte politique.

Vous souvenez-vous que sur deux mille individus arrêtés, l'on n'en mit en accusation que cent soixante-quatre. S'il y avait parmi ces idéologues de ces novateurs qui, sous couleur de vouloir le progrès, s'éprennent des idées les moins raisonnables, il était d'autres aventuriers vulgaires, gens de toutes provenances, brailleurs, hâbleurs, hommes de sang et de vice qui ne demandaient qu'à provo-

quer le désordre, l'anarchie, pour ensuite y pêcher en eau trouble.

Vous souvenez-vous des polémiques passionnées que ce procès souleva, du ton d'arrogance et de défi que prirent les journaux adversaires du pouvoir, de ces caricatures de Daumier représentant des juges comme autant de vieillards édentés, infirmes, imbéciles, hideux, soumettant avec de féroces ricanements les accusés aux plus affreuses tortures ?... Et enfin de ces lithographies qui furent répandues à profusion et représentaient le portrait des prévenus que par contraste avec leurs juges on montrait beaux, jeunes, auréolés de la gloire du martyr ?

Une biographie habilement faite accompagnait ces portraits.

Parmi les accusés se trouvait un bandit célèbre nommé Jean Yacinthe — ce nom ! avec quelle émotion je l'écris ! — Jean Yacinthe avait trempé dans le complot des Prouvaires, contribué à fomenter tous les troubles qui éclatèrent en ce temps à Paris, en province ; il était reconnu pour avoir tiré le coup de feu dont le roi Louis-Philippe faillit être victime en traversant le Pont-Royal ; il avait participé à l'attentat de la machine infernale... Du sang marque chacune de ses apparitions dans l'armée du désordre, car, lorsqu'il n'est pas de mauvais coup à faire, de crimes à commettre, il se cache, il échappe et demeure impuni...

..

Vous souvenez-vous, Solange, que, descendue de votre calèche, vous faisiez quelques pas avec moi aux Champs-Élysées, lorsque nous rencontrâmes le général de Chadeleine sous les ordres duquel j'avais servi en Algérie, lorsque je fus remis de ma blessure ?

Debout, préoccupé, il regardait une image achetée à l'instant à un crieur de journaux.

Le général eut un recul en m'apercevant et plusieurs fois ses yeux se portèrent, avec une angoisse

grandissante, de mon visage à la lithographie qu'il tenait et de la lithographie à mon visage...

— F'enlucq, me dit-il ex-abrupto, oubliant dans son émoi de vous saluer, Solange, F'enlucq, qu'est-ce que cela veut dire ?...

Il me tendit l'image et ce fut seulement alors qu'il vous présenta ses hommages.

Je pris la gravure. C'était le portrait d'un homme à tournure militaire, qui portait ces mots en exergue : « Voici les traits du bandit Jean Yacinthe. »

Le général s'écria :

— Mon cher, regardez donc, c'est vous, vous tout craché.

Ah ! Solange, vous aussi jetâtes les yeux sur le portrait. Et, jusqu'à ce que la vérité soit faite, je conserverai le souvenir de l'exclamation étouffée, douloureuse, que vous eûtes alors.

— Lisez, me dit le général, c'est une invention diabolique !

Et je lus la *biographie de Jean Yacinthe*. On rappelait d'abord ses états de service dans l'armée du désordre... la reconnaissance que lui avait vouée le parti révolutionnaire... les étranges complicités qui l'avaient jusqu'ici fait échapper à toute arrestation... L'on rappelait qu'il avait été jugé, et condamné à mort... et que, pourtant, il était toujours libre... L'on raillait la police, et l'on se demandait si le criminel, bien loin de se cacher, n'était pas au contraire au grand jour une scandaleuse impunité... les lignes venimeuses se terminaient par une phrase énigmatique assez semblable à celle-ci : « Cherchez Yacinthe, vous l'avez sous les yeux... »

Je me sentis blêmir.

— Mon enfant, me dit le général, étant donné l'état des esprits, ceci peut devenir grave... vous connaissez-vous des ennemis ?

Au lieu de répondre, je vous montrai, Solange. Votre petite main s'était cramponnée à mon bras, vos paupières battaient, vos yeux s'affolaient, votre visage était plus blanc que la neige. Je n'eus

qu'une pensée, vous faire remonter en voiture : J'avais peur de vous voir défaillir.

Vous articulâtes faiblement :

— Reconduisez-moi rue Saint-Dominique.

J'offris au général de monter avec nous. Il refusa, alléguant qu'il préférerait marcher, mais il ajouta qu'il me rejoindrait bientôt, qu'il avait hâte de me revoir.

*
* *

Quelques instants plus tard nous nous retrouvions.

— Je répète, commença-t-il, vous connaissez-vous des ennemis ?

— Hélas...

— Plusieurs ?

— Un seul ; mais dangereux et terrible...

— Son nom ?

— Rochemont.

— Pourquoi vous en veut-il ?

— Ah ! pourquoi...

Et je racontai l'histoire de notre mariage, du délicieux « petit bal » à la cour où nous nous rencontrâmes et où vous m'apparûtes, Solange, comme le bonheur suprême, celui sans la possession duquel la vie ne vaut pas d'être vécue. Je lui dis comment je vous fus présenté, comment j'eus l'insigne félicité de vous plaire. Je lui avouai combien ma présence avait fait tort, auprès de vous, au vicomte de Rochemont, comment enfin des amis s'étant entremis, ainsi que toujours en ces circonstances, ma demande avait été acceptée... Hélas ! ma pauvre enfant, que n'eus-je alors le pressentiment de ce que j'allais attirer sur vous !

— Vous croyez Rochemont capable de vous poursuivre de sa haine ?

— Je le crois.

— Est-il l'homme des combats loyaux, ou celui des menées ténébreuses ?

— Je ne le connais point assez pour en juger avec certitude... mais je le crains...

— Il aimait Mlle de Chalon ?

— Cela ne fait point doute.

— Qu'auriez-vous fait si vous aviez été à sa place ?

Je serrai les poings, les dents, et ne sus trop quelle réponse allait m'arracher la pensée d'avoir subi le sort de M. de Rochemont, c'est-à-dire de vous avoir à jamais perdue, Solange.

Le général m'évita de la prononcer.

— Bien ! inutile de rien ajouter... si Rochemont pense comme vous, et si ce n'est pas un homme d'honneur, il faut s'attendre à tout. Agissons rapidement...

Il était déjà trop tard.

Le soir même un article paraissait dans une petite feuille subventionnée par la police — du moins le bruit en courait — pour répandre des bruits tendancieux et jouer, le cas échéant, le rôle d'agent provocateur.

On reparlait du portrait de Jean Yacinthe, on riait de la ressemblance du brigand introuvable avec le gendre d'un grand seigneur, « homme de cour, de turf et d'opéra ». C'était clairement désigner le marquis de Chalon, votre père, Solange. Puis toujours sur le même ton on en arrivait à se demander si le gendre de ce grand seigneur était bien le comte G... de F... de B..., officier de zouaves, lequel avait été prisonnier durant le siège d'Alger, puis blessé et décoré à la prise de Médéa, ou bien Jean Yacinthe qui, lui aussi, était soldat et servait en Afrique à la même époque... L'autorité militaire en pouvait aisément faire la preuve.

En conséquence, Jean Yacinthe était-il resté Jean Yacinthe... ou, jouant d'une ressemblance qu'il n'ignorait pas, s'était-il attaché aux pas de l'officier ? L'officier était-il mort en captivité ? Yacinthe s'était-il emparé des papiers, des habits du défunt et avait-il fait peau neuve en se faisant passer pour lui ? On avait soin de rappeler, à l'appui de cette thèse, que les Arabes ne faisaient point de prisonniers, et que tous les officiers et soldats tombés depuis deux ans entre leurs mains avaient été passés au fil de l'épée. Le vrai Fenlucq mort, était-ce sous un déguisement, grâce

à un subterfuge macabre, qu'aidé d'une bonne éducation à laquelle ceux qui le connaissaient rendent hommage, de dons personnels qui ne sont pas niables et d'une facilité d'assimilation qui fait de lui, en toutes circonstances, un parfait comédien que l'aventurier avait osé prétendre à la main d'une des plus riches héritières, d'une des beautés les plus en vue et les plus accomplies de notre époque et qu'il était parvenu à l'épouser ?

L'avenir certainement, la police peut-être... nous le diront, concluait l'auteur de l'article.

— C'est une infamie ! m'écriai-je après cette lecture, et je courus chez le général de Chadeleine pour lui demander conseil et lui faire partager mon indignation.

Me trompai-je ? Il me sembla que, déjà, mon ancien chef me regardait avec froideur. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose !... Même en lui, aux côtés de qui j'avais combattu, le poison faisait son œuvre. Le doute avait pénétré jusqu'à la conscience du général... j'étais perdu !

*
* *

Le lendemain me parvint cet avertissement anonyme :

« Etant donnés les bruits qui circulent, un ami vous conseille de quitter au plus vite la capitale. »

Je froissai le billet avec rage et n'en tins aucun compte.

Le soir il y avait concert aux Tuileries...

Oh ! laissez-moi m'attarder sur ces souvenirs, les derniers de ce qui fut pour moi la vie du monde. De la retraite sombre où j'écris ils m'apparaissent dans une splendeur d'apothéose.

— Ceux qui peuvent vivre d'une vie normale, ceux qui peuvent à leur gré aller, venir, marcher tête haute, sûrs d'eux-mêmes, confiants dans leur force, ne craignant rien, libres enfin, ne pourront jamais assez rendre grâce au Créateur !

J'étais ainsi il y a peu de temps et c'était pour

moi chose si naturelle que je ne songeais même pas à en remercier le ciel. Dieu voulut-il me punir ? Sa main s'est lourdement appesantie sur moi.

Revenons à vous, ma Solange. Vous portiez, ce soir-là, pour aller à la cour une exquise toilette... Votre robe était de velours blanc et de gaze blanche, relevée de dentelles d'or et d'argent où s'emmêlaient, au corsage, des perles et des diamants. Des guirlandes de perce-neige se jouaient dans les plis de la gaze et, de cette symphonie de blanc, vos épaules et vos bras jaillissaient plus blancs encore que toutes ces blancheurs, avec, aux lumières, des reflets nacrés comme l'orient de vos perles.

Vous étiez belle à ravir, et je marchais plein de fierté, d'orgueil, dans votre sillage.

Le concert avait lieu dans la salle des Maréchaux. Sur une estrade étaient placés les musiciens et une partie des chœurs du Théâtre Italien. Face à l'orchestre les dames invitées étaient assises sur trois rangs de banquettes devant lesquelles la reine et les princesses occupaient des fauteuils. Le roi entra dans la salle à neuf heures avec les princes.

Pourquoi, lorsque le brillant cortège passa près de moi, me sembla-t-il que Sa Majesté me jetait un regard scrutateur et que les princes me fixaient avec curiosité ?

Les tristes soupçons dont on me poursuivait étaient-ils parvenus jusqu'à eux ?... J'en fus outré d'indignation et de colère.

Rubini chantait l'air de la *Niobé* avec sa maîtrise accoutumée, Mme Persiani était admirable dans le grand air de *Lucia de Lammermoor*. J'adore la musique... Et cependant je ne parvenais plus à l'entendre, à la comprendre. Il me semblait que l'attention de tous se concentrait sur moi. Partout, je rencontrais des regards que j'imaginais pleins d'arrière-pensées. Plus la soirée s'avancait, plus je me sentais seul dans ce cercle élégant...

A quelques pas de moi était un personnage dont hier encore, je ne redoutais pas la présence, le ministre de la police. J'aimais sa conversation

variée, son esprit si plein d'observation. Pourquoi, alors que j'avais eu maintes fois l'occasion de le rencontrer, sembla-t-il m'éviter, et pourquoi ne pus-je parvenir à rencontrer son regard, que je sentais pourtant sans cesse fixé sur moi et qui se détournait dès que mes yeux se portaient de son côté ? Impressions fausses et folles, voulait dire ma raison... mais un malaise m'envahissait.

La soirée prit fin. Avec quel trouble j'allai saluer Leurs Majestés. Je n'étais plus moi-même et il me semblait que tous s'en apercevaient. Je ne me retrouvai qu'en vous retrouvant, Solange !

*
**

Le lendemain un nouveau billet me fut remis :

« Fuyez... de grands dangers vous menacent, fuyez !... Vous auriez tort de méconnaître les conseils d'un ami. »

Et encore je n'en tins pas compte.

Ce qui me menaçait me semblait à tel point impossible. Moi, le comte de Fenluq de Bion, confondu avec un bandit ?...

Vous savez comment finirent ces heures d'angoisse. Vous lûtes ce billet, qui nous fit quitter les Italiens avant la fin de l'opéra, de cette *Gazza Ladra*, dont les thèmes harmonieux m'obsèdent aujourd'hui, tristes, déchirants comme le *Dies iræ* de tout ce qui fut pour moi la lumière, le bonheur, la chaleur, la vie !

Il contenait ces mots : *« Une chaise de poste vous attend à la porte du théâtre. Parlez sans tarder, sinon avant deux heures vous serez arrêté. »*

Si je défaillais à cette lecture, votre visage n'eut pas un frémissement.

— Guillaume, partons, il le faut !

Je murmurai :

— Solange, vous me suivriez ?

— Où vous irez, j'irai... ne suis-je pas votre épouse devant Dieu ?

Et comme s'il se fût agi d'un départ ordinaire, vous revêtîtes votre manteau du soir. Là-bas, l'or-

chestre jouait, les acteurs chantaient... Les spectateurs assis faisaient face à la scène. Tout était si pareil à toujours, si calme, et, pour nous, un tel drame se jouait !

Tête haute, vous quittâtes la loge... Devant moi, lentement, presque nonchalamment, vous descendiez l'escalier...

Attelés de quatre forts chevaux, une chaise de poste nous attendait en effet.

Nous arrivâmes à l'hôtel, chez nous ; mais on ne vous accorda même pas le temps de changer de vêtements et ce fut en robe de bal que vous partîtes pour l'affreux voyage ! Quelle crise de désespoir me saisit au moment de monter en voiture ! De nouveau je vous suppliai de m'abandonner à ma triste destinée, de ne point me suivre. A ma prière ardente, vous répondîtes :

— Guillaume, je vous adore, et où vous irez, j'irai !...

Jamais, certainement, votre accent n'avait été plus passionné, et cependant... Pourquoi, ah ! pourquoi eus-je tout à coup l'horrible sensation de voir passer au fond de vos prunelles le doute, le doute affreux que je croyais lire dans les yeux de tous ?

Comment, à l'instant même où vous me donniez une preuve suprême d'amour, cette pensée me frappa-t-elle comme un coup de poignard ? Qu'était-il arrivé ? Vous n'aviez eu cependant ni un recul, ni un geste de répulsion...

Le plus terrible de mon supplice commençait ; je venais d'avoir la révélation que vous aussi, par instants, croyiez voir en moi près de vous, à vos côtés, le brigand Jean Yacinthe.

*
* *

Oh ! ma Solange, comment, après avoir tracé ce dernier mot, trouver le courage de poursuivre ce rappel de souvenirs ? Que de fois ai-je pris la plume et l'ai-je rejetée, écrasé de douleur ? *Vous pouviez voir en moi Jean Yacinthe !...*

Comment ai-je résisté à tant de souffrances ?

Votre admirable dévouement, votre inaltérable tendresse ont su apaiser mes tortures et m'aider à porter ma lourde croix.

Ainsi j'ai pu retrouver un peu d'espoir et de confiance, croire que ce qui était hier pourrait être encore, que, l'affreuse confusion dont j'étais victime un jour reconnue, nous reprendrions notre place dans le monde, la société, au plein jour, au plein soleil... Alors les murs qui m'enserraient m'ont paru s'écarter, j'ai osé quitter le coin sombre, le cachot souterrain, où me tient la terreur d'une arrestation, d'une condamnation sans merci, car en fuyant, en me cachant comme un criminel, *en refusant le combat*, n'ai-je pas donné gain de cause à mes ennemis, et ne leur ai-je pas fourni, en apparence, la preuve d'une culpabilité qu'ils auraient été bien en peine de démontrer, si je les en avais mis au défi !

Ah ! quel désespoir le jour où je me rendis compte de ma folie, je jour où je vis clair, où je raisonnai sainement et où les conséquences irréparables de mon coup de tête m'apparurent ! Ce jour-là, Solange, sans vous j'étais perdu... perdu pour l'éternité... Vous seule m'inspirâtes le courage d'attendre l'heure de la justice de Dieu !

Par vous je me suis senti repris d'un grand désir de vivre pour voir luire, enfin, l'instant rédempteur de la libération, si lente à venir... Le cœur battant, je remontais vers le jour des caves aux soupiraux étroits, j'allais vers les combles aux lucarnes ensoleillées, j'osais respirer l'air pur, regarder la montagne... les chères montagnes complices de ma disparition... J'osais aussi me rapprocher de vous, Solange...

Je vous retrouvais douce, souriante, pleine de foi et de courage et cependant... quand le cœur est à vif, qu'il est prompt à souffrir !... Combien de fois vous ai-je brusquement quittée, ressaisi par mes tourments !... Combien de fois me suis-je de nouveau enfoui dans l'obscurité, - au fond de ces passages que tous ignorent, pleurant, sanglotant, parce que j'avais cru revoir dans vos yeux le doute, ce doute...

Oh ! qui peut dire le mystère des cœurs et des visages, la pensée qui se cache derrière le front et ce qui ternit tout à coup l'éclat d'un regard, en change l'expression et fait d'une créature adorée entre toutes un être devenu brusquement étranger et fuyant...

Questionner sur les raisons de cette métamorphose ? A quoi bon ? Les réponses satisfont si mal le cœur ! Si les lèvres dédaignent de mentir, comme elles savent ne rien dire ! Il ne s'est rien passé et cependant une brisure sépare soudain deux êtres qui s'aiment et qui souffrent... Ici-bas, quoi qu'on fasse, quoi qu'il fasse, l'homme est seul, bien seul...

Solange, Solange, je vous le jure, je ne suis pas Jean Yacinthe, je suis Guillaume de F'enlucq de Bion, qu'un homme poursuit de sa haine, qu'un homme a voué à des supplices mille fois pires que la mort...

Solange, cet homme, il vous a perdue par moi... Je me sens frémir à cette idée... Ce que je souffre approche-t-il de ce qu'il endure ? Mes tourments si cruels, sont-ils comparables aux siens : vous lui avez été enlevée, Solange!...

*
**

Ainsi, après des retours de joie et de confiance, retombais-je en des abîmes de désolation. Des jours durant je dévorais ma peine sans avoir la force de remonter vers la lumière.

Johannès descendait dans ma retraite, et m'apportait des repas auxquels je ne touchais pas. Vous aussi veniez, Solange, et je feignais souvent d'être absent, je me cachais dans le dédale des couloirs qui s'entrecroisent sous Bion, vous m'appeliez doucement, tendrement, et je me défendais de vous répondre... Alors vous repartiez, j'entendais le bruit de vos pas s'éloigner et mourir... ma misère se faisait plus grande, plus complète...

Pourquoi vous fuir ainsi, vous, l'exquise, la

patiente, la miséricordieuse ? Pourquoi ? Parce que j'avais peur, oui, peur encore et toujours de cette pensée qui fait passer dans vos yeux l'ombre maudite... J'en étais à tel point torturé que je ne pouvais, par moments, vous revoir...

Ah ! souhaiter ne donner à un être que du bonheur, souhaiter mourir plutôt que de lui causer la moindre peine, lui faire si totalement don de sa vie qu'en dehors de cet être plus rien n'existe et n'arriver à faire que son malheur !...

A quoi bon ces redites ? Que puis-je exprimer de mon affliction que vous ne sachiez ?

Et comment cependant n'en point parler quand seule elle m'absorbe, elle me prend tout entier ?...

III

Réflexions d'un mort (suite).

Depuis notre arrivée à Bion, après ce voyage insensé qui hante ma mémoire comme un affreux cauchemar, aucune tentative n'avait été *ouvertement* faite par notre ennemi pour m'arracher à ce lieu d'asile.

Rochemont, cependant, n'avait pas désarmé et l'écho de ses rodomontades arrivait jusqu'à nous. Je l'appris, en apprenant avec quelle fierté vous répondiez à ses provocations.

Je n'étais encore qu'un *vivant qui se cache* lorsque je commis l'imprudence insigne qui fit de moi ce que je suis devenu : un *mort*.

Vous en souvenez-vous ? J'entrai un jour chez vous. Vous veniez d'écrire à Mme de Corély une lettre que vous me tendites en disant : « Lisez, Guillaume. » Cette lettre commençait ainsi : « Laissez M. de Rochemont me jeter des défis. Toutes fenêtres ouvertes, j'attends ses mauvais souhaits. Qu'il fasse ce qu'il voudra : mon bonheur est hors de toute atteinte... »

Vous savez, Solange, avec quelle ardeur je vous demandai de me confier cette missive et quel fut mon désir : la remettre moi-même à qui elle était destinée. Il me semblait que me faire porteur de votre pensée et en entendre tomber l'expression des lèvres de votre amie, serait en quelque sorte pour moi un commencement de réhabilitation.

Que fis-je pour mettre à exécution ce dessein extravagant ? Votre lettre sur mon cœur, à cheval, en voiture, usant de tous les moyens, j'arrivai presque jusqu'à Paris.

Hélas, à mon insu, j'étais surveillé, poursuivi, traqué... Si on me laissait avancer, derrière moi l'on barrait la route. Mon signalement était envoyé partout. La sécurité dont je jouissais était feinte. La police me guettait, je devais être pris.

J'arrivai ainsi un soir dans un bourg où la diligence relayait. Je demandai à souper à la maison de poste. C'était un grand bâtiment qui avait conservé l'apparence des « hostelleries » d'autrefois, salles dallées immenses, aux poutres et poutrelles noircies, aux murs très blancs, aux tables nombreuses, à la cheminée à grand foyer devant lequel tournait un ancien et très curieux système de rôtissoire mue par un chien trottant dans une roue. Des volailles de différentes sortes, depuis le chétif pigeon jusqu'à l'oie crevant de graisse, en passant par toute la catégorie des pou-lardes et des canards, s'y doraient et leur jus tombait en grésillant dans des lèchefrites. Une maritorne pansue, dodue, le front emperlé de sueur, arrosait les rôtis, encourageait le chien qui, tirant la langue, accélérail son trotinement.

La salle était moins éclairée par les quinquets que par les lueurs du foyer. Pourquoi, distrait par le spectacle des flammes dansantes, oubliai-je toute prudence et me laissai-je aller, ayant grand-faim, à me faire servir un de ces rôtis, à m'attabler en un coin de cette salle et à m'y engourdir, pris de bien-être?...

Quand le sentiment de ma situation se représenta à mon esprit, il était trop tard : des hommes

avaient pris place non loin de moi et m'observaient.

Je me levai, très calme malgré tout. Je réglai ma dépense et quittai l'auberge peu ou point soucieux d'être suivi. Dehors, un quidam venait en sens inverse. Nous nous heurtâmes presque lorsque je traversai la cour de l'auberge. Je le reconnus aussitôt : c'était le vicomte de Rochemont.

— Ah ! Ah ! Monsieur, enfin l'on se rencontre !... ricana-t-il d'un ton agressif en se rapprochant de moi.

— En effet, monsieur, je vous cherchais.

— Vous me cherchiez ?...

— Je sais le cabinet noir de vos attributions et je tenais à vous soumettre, avant qu'elle vous parvint autrement, la copie d'une lettre que ce jour même j'ai pu expédier à sa destinataire...

Je lui tendis un papier sur lequel était retracé votre message à Mme de Corély. Il le prit, le parcourut, le froissa, le déchira, m'en jeta les morceaux à la face, tandis que, les yeux en feu, la voix étranglée de rage, il criait :

— A moi !... arrêtez cet homme, c'est lui que nous cherchons !...

Pour aider à ma prise, il osa mettre la main sur moi. Mais j'eus vite fait de me libérer de son étreinte et de l'envoyer rouler d'un coup violent, en plein fumier, au milieu de la cour de l'auberge où s'enchevêtraient des voitures...

J'étais de nouveau libre...

Vous savez le reste, Solange, ma fuite éperdue dans la nuit, alors que de tous côtés sonnaient des tocsins et roulaient des tambours comme lorsqu'un forçat s'évade. Partout recherché, la route à chaque instant coupée, entouré d'ennemis, je mis plusieurs semaines à regagner nos montagnes. Lorsque enfin je les atteignis, me croyant sauvé, heureux de retrouver mon pays, mes sentiers de chèvre, mes cimes, je ne pus résister, comme au temps de ma liberté, d'annoncer ma présence à son de cor...

Ce fut Johannès qui répondit, Johannès sorti

d'un trou, qui m'apprit que l'ennemi m'attendait au gîte. Le château était cerné, les passages de montagne occupés; avancer était aller à une perte certaine. Toutefois, il me déclara que si mon intention était de lutter avec ceux qu'il appelait « les gens du roi », il avait réuni une troupe de montagnards prêts à verser pour moi jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Un coup de sifflet rassembla ces montagnards. Ils m'entourèrent et, en un simple et beau langage, ils renouvelèrent l'offre que venait de me faire Johannès. Pourquoi consentir à de pareils sacrifices? A quoi cela eût-il servi? Perdu, n'étais-je pas perdu, bien perdu?...

C'est alors que, pâle, haletante, vous nous avez rejoints, Solange, et qu'entre vous et ceux qui m'accompagnaient fut arrêté le plan de ma vie actuelle.

Vous refusâtes d'écouter mes protestations... Sur votre ordre, je fus entraîné, précipité vers un passage étroit, sorte d'entrée de grotte, où je disparus tandis que les montagnards poussaient la grande clameur des catastrophes, ce « Malheur! il est mort! » que l'on ne peut entendre sans frémir.

Ils criaient : « Il est mort! » tandis qu'entraîné par Johannès dans un couloir boueux, glissant, obscur, je me sentais disparaître et que la lumière du jour s'effaçait à mes yeux. J'étais mort, les échos de la montagne le répétaient à tous, j'étais mort, mort. Et les rochers humides et froids qui m'enserraient me donnaient vraiment l'impression d'en avoir fini avec le soleil, la lumière, d'être à tout jamais enseveli.

Combien de temps dura ce glissement, cette descente aux enfers! Je n'en ai nulle idée; j'étais épuisé par la lutte soutenue contre celui qui m'entraînait. Lorsque Johannès s'arrêta enfin, disant : « Nous y voici », un bruit de voix nous parvint indistinct, confus.

— On parle trop encore pour votre sécurité, monsieur le comte, il faut attendre.

Et il eut un geste à la fois si impérieux et si

suppliant que je suivis son ordre et réprimai les paroles qui se pressaient à mes lèvres.

Nous n'attendîmes pas longtemps, car je fus pris soudain d'un coup de folie.

— Laisse-moi passer, Johannès ! ordonnai-je tout à coup.

— Que prétendez-vous faire, monsieur le comte ?

— Me rendre à ces hommes... Je n'ai rien fait de ce dont on m'accuse... Je ne suis pas coupable... il est indigne de me cacher ainsi... Laisse-moi passer !...

— Vous ne passerez pas.

— Laisse-moi passer, je suis le maître.

— J'ai l'ordre de Mme la comtesse, vous ne passerez pas.

— J'entends sortir d'ici !...

— Cela viendra... patience.

— Je veux sortir d'ici !

Il ne me répondit plus.

— J'en sortirai malgré toi...

— Eh bien ! sortez, monsieur le comte.

Aussitôt, rugissant, j'étendis les bras et partout me heurtai aux parois, aux aspérités du roc.

Johannès ne me répondait plus.

Je me mis alors à jeter de grands cris, des appels, des clameurs ; mais une main s'abattit sur moi, me prit à la gorge, tandis qu'une voix disait :

— Pardonnez-moi, mais il le faut... il le faut...

Ce fut alors en ce caveau étroit et dans l'obscurité profonde une intraduisible lutte. Johannès, pour me faire taire, m'écrasait, m'étouffait, me terrassait. Je luttai pour me libérer de son étreinte et me heurtai douloureusement à toutes les saillies alors qu'on eût dit que lui voyait dans l'ombre.

Que se passa-t-il ensuite ? Je dus perdre toute connaissance. Sans me souvenir comment j'y étais arrivé, je me retrouvai dans votre chambre, Solange, couché dans le grand lit aux pentes de tapisseries où je suis né, où naissent tous les Fenluçq de Bion. Vous vous teniez penchée sur moi, anxieuse, et près de vous était notre cher curé...

Oh ! cette chambre, ce lit, ce calme, après ce que je venais de vivre... Révais-je ?

Je refermai les yeux, craignant l'éveil... mais quand je les rouvris, le décor n'avait pas changé, vous étiez là... je ne rêvais pas... je n'avais pas rêvé...

Les volets des fenêtres étaient clos, les panneaux invisibles qui tenaient lieu de portes ne s'ouvraient qu'à ceux qui en possédaient les secrets. J'étais à l'abri, bien à l'abri.

Je venais de souffrir d'un tel ébranlement nerveux et j'en souffrais tellement encore que je me mis à pleurer. Vous mêlâtes vos larmes aux miennes, nous nous serrions l'un contre l'autre comme deux naufragés, tandis que le pauvre curé nous exhortait au calme et à la patience... Qu'il allait nous en falloir dans la voie si en dehors de toutes les voies ordinaires que suivent les humains, et où il nous faudrait désormais marcher !...

*
**

C'est alors que s'arrêta le plan de cette vie étrange, cachée, que j'acceptais parce que je la pouvais mener à vos côtés, parce que vous veniez de consentir à la partager avec moi...

Et il fallut l'organiser, cette vie.

Elle était si loin des lois générales que pour y arriver nous allions comme à tâtons dans un monde inconnu, celui des fourmis par exemple, qui ont l'habitude des galeries souterraines.

Il fallut, en premier lieu, déblayer un couloir creusé en plein roc et passant sous le lit même du Gave, lequel reliait Bion à une ruine imposante dite tour du Prince Noir. Ce fut long, malgré l'aide de notre bon ami l'abbé Ducos. Ainsi mon empire s'augmentait d'un abri précieux, clos d'une enceinte de murailles de quinze à vingt mètres de haut, n'ayant, comme beaucoup de constructions anciennes, aucune ouverture sur le dehors. Pour pénétrer dans la tour, force était d'en connaître les moyens d'accès ou bien d'en tenter l'escalade, ce

que des pierres branlantes en équilibre sur le faite et dégringolant au moindre choc auraient rendue difficile.

Cette tour du Prince Noir étant élevée sur une éminence, sorte de dent de roc aux parois vives et couvertes d'une mousse sèche et drue dédaignée des troupeaux, j'étais sûr de n'y être point découvert.

L'écartement des murs de l'enceinte formait au pied de la tour une sorte de préau. C'est là qu'en liberté, lorsque nul danger ne menaçait, je pouvais prendre l'air et le soleil. Ce préau, je le transformai en jardin et j'y cultivai des fleurs, d'humbles fleurs de montagne dont j'aimais laire des bouquets qui allaient orner votre table, Solange, aux heures où il m'était défendu de vous voir. Car si je n'étais plus de ce monde, vous, vous en faisiez partie. Votre existence de vivante avait ses obligations...

Quelle tension d'esprit, quel effort de volonté, quelle perpétuelle observation de soi-même nous imposait une pareille vie!... Un instant d'oubli, une parole étourdie, et tout pouvait être compromis, nous étions à tel point environnés de dangers... Rien ne transpira au dehors de ce qui se passait à Bion et dans ses dépendances.

Que de bons moments nous avons passés avec l'ami si sûr, l'ami fidèle, l'abbé Ducos, assis dans mon préau, à l'abri des grands murs, dans la splendeur des jours d'été! Nous suivions, au-dessus de nos têtes, la fuite des nuages... Tout nous était prétexte à conversations interminables, un souvenir, une lettre de votre amie Françoise, une bévue de la bonne et naïve Meurville, une terreur de l'excellente Mlle Minette; nous osions même des projets d'avenir!... Et ma tête était mise à prix!... En vérité l'espoir est lent à mourir dans le cœur des hommes!...

J'aurais ainsi à rappeler bien des menus faits, des souvenirs jolis. Ils sont de bien mince importance et cependant, sur le fond sombre de tant d'événements douloureux, ils brillent, telles des parcelles d'or que le hasard d'une convulsion

terrestre enchâsse au flanc du roc et auxquelles, à mon passage dans les couloirs souterrains, ma lanterne met une lumière.

Ne sommes-nous point arrivés souvent à perdre même la conscience de ce qui nous avait amenés à Bion, de ce qui nous y retenait et nous y retiendrait peut-être prisonniers notre vie durant, tant sur nous l'heure passait d'une aile légère ?...

*
* *

L'homme n'a pas été créé pour les larmes, mais pour le bonheur ; quels que soient les matériaux dont il dispose, il en use pour lui élever un temple, des autels. Le décor en est parfois humble, qu'importe, si les yeux de l'âme le font rayonner d'étoiles ?... Le bonheur n'est pas autour de soi ; mais en soi... Heureux celui qui porte la joie en son cœur comme une arche sainte, heureux celui qui sait l'y conserver à l'abri des puissances mauvaises et jalouses, toujours prêtes à nier son existence.

*
* *

Jamais je n'aurais pu échapper à l'acharnement de mes persécuteurs si je n'avais eu comme refuge à Bion d'Ossau un vieux château truqué par mes ancêtres et organisé de telle sorte que l'abbé Ducos et moi concevions une étrange idée de ce que pouvaient être les mœurs au moyen âge, et les précautions qu'il fallait prendre alors pour sauvegarder son existence.

En outre de l'étroit passage dans lequel, par une fente du roc, Johannès m'avait précipité lors de ma tragique arrivée, passage qui menait aux sous-sols du château, et de celui qui conduisait à la tour du Prince Noir, il en existait un troisième qui aboutissait à la crypte où, côte à côte dans leurs cercueils de pierre, dorment des générations de Fenlucq sous le maître autel de l'église.

Je me rendais le matin dans cette crypte pour

entendre la messe qui se disait au-dessus de moi et recevoir des mains de M. le curé la sainte communion. Sous l'armoire aux ornements était un escalier de pierre dont un simple tiroir masquait les marches. Après la messe, les fidèles partis, M. le curé ouvrait l'armoire, pressait le secret qui faisait mouvoir le tiroir, les degrés apparaissaient, il les descendait et me venait visiter. La fente d'une meurtrière éclairait ce caveau, montrait les cercueils alignés et je m'imaginais revenu au temps où, persécutés, les premiers chrétiens se réfugiaient aux catacombes. Que n'avais-je leur ferveur, leur soumission, leur obéissance !

M'eût-on poursuivi d'un côté qu'il m'était donc aisé de fuir d'un autre !...

Un jour, M. le curé, croyant l'église vide, descendit ainsi vers moi ; mais, quand il remonta, quelqu'un, Mlle Minette, je l'ai su depuis, avait fermé à clé la sacristie. Je n'étais plus seul prisonnier et m'en amusais fort. Mon cher curé ne riait pas de l'aventure... Sortir du souterrain allait être difficile pour lui, car des policiers guettaient de tous côtés. M. de Rochemont, lui-même, ne quittait pas les abords de l'église... Par bonheur, l'abbé Ducos parvint à passer du souterrain dans le château et du château dans le village sans que personne l'eût aperçu.

Mais reprenons nos explications topographiques. En plus de ces couloirs souterrains, vrais cheminements de taupe, il existe dans l'épaisseur des murs du château un chemin de ronde courant tout autour de Bion à mi-hauteur des différentes salles. Des « jours » y sont réservés permettant d'épier, par des trous ménagés dans les motifs de tapisseries, ce qui se passe dans les pièces contiguës. Errer dans ce chemin de ronde m'isolait moins de vous, Solange ; mais qu'il était imprudent d'être ainsi mêlé à votre vie sans y pouvoir participer ouvertement !

Vous souvenez-vous du jour où M. de Rochemont vint annoncer qu'une prime allait être accordée à celui qui me retrouverait mort ou vivant ? Quelle rage me prit à considérer la joie féroce qu'il

mettait à vous torturer ! La contrainte qui m'était imposée dépassait les forces humaines, je m'élançai hors de mon poste d'écoute, décidé à sauter à la gorge du misérable, à en finir avec lui. L'aurais-je tenu que Dieu sait ce qui serait arrivé !...

Le temps passé à gagner l'issue qui m'eût permis de le rejoindre lui laissa le loisir de s'éloigner et ce fut vous, Solange, que je rencontrai, vous, venue à mon avance, inquiète, haletante, pressentant ce qui se préparait... vous me suppliâtes de ne pas compromettre dans un accès de démence la sécurité si péniblement obtenue... Avec quelle brutalité je vous répondis, je vous repoussai... Vous me l'avez pardonné ; mais moi cesserai-je de me le reprocher ?...

Vous souvenez-vous encore de mes colères lorsque, toujours invisible, j'assistais à ces entretiens durant lesquels votre père cherchait à vous persuader que je n'existais plus, que vous deviez renoncer à moi et refaire votre vie ? Et à ces autres entretiens que le marquis avait avec Rochemont et où celui-ci étalait sa fourberie, sa haine, ses secrets espoirs et montrait, sans fard, les odieux côtés de son âme misérable ? Fut-il jamais supplice égal au mien ?

En vain me conjuriez-vous de ne pas me l'imposer, en vain l'abbé Ducos m'ordonnait-il de fuir les occasions d'entendre ces odieux propos... Je ne pouvais plus qu'être là, derrière cette tapisserie, à épier, à guetter, les poings noués, les dents serrées, les tempes battantes et sans pouvoir rien que chercher à me maîtriser, me taire, ou m'anéantir, puisque j'étais mort et que, pour préparer un avenir meilleur peut-être, je devais encore, pendant longtemps, passer pour mort.

Ah ! Solange, si votre calme, votre dignité, votre courageuse et superbe attitude ne m'avaient servi d'exemple et courbé malgré moi sous une loi de prudence et de retenue, à quelles extrémités en serais-je arrivé ?

Après de telles crises, qui me laissaient brisé, corps et âme, comme il m'était nécessaire de vous retrouver le soir, toutes portes closes, alors que Bion dormait et que notre vieille demeure, fermée à triple verrou, me protégeait contre les surprises ; comme j'avais besoin d'oublier près de vous les alarmes du jour, afin de ne point trop redouter les tristesses du lendemain et les efforts qui nous restaient à faire...

Nous n'existions par le fait que la nuit. Mal passé n'est, dit-on, que songe. Nous prolongions ces veillées en douces causeries. Je crois que votre vœu et celui de l'abbé Ducos aurait été de me décider à rester debout pendant ces heures où je vous avais à moi, sans obstacle, et à dormir le reste du temps en mes divers lieux d'asile : en bas, au fond d'une grotte où l'on n'aurait su me découvrir, en haut dans une chambrette dont l'entrée secrète était le chemin de ronde et l'unique ouverture, une chatière sur un toit. Il y avait bien encore le caveau des Fenlucq, où nul certainement ne serait venu me chercher... mais cette retraite n'eût été acceptable que dans les cas désespérés.

Ma pauvre Solange, où avez-vous pris la force d'un dévouement si profond, d'un amour si grand et si inaltérable, alors que planait et que plane encore sur moi une accusation effroyable, alors que mon ennemi s'efforce d'accréditer dans le monde, le monde léger, le monde méchant, toujours prêt à accueillir les fables malveillantes, ce bruit infâme : indignement trompée par une ressemblance, la fille du marquis de Chalon est devenue la proie du plus exécrationnel scélérat de ces temps...

Vous-même, êtes-vous toujours convaincue, Solange, de ma véracité ? Ne l'ai-je pas revue passant en vos yeux purs, l'inexprimable expression de douleur, de détresse, la lueur trouble qu'y met le doute, le doute horrible ?...

Alors, malgré vos efforts, j'imagine à jamais désert et dévasté le temple de mon bonheur et j'appelle la mort, la vraie, celle qui serait vraiment pour moi : la Libératrice !...

*
* *

Je m'égare...

Non, je veux vivre, vivre jusqu'au triomphe, jusqu'à ce que la lumière soit faite, jusqu'à ce que soit enfin reconnue l'erreur dont je suis victime... Jamais je ne payerai trop cher la joie immense d'apparaître de nouveau, yeux clairs, tête haute, à la face du monde et de confondre celui qui sait, sans doute possible, que je suis bien le comte Guillaume de Fenlucq et qui veut m'arracher mon nom, mon bonheur... mon amour... je veux vivre pour vous, Solange, parce que mon triomphe sera la plus belle des récompenses de tant d'années de suprêmes sacrifices, je veux vivre pour celui qui vient de naître, pour mon fils, notre fils!...

Pourquoi n'ai-je pas plus tôt parlé de cette joie si grande, de cet événement qui me remplit d'orgueil ?

D'abord, parce que la venue au monde de Jean-Irénée faillit vous coûter la vie et que je passai par des transes qui me rendirent à moitié fou...

Ensuite, parce que, rassuré de ce côté, d'autres tourments m'assaillirent. Dans le délire de la fièvre, vous refusiez de voir votre enfant et ainsi me fut découvert ce que vous mettiez, d'habitude, tant de soins à me cacher : combien les machinations infernales de nos ennemis pouvaient, aux heures de faiblesse, avoir prise sur votre esprit...

Oui, Solange, ce fils que vous adorez aujourd'hui, vous l'avez repoussé avec des yeux d'épouvante... A quoi bon revenir et nous attarder à cette station si douloureuse du calvaire que nous avons eu à gravir?... Abordons plutôt des impressions moins dramatiques, que nous ajouterons au compte des méfaits du fameux chemin de ronde...

Pauvre Mlle Minette!... Car, cette fois, c'est de la bonne Mlle Minette qu'il sera question...

IV

Réflexions d'un mort (suite).

Je ne puis me rappeler, sans rire, l'effroi qu'éprouva la pauvre Mlle Minette à l'occasion des nuits de veille passées au chevet de notre tout petit.

J'étais si fier d'avoir un fils que mon plus grand bonheur était de le regarder dormir. D'ailleurs une inquiétude très vive me prenait sitôt que je le perdais de vue.

Invisible, je le croyais du moins, derrière la tapisserie, je demeurais souvent des heures assis dans la plus rigoureuse immobilité, sur un tabouret de bois, les yeux fixés sur le berceau.

Une nuit, je fus arraché à ma contemplation par l'étrange attitude de Mlle Minette. Elle était debout, adossée à un meuble, fixant la tapisserie d'un regard effaré; elle faisait de grands signes de croix, brandissait son rosaire, et murmurait des exorcismes d'une voix éteinte. Elle avait vu soudain au personnage de la tapisserie, au chasseur de sanglier, des yeux qui s'animaient, des yeux qui regardaient et elle ne savait que croire, que penser... que craindre!

Pauvre Mlle Minette, que d'excuses je lui fis plus tard, quand il me fut possible de m'expliquer avec elle!...

Ce ne fut pas la fin de ses épreuves.

• •

Un soir, Solange, vous en souvenez-vous? vous étiez siévreuse, inquiète, vous manifestiez le désir d'avoir votre fils près de vous... Pour la première fois je vous l'entendais réclamer, lui, dont la vue jusqu'ici avait semblé vous faire horreur. Quel raisonnement aurait pu empêcher que j'aie cherché le pauvre petit, puisque j'avais, seul, la douce tâche de rester près de vous. cette nuit-là?

Toutefois, avant d'entrer dans sa chambre, je fus, par un restant de prudence, emprunter les yeux du chasseur de la tapisserie, afin de voir ce que faisait Mlle Minette... Quand je l'aperçus étendue, immobile, sur le lit, je la crus endormie, et rien ne put me retenir. Je m'avançai sans bruit et sortis de même après m'être emparé de l'enfant. Mais la pauvre fille ne dormait pas, elle m'avait pris pour un revenant, une âme en peine, qui n'avait eu pour apaiser ses tourments ni messes ni prières... Folle de terreur, elle avait en vain tenté de courir après moi, d'appeler, de m'arracher mon doux fardeau : la terreur la paralysa et elle tomba évanouie.

Mme Meurville eut bien du mal à la faire revenir à elle, lorsque je l'eus relevée et déposée sur sa couche, après vous avoir porté, chère Solange, notre fils adoré. Que de bouleversements cette nuit-là ! Que d'émotions pénibles ou joyeuses !

C'est sur le curé que retomba la responsabilité de l'événement.

— Que n'avez-vous averti votre sœur ? lui demandai-je le lendemain d'un ton de reproche.

— Pas encore... pas encore... Une femme sait toujours trop tôt un secret...

Infortunée Mlle Minette, combien je fus malheureux durant la longue indisposition qui résulta pour elle de mon imprudence ! Que de remords je conserverai éternellement du mal que j'ai fait ainsi à tous ceux qui m'ont approché, à tous ceux qui m'ont témoigné un inimaginable dévouement...

Malgré mes instances, notre bon curé laissa encore sa sœur dans l'ignorance.

La revanche de Mlle Minette devait être éclatante...

*
* *

Arrivons à cet instant qui aurait pu être si critique, où notre petite seconde, Mlle Marguerite de Fenlucq de Bion, fit son entrée dans la vie. Présenter au monde cette jeune personne était, dans la circonstance, fort difficile !

C'est pourquoi un soir que les toits étaient couverts de neige, que la bise soufflait, M. le curé revint au presbytère porteur d'un message dont il était embarrassé à l'extrême. Il avait à demander à sa sœur, de la part d'un revenant, si elle consentirait de nouveau à veiller au château, près du berceau d'un nouveau-né, dans la fameuse chambre aux tapisseries... Pour la décider, un peu confus d'avoir tant tardé, il ajouta les explications nécessaires...

Mlle Minette lança, comme bien l'on pense, toutes les interjections qui se peuvent trouver dans le dictionnaire, je crois même, maintenant que je la connais, qu'elle dut en inventer de toutes nouvelles !...

Et tout, en deux mots, fut réglé. Mlle Minette aurait pu commencer par des reproches, des « pourquoi ceci... pourquoi cela... comment ne pas m'avoir avertie... n'avoir pas eu déjà plus de confiance et de pitié... » Elle s'en abstint et montra ainsi sa grandeur d'âme. Elle jeta une mante sur ses épaules, et se déclara simplement heureuse de se rendre utile.

Bion dormait sous ses toits blancs. Vieux et jeunes, au coin du foyer, le nez dans les cendres, l'esprit engourdi, regardaient peu au dehors. Sinon ils eussent cherché à savoir pourquoi, à la brume, Mlle Minette barricadait le presbytère et, à la suite de son frère, s'enfonçait dans les sentiers pleins de nuit.

Et lorsque Mlle Minette arriva à Bion, c'est le revenant lui-même qui lui fit accueil, le fantôme qui l'introduisit dans la chambre où elle avait failli mourir de frayeur...

Cette première veillée, vous en souvenez-vous, chère mademoiselle ? nous la passâmes en tête à tête. Je vous expliquai l'épouvantable erreur dont j'étais victime, je vous avouai le peu d'espoir qui me restait en l'avenir. Vous m'exhortiez au courage, vous me réconfortiez de votre confiance... « Dieu ne permettra pas la victoire du mal, me dites-vous de cette voix claire qui vous conserve tant de jeunesse. Dieu vous montrera le moyen de

confondre le pervers, de punir le prévaricateur... Prenez courage, monsieur le comte... vous n'entrevoyez pas encore la délivrance, mais la délivrance viendra. Souvenez-vous qu'il n'est pas un cheveu sur notre tête dont le Seigneur ne sache le compte. Ne vous exposez pas à ce qu'Il puisse vous dire un jour : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Conservez l'espérance, envers et contre tous... il n'est pas d'arme plus sûre, d'arme plus forte que l'espérance... »

Et ces paroles d'une simple croyante me donnèrent une force d'âme que je n'avais jamais connue.

*
**

Mlle Minette et moi devinmes de grands amis.

Au contact de sa foi profonde, la foi qui m'abandonnait parfois me revenait; quand je n'avais plus d'espérance, l'admirable confiance en Dieu de Mlle Minette me la rendait. Mes révoltes, mes impatiences lui faisaient hocher la tête.

— Mon Dieu ! avait-elle en ces cas-là coutume de me dire, pourquoi nous tourmenter de demain ? Savons-nous seulement si nous existerons ? Vivons aujourd'hui... demandons la grâce de passer saintement le temps qui sépare le matin du soir. Renouvelons l'acte d'Abandon, répétons-en sans nous lasser la divine formule : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite... » Vous savez bien que la volonté de Dieu est toujours bonne, même lorsque ses voies nous restent obscures...

Mlle Minette n'est plus jeune; elle n'a jamais dû ni su être jolie; mais elle possède cette beauté d'une âme délicieuse, d'une âme dont tous les mouvements sont pour ceux qui l'entourent une joie, une consolation.

Une seule chose la tourmentait: avec l'appât persistant de la prime offerte à celui qui me découvrirait, mort ou vivant, la curiosité d'une vieille mendiante, la Micheline, dont l'œil mauvais était sans cesse fixé sur nous.

Ah ! Solange, tandis que réfugiés dans le

petit jardin blotti au pied de la tour du Prince Noir nous cherchions ensemble des motifs d'espérance, comme nous la sentions gronder autour de nous, cette haine de mon ancien rival ! Il nous semblait qu'elle battait nos murailles, comme le flot sape la base de granit du phare qu'il finira par renverser... Elle prenait toutes les formes, déjouée d'un côté, elle renaissait d'un autre. Parce que le bruit s'était répandu que j'étais vivant et que je me cachais, on relâchait des prisonniers afin de me plus sûrement découvrir, en leur promettant une libération totale et une remise complète de leur peine s'ils me capturaient. De tous côtés des consciences étaient achetées, d'odieux marchés se concluaient, c'était à croire qu'il n'y avait plus de justice au monde, ou que la justice se prêtait aux plus vils calculs, aux plus basses complicités.

— Ah ! si jamais je tiens cet homme ! répétais-je parfois... et vraiment une soif de sang me desséchait les lèvres.

— Bah ! me répondait Mlle Minette comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, ce jour-là vous ferez comme Notre-Seigneur fit à ses bourreaux : vous pardonnerez!...

Mais, ce degré de perfection, que j'étais, que je suis encore loin de l'atteindre!...

V

Souvenirs d'un mort (suite).

Le temps passe, il a passé.

Durant des mois, je n'ai rien ajouté à ces lignes. Je les reprends aujourd'hui. Pourquoi ? Le sais-je ? Peut-être parce que je ne sais plus à qui crier ma désespérance, ma lassitude, l'horrible dégoût que j'ai de la vie à laquelle je suis condamné.

Mes cheveux commencent à blanchir. Aux tempes de ma chère Solange apparaissent quelques fils d'argent. Pour elle aussi les plus

belles heures de sa jeunesse s'en vont ; elle les aura passées en exil, en prison.

Mes enfants grandissent et une douleur s'ajoute à toutes mes autres douleurs : pour eux, je ne puis exister, je n'existe pas. Comment leur expliquer la vérité, faire admettre par leurs jeunes cerveaux que celui qui n'a point fait le mal est obligé de se cacher en des retraites sombres pour éviter, peut-être, le bourreau...

De jour en jour, de semaine en semaine, les difficultés de notre vie augmentent, les problèmes les plus ardues se posent. Le cercle de notre existence devient trop restreint pour nos besoins. Tôt ou tard, le contenu aura-t-il raison du contenant ? A vouloir me sauver, aurions-nous rêvé l'impossible ?

Je faiblis. Les paroles de réconfort que me prodigue Mlle Minette demeurent désormais sans écho en moi. Mon bon curé ne me trouve plus que rarement à genoux sur les marches de pierre, après la messe... Dans mes souterrains, j'erre en désespéré...

Oublieux des prodiges de dévouement accomplis pour moi, je tombe en cet état qui transforme l'être le plus aimant en égoïste, en homme prêt à accepter tout des autres sans plus rien donner de lui-même...

Peut-être mon mauvais état de santé est-il pour quelque chose dans cet état moral où l'irritation succède à la dépression, la colère exaltée à la mélancolie taciturne, sans que jamais mon esprit se repose dans un équilibre salutaire. Comment me porterais-je bien ? J'ai beau aller et venir, monter, descendre, parcourir mon domaine avec la hâte fiévreuse et morose de l'écureuil qui, sans se lasser, tourne et retourne dans sa cage, je languis, je m'alourdis, je meurs faute de mouvement, d'exercice. Moi, le hardi chasseur qui gravissait sans peine les pics les plus abrupts, moi l'intrépide cavalier, habile à dompter les chevaux les plus rebelles, je dois me contenter de cinq cents mètres de caves et de couloirs obscurs. de trois cent vingt-sept marches, je les ai comptées, et d'une langue

de jardin qui n'a pas dix toises carrées ! Oh ! monter à cheval... courir devant moi bride abattue, sans me soucier des obstacles... boire, aspirer à longs traits l'air qui fouette le visage... ne plus faire qu'un avec le noble animal qui comprend votre vouloir au moindre mouvement de la main, à la plus légère pression des genoux... Ah ! je m'écrierais volontiers comme l'infortuné Richard III d'Angleterre : « Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour un cheval ! » Mlle Minette, quand je m'exalte ainsi, me prodigue ses consolations... sa miséricorde lui donne de surprenantes intuitions... elle lui inspire des questions qui, peu à peu, arrachent ma pensée aux épreuves actuelles... elle me force, par exemple, à lui parler de ma passion pour le cheval, et j'en arrive à lui donner des détails sur l'art du cavalier et le dressage de sa monture, détails qu'elle ne peut certes pas comprendre, elle dont toutes les hardiesses d'écuyère se bornent à avoir cheminé quelquefois sur une vieille mule pacifique, pour gagner le village voisin.

..

Des semaines ont encore passé...

Période morne, difficile ; incessantes inquiétudes ; tourments profonds ; lent supplice auprès duquel celui de la goutte d'eau, inventé par les Chinois, n'est rien.

Je suis à bout...

« Ayez patience, me répète-t-on chaque jour. Courbez-vous sous la main de Dieu... Attendez... tout vient à point. » Je crois même que vous, Solange, si calme, si résignée, si croyante, vous étiez bien près de n'avoir plus le courage d'entendre ces mots, lorsque nous arriva cette lettre de votre amie, Mme de Corély.

Etait-ce la colombe de l'arche apportant le rameau d'olivier ?

Paris, le...

« Ma chère Solange,

« Le temps poursuit son œuvre, met en haut ce qui était en bas, et vice-versa. Nous venons d'avoir un changement de ministère et il me revient, par un de mes fidèles « habitués », que M. de Rochemont, hier tout-puissant, verra sous peu son étoile pâlir. Le ministre actuel lui aurait retiré certains pouvoirs dont il abusait et serait prêt à lui en retirer bien d'autres. Entre eux, il se produit une fêlure dont ceux qui pourraient avoir besoin de leur désaccord devraient profiter.

« Cela dit, revenons à vous, ma toute belle.

« Votre fils grandit. Dans quelques années, il sera difficile de le tenir en la réclusion et le deuil où vous vous enfermez. Ce que comprend votre âme d'affligée révoltera la sienne. Entre les jeunes et ceux qui les précédèrent, les divergences d'idées, de plus en plus, s'accusent... Pour cet enfant, n'allez-vous pas sortir de votre retraite et faire la lumière sur ce mystère où vous vous enveloppez ?

« Solange, du fond de mon « tonneau », je ne suis pas sans entendre bien des choses. Depuis longtemps un bruit s'accrédite, dont votre père, dans son extraordinaire amitié pour le vicomte de Rochemont, est le seul à ne pas vouloir accepter la possibilité... *Si ce qu'on dit est vrai*, que ne le criez-vous à la face du monde ? N'avez-vous point assez souffert ?

« Le temps n'est plus de la passivité, de l'acceptation, de la crainte. Relevez la tête.

« S'il est vrai que chacun a dans sa vie *une* heure, l'heure fatidique, qui ne sonne qu'une fois et qu'il faut entendre si l'on ne veut pas manquer sa destinée : la vôtre vient, très chère, tendez l'oreille. Tenez-vous prête!...

« Si nous avions quelques années de plus, je vous écrirais : prenez le chemin de fer. Des rails commencent à se poser partout et ces « locomoteurs », qui permettent de franchir en une heure quarante kilomètres, sont une bien belle invention. En attendant que ces jolis rubans de fer courent

de Paris jusqu'à vos Pyrénées et me permettent d'aller vous embrasser, prenez la diligence, prenez la malle-poste, mais venez, et, si vous ne savez où descendre, souvenez-vous que mon petit appartement est, pour vous, tout ouaté d'affection. L'absence, l'éloignement n'ont pu affaiblir le sincère attachement de celle que je nomme ici

« FRANÇOISE. »

— Partez, Solange, m'écriai-je quand nous eûmes achevé cette lecture, parlez et, s'il se peut, sauvez-nous !

Vous hésitez, ce voyage vous faisait peur. Qu'allait-il se passer en votre absence ? Vous aviez l'impression dont je me sentais du reste accablé, que vous nous laissiez désarmés, abandonnés...

Et chaque jour, sous le moindre prétexte, vous retardiez votre départ... Jean-Irénée en tombant s'était fait mal au genou... Marguerite toussait... vous étiez en peine de moi, parce que Mlle Minette ou Meurville avaient décrété que j'étais *jaune*...

« L'heure... l'heure favorable, ne la laissez point passer, » insistait Mme de Corély, par chaque courrier.

Un événement que rien ne faisait prévoir mit fin à ces hésitations : la congestion qui subitement terrassa le marquis de Chalon.

Votre père était à la mort... Toute affaire cessante vous partîtes...

Quand vous ne fûtes plus là, au vide immense laissé par votre absence, au froid qui me glaçait, à l'ombre qui semblait ternir le jour le plus pur et faire sans rayons le soleil le plus brillant, combien je compris à quel point je vous aimais, Solange, et le bonheur qu'en dépit des épreuves avait contenu notre vie cachée !

Et je tombais à genoux, je sanglotais, je ne trouvais plus de mots pour remercier le ciel de vous avoir donnée à moi, le cœur débordant d'actions de grâces...

* *

En attendant les convois rapides annoncés par Mme de Corély, nous souffrîmes de réelles transes causées par la lenteur que les nouvelles mirent à nous parvenir.

Le marquis de Chalon mourut deux jours après votre arrivée. Il eut avant de succomber un instant de lucidité et put vous demander pardon de s'être associé à vos persécuteurs.

Vous écriviez à notre cher curé, puisque je continuais à *être mort* ! et ces lettres étaient si courtes, si brèves, que notre âme soulevée d'enthousiasme, d'espérance à leur arrivée, retombait lourdement, ailes brisées, après chacune de ces lectures.

Pourquoi ce silence, cette froideur, presque cette indifférence ? nous demandions-nous.

Nous ne fûmes pas longtemps sans en avoir l'explication. Plus que jamais pesait sur Bion l'attention de mes persécuteurs. Comme s'il eût senti son rôle près de finir et tout pouvoir lui échapper, M. de Rochemont préparait le coup suprême, après lequel, si j'étais triomphant, lui n'avait qu'à mourir...

*
* *

Je préfère laisser Meurville narrer ce qui arriva. Je crois qu'elle a réuni tout ce qui lui restait de forces pour en transcrire les détails. Cette lettre est collationnée dans les archives de la famille. Elle perpétuera le souvenir d'événements qui furent, pour nous, la fin des grandes souffrances, la porte ouverte sur l'infini, le retour à la vie...

VII

Madame Anne Meurville à Madame la comtesse de Fenlucq.

Bion, le...

Madame la comtesse,

Pour n'être pas cent fois morte de saisissement durant les tristes années que nous venons de vivre et surtout pour avoir résisté à ce qui est tombé sur nous depuis votre départ, je crois que vous pourrez désormais considérer votre vieille Meurville comme immortelle.

Le bon Dieu, vraiment, ne veut pas de moi.

Mais d'abord, il faut que vous soyez rassurée. Les enfants sont sains et saufs, M. le comte aussi.

Madame, il y a de cela quarante-huit heures, j'avais été promener Jean-Irénée et Marguerite dans le chemin qui mène à la poterne, ainsi que vous m'y aviez autorisée. Ne sachant que faire pour distraire ces petits qui vous réclament, j'avais imaginé d'aller demander à Johannès de nous donner à goûter.

Chaque fois qu'un fait de ce genre se produit, Johannès, avec la fierté et le plaisir que vous savez, dispose pour nous sur l'unique table de son logis du lait de chèvre, du fromage et du pain noir; il venait d'achever ses préparatifs, lorsqu'un coup de marteau nous sembla ébranler la poterne.

J'ai un sursaut. Les enfants effrayés se serrent contre moi.

— Oh! oh! qu'est ce visiteur qui m'arrive?...

Johannès va voir au guichet.

— Ouvrez, au nom du roi!...

Notre portier riposte :

— Il est loin le roi, et ma porte ne s'ouvrira que devant lui.

Un second heurt résonne tandis qu'une voix de plus en plus autoritaire crie :

— Ouvrez, au nom du roi!

Johannès revient me dire :

— Emmenez les enfants, quelque chose de grave se prépare...

J'emmène les petits. Marguerite se traîne en pleurant. Je la prends sous mon bras comme un petit sac de farine.

Mais, derrière moi, se refusant à s'éloigner et prétendant voir qui s'annonce à si grand bruit, reste Jean-Irénée.

— Partez donc vite, emmenez les enfants... qu'est-ce que vous attendez? que tout saute? je crois apercevoir une mèche sous la porte...

Une mèche? un barillet de poudre? une explosion?... Et Jean-Irénée qui s'entête à ne pas suivre et que je n'aurais pas la force de porter? Et mon essoufflement... mes jambes qui flageollent... et encore Johannès qui répète :

— Vite... vite, sauvez les enfants!...

Je ne suis pas à dix pas que les gonds grincant, les barres de fer tombent, les portes cèdent et qu'une troupe d'hommes armés a fait irruption dans l'enceinte de Bion.

Johannès met en branle la cloche que l'on sonne uniquement dans les grandes calamités.

Les arrivants me joignent. Je reconnais M. de Rochemont qu'accompagnent des individus à mine patibulaire. Johannès sonne toujours.

— A qui sont ces enfants? demande le vicomte.

Que dois-je répondre? Vais-je irriter le ciel par un mensonge? D'ailleurs, je suis trop troublée pour chercher mes mots, inventer quelque chose. Je crie fièrement la vérité.

— Ce sont les enfants de Mme la comtesse de Fenlucq!

M. de Rochemont a un recul. Ah! l'horrible expression qu'a prise son visage!

— Mais alors... balbutia-t-il, mais alors...

Il se jette en avant et crie à ses hommes :

— Nous touchons au but!...

Tous m'ont dépassée, ils reviennent sur leurs pas.

— Ces petits sont trop lourds pour cette femme, emparez-vous-en! commande M. de Rochemont d'un ton impérieux.

S'emparer de mes petits ? L'intention que je crois deviner est bien autre que le désir de me prêter secours...

Je refuse l'aide offerte et, tenant ferme Marguerite et Jean-Irénée, qui a perdu de sa belle assurance, je crie :

— Ne les touchez pas... n'ayez pas ce malheur ou sinon...

La cloche a été entendue et du renfort me vient. Nos montagnards accourent. Sur ma prière, ils chargent les petits sur leurs épaules. M. le curé, Mlle Minette apparaissent ; d'autres gens du pays s'aperçoivent dégringolant les pentes.

M. le curé est pâle comme la mort.

— Les enfants ! a-t-il tout de suite demandé.

Je les lui montre.

— Ah ! fait-il comme délivré d'un grand tourment et il marmotte entre ses dents :

— J'ai peur qu'on ne les emmène en otage.

Je confesse avoir eu la même idée.

M. le curé demande à M. de Rochemont pourquoi il vient au château entouré d'une pareille troupe et dans quel but ? Comment s'est-il permis de forcer une porte qu'on était bien en droit de tenir close...

— On n'a pas le droit de refuser l'entrée à ceux qui se présentent au nom du roi, répond M. de Rochemont d'une voix qu'il veut faire à la fois méprisante et pleine de menaces.

Mais M. le curé ne se laisse pas démonter.

— Au nom du roi ? Je crains qu'on ne lui fasse dire bien des choses au roi... des choses dont peut-être il ne se doute guère... Pour quel motif le roi enverrait-il des gens qui ne portent point sa livrée ?

M. de Rochemont a bondi sous l'injure de ce mot.

— Des perquisitions sont ordonnées, c'est à moi qu'est échue l'obligation de les diriger et cette besogne pénible est trop délicate pour que les gendarmes ou soldats puissent s'en acquitter, crie-t-il avec fureur.

— Il y faut donc des policiers... volontaires, continue M. le curé avec calme. Vous avez un ordre écrit, je pense? car enfin, avant de vous laisser accomplir des perquisitions, vous permettez que je m'assure de qui les ordonne!

— Je suis en règle, j'ai de plus des instructions secrètes...

— Rien de verbal ne suffira, je vous en avertis!

— C'est donc vous, monsieur le curé, qui commandez ici?

— Mme la comtesse, absente comme vous devez le savoir, veut bien m'accorder l'extrême preuve de confiance de m'autoriser à exercer chez elle toute autorité!

— Et le comte, que faites-vous du comte?

— Rien encore... mais peut-être cela pourra-t-il changer.

— Que savez-vous? y a-t-il du nouveau? questionne M. de Rochemont comme s'il perdait tout contrôle sur lui-même.

— Je ne sais que ce que le monde sait.

— Eh bien! que sait le monde?

— Ce qu'il vous a plu, monsieur, de répandre partout : que le comte est vivant.

— Vous l'avouez?

— Je n'avoue rien, je répète ce qui se dit.

— Oui, monsieur l'abbé, il est vivant... il est à Bion où il se cache et je ne reconnais à personne le droit de le remplacer.

— Bien, bien, vous ferez ce qu'il vous plaira des sommations, des perquisitions, etc., pourvu que votre mandat soit en règle. Par qui est-il signé, par le nouveau ministre de la police? Et ces hommes... qui sont-ils?... Ils ont mine de sacripants venus pour vous aider à accomplir une vengeance personnelle...

M. de Rochemont tousse et ne répond rien.

Nous débouchions sur la terrasse : une vingtaine de montagnards armés de fusils, de piques ou de bâtons nous y attendaient.

La fermeté d'attitude qu'avait eue jusque-là notre persécuteur parut fléchir.

— Pourquoi ces gens sont-ils ici, monsieur l'abbé ?

— Pour nous aider, au besoin, à user de notre droit de légitime défense.

— Je viens ici pour accomplir mon devoir et faire respecter la loi...

— Depuis le temps que des hommes prétendent *au nom du roi* faire respecter la loi dans nos montagnes, nous sommes fixés !

— Est-ce vous, un prêtre, qui tenez un tel langage !

— L'autorité révolte quand elle prend pour base l'injustice.

— Voilà un mot dont vous aurez à répondre, monsieur l'abbé.

— Puissiez-vous, monsieur, n'avoir pas, vous, à répondre de choses plus graves... J'attends toujours la preuve que vous parlez au nom du roi...

Nous étions devant la porte d'entrée, M. le curé nous fit passer devant lui en toute hâte, Mlle Minette, les enfants et moi, puis il se mit devant l'ouverture, décidé à ne plus laisser pénétrer personne.

M. de Rochemont comprit son intention.

— Monsieur l'abbé, écarterez-vous. Livrez-moi passage, fit-il de plus en plus menaçant.

— Mme la comtesse de Fenlucq m'a commis à la garde de sa maison, vous n'y entrerez pas.

— Même par la force ?

— Surtout par la force !

— Messieurs, à moi, les perquisitions vont commencer.

— Montagnards, M. de Rochemont ne doit pas être admis à l'intérieur du château...

Mais, avant que nos défenseurs aient pu accourir, par une agression des plus brutales, M. de Rochemont renversait à demi le curé et se précipitait dans la maison, suivi de ses acolytes.

Les montagnards bondissent derrière eux.

M. de Rochemont court en avant, le pistolet au poing, pareil à un bandit plus qu'à un représentant des lois. Les autres vont derrière lui en trombe.

Tous entrent, ainsi, dans la salle où M. de Rochemont a déjà été reçu par Mme de Fenlucq. Devant lui, derrière lui, il ne voit que des montagnards résolus à empêcher ses recherches et il gronde :

— Le premier qui s'opposera à ce que je viens faire ici, je le tue !

Cette menace n'intimide personne et ne sert qu'à faire paraître le canon d'autres armes. M. de Rochemont se sent-il perdu ? Il fait un pas et, la tête rejetée en arrière, le bras tendu en un geste de défi, il lance à pleine voix :

— Guillaume de Fenlucq, si tu n'es pas un lâche, défends-moi !

Immédiatement et sans qu'on ait pu savoir comment, tant cela a été rapide, M. le comte apparaît. On dirait qu'il s'est détaché de la tapisserie comme s'il en eût été un des personnages. Il est fier, très pâle et jamais l'expression de son visage n'a été plus noble, plus calme et plus résolue.

— Vous m'appellez, monsieur, me voilà ! fait-il en s'avancant vers M. de Rochemont.

Celui-ci a perdu la tête. Sans un mot, il braque son pistolet vers la poitrine du comte. Mais d'un geste prompt ce dernier a détourné l'arme. Le coup part, fait voler un miroir en éclats.

— Misérable traître !...

Le comte a saisi M. de Rochemont à la gorge. C'est le signal d'une mêlée indescriptible. Les pistolets partent tout seuls. Les hommes sont à terre et s'étranglent. Des femmes, attirées par le bruit, se sauvent en hurlant. Les enfants, heureusement, ont été enfermés en lieu sûr par Mlle Minette.

En vain M. le curé survient, s'interpose. La colère des montagnards est telle qu'on ne peut la refréner. La voix du comte de Fenlucq, seule, l'apaise.

— Désarmez ces hommes, ne leur faites pas de mal, ordonne-t-il, nous les garderons prisonniers...

Le comte tient M. de Rochemont renversé à terre, sous son genou, et le fouille.

— Tes papiers ?... S'ils ne sont pas en règle,

malheur à toi ! Je brave tous les risques que ta haine a suscités... C'est moi, moi, tu m'entends, moi, Guillaume de Fenlucq, qui demande des juges... et c'est peut-être toi qui devras répondre devant eux de tes menées tortueuses. Un exprès va partir à l'instant pour Paris, emportant les papiers que je trouve sur toi... J'attendrai son retour pour statuer sur ton sort et celui de tes hommes... Et, s'il m'est prouvé qu'il n'y a plus de justice au monde, je me ferai justice moi-même... Jusque-là, finit-il avec un retour de violence, ta personne me sera sacrée ; mais tu vas connaître à ton tour le froid et l'ombre des in-pace... — Et comme M. de Rochemont tentait de lui répondre : — Ne me provoque pas... prends garde, ne me pousse pas à bout... J'ai trop souffert, je ne réponds plus de moi...

Il avait de nouveau saisi M. de Rochemont avec une recrudescence de rage, M. le curé appela deux montagnards et le lui arracha des mains... Monsieur de Rochemont et ses acolytes furent emprisonnés dans les souterrains du château.

Voilà, madame la comtesse, ce qu'il a fallu que je voie, ce qu'il a fallu que je vive...

Je n'ai plus la force de me jeter aux pieds du Tout-Puissant, de le supplier d'avoir pitié de nous et de permettre enfin, en sa miséricorde infinie, que de tant de mal il sorte un peu de bien...

Votre toujours dévouée,

ANNE MEURVILLE.

ÉPILOGUE

On a la surprise de découvrir l'épilogue de ce drame après bien des pages où il n'est plus question de ce qui se passe au château, à la fin d'un des petits cahiers de Mlle Minette.

Mlle Minette commence par déclarer :

« Je tiens à dire ici combien mon frère et moi sommes glorieux de pouvoir rendre hommage à la fidélité de nos montagnards. Il en était peu que M. le curé n'eût jugés dignes de partager le secret de l'existence du comte. Et, non seulement pas un, malgré la prime offerte, ne songea à trahir celui qui se cachait, mais tous ils aidèrent à le sauver.

« En cette histoire, où il est prouvé à quel point l'amour contrarié et l'ambition déçue peuvent, sous l'empire des passions, se transformer en haine implacable, la haute conception que ces simples ont eu de l'honneur est un réconfort et une consolation.

« Voici comment leur abnégation fut récompensée, leurs vœux comblés et leur maître sauvé.

« Après la terrible journée que je ne puis m'empêcher d'appeler « le siège de Bion », un exprès devait partir à franc étrier pour Paris afin d'y porter le détail des événements qui avaient entraîné la capture de M. de Rochemont et de ses compagnons...

« Pour plus de sûreté, M. le curé préféra accomplir lui-même ce voyage.

« Il se fit remplacer à la cure par un de ses confrères et ce fut en brûlant les étapes, en voya-

geant de jour et de nuit, qu'il parvint auprès de la comtesse.

« Elle le reçut à l'hôtel de Chalon. La mort du marquis la laissait dans une situation de fortune des plus enviables.

« Grande fut l'émotion de la jeune femme quand elle vit mon frère. Tout de suite, il dit ce qui l'amenait et Mme de Fenlucq s'en montra d'abord épouvantée. Entraver l'exécution d'un ordre du roi, n'était-ce pas bien grave ? Qu'allait-il advenir, s'il était prouvé que l'ordre trouvé sur M. de Rochemont était bien authentique ? En outre, la pensée que là-bas, sous le même toit, le persécuté et son plus perfide ennemi étaient réunis, la jetait dans des transes.

« — Il faut agir sans tarder, conseilla mon frère. Au pis aller, il restera à votre mari la ressource de passer en Espagne... »

« Agir sans tarder?... Mais comment?... »

« Mme de Fenlucq eut alors une sublime inspiration : elle décida d'aller se jeter aux pieds de la reine et de lui livrer ses tristes secrets.

« On connaît la bonté de la reine Marie-Amélie... Epouse et mère admirable, on devine avec quels sentiments elle dut écouter une telle confidence et prendre en pitié la femme si digne et si courageuse qui la lui faisait... Quand Mme de Fenlucq quitta les Tuileries, elle emportait la promesse, tombée des lèvres royales, que le souverain serait prévenu aussitôt de ce qui s'était passé à Bion.

« De son côté, mon frère ne restait pas inactif. Les papiers trouvés sur le persécuté du comte furent soumis sans délai au ministre de la police, lequel, après un bref examen, s'écria : « Voici ce qui ne se peut tolérer ! » et, sur-le-champ, une enquête fut ordonnée. Il en résulta d'abord que le mandat de perquisition était entaché d'illégalité, car s'il portait le sceau du ministère, il n'était signé que de M. de Rochemont ; ensuite, que les hommes dont il s'était fait accompagner à Bion, loin d'appartenir à la police, étaient de ces êtres qu'elle tient au contraire en étroite surveillance.

« L'enquête s'étendait et, les journaux lui donnant une véritable publicité, on fit à Lyon une extraordinaire découverte.

« Un hôtelier révéla qu'il avait logé, pendant plusieurs années, un individu qui avait toute l'apparence d'un paisible rentier et qui, bien qu'il vecût modestement, semblait jouir d'une grande aisance. On supposait même qu'il possédait beaucoup d'argent.

« Se sentant malade, cet homme avait fait appeler son logeur :

« — Mon ami, lui dit-il, vous trouverez dans ce secrétaire quelques pièces de monnaie avec lesquelles vous ferez des aumônes, vous y trouverez aussi des papiers que vous enverrez au roi : c'est l'histoire de ma vie... Il faut, vous m'entendez, que le roi *lui-même* en prenne connaissance...

« Cet homme vient de mourir, ajoutait l'hôtelier. Il lisait un journal où l'on parlait de la mystérieuse affaire qui s'est passée à Bion-en-Ossau, lorsqu'il est tombé foudroyé.

« Ainsi qu'il me l'a recommandé, j'ai donné aux pauvres l'argent trouvé chez lui et j'ai transmis l'histoire de sa vie au roi... »

« On juge de l'intérêt qu'excitèrent ces papiers lorsque le dépouillement en fut entrepris. C'était l'aveu complet des crimes les plus affreux. Celui qui les avait commis s'en reconnaissait coupable, en demandait pardon à la société... Il avait signé : *Jean Yacinthe*.

« Ainsi fut révélée au monde l'intrigue aux mailles serrées où l'ancien prétendant de Mlle de Chalon avait pris, comme dans un filet, le comte Guillaume de Bion qui lui avait été préféré. Intrigue affreuse, plan audacieux dont le succès passager était dû à la hardiesse de son auteur. Personne n'aurait osé croire qu'il agissait sans autre base que l'ignorance où chacun se trouvait du signalement exact de Jean Yacinthe, qui était toujours apparu sous des aspects différents. Personne n'aurait osé penser que, sur des prémices aussi fragiles, M. de Rochemont tenterait d'édifier son œuvre

destructive. Personne ne songea donc à mettre en doute ses affirmations.

« M. de Rochemont avait fait passer aux gazetiers l'image du comte de Fenlucq avec cette mention : « Tels sont les traits de Jean Yacinthe. » Nul ne contrôla le fait, la fable s'accrédita, l'édifice mensonger s'échafauda et les événements s'enchainèrent au delà même de toutes les prévisions du calomniateur.

« Aujourd'hui où tout se découvrait, l'on apprenait encore que le soupirant éconduit de Mlle de Chalon n'avait jamais ignoré la retraite de Jean Yacinthe et qu'il avait acheté son silence par le versement de sommes importantes, et par la menace d'une exécution immédiate.

« Heureux d'avoir la vie sauve, de ne plus sentir peser sur sa tête la terrible sentence, Yacinthe, tapi dans son refuge, vivait tranquille en apparence; mais combien en l'histoire de sa vie se retrouvaient les tortures causées par le remords et le souvenir du mal commis!

*
* *

« Ces détails furent lents à parvenir à Bion. Nous attendîmes des nouvelles nuit et jour. Et, comme elles apportaient la preuve de la culpabilité, toujours plus grande, de M. de Rochemont, l'exaspération du comte de Fenlucq ne connaissait plus de bornes. J'avais peur de ce qui pouvait arriver. Le comte aurait-il la force de rester maître de lui, de refréner le furieux appétit de représailles dont je le sentais possédé?

« Mme Meurville et moi, nous passions notre temps en prières et nous faisions sans cesse répéter aux enfants : « Mon Dieu, faites que notre père pardonne à celui qui lui a fait du mal. »

*
* *

« Ces heures d'anxiété prirent fin.

« Un jour arriva une lettre bienheureuse qui

annonçait le retour de mon frère et de Mme la comtesse. La lumière était faite, pleine, entière, et Guillaume de Fenlucq vraiment reconnu, sans doute possible, pour le vaillant officier d'Afrique qui, blessé, prisonnier, décoré sur le champ de bataille, s'était couvert de gloire à la prise de Médéa...

« Notre joie ne connut plus de bornes. Cependant elle pouvait être plus grande encore, le comte nous le prouva...

« La lettre disait encore ceci : des sanctions vont être prononcées contre M. de Rochemont et l'ordre est donné de l'arrêter pour le mettre en accusation.

« Le comte nous fit appeler, tous, et lorsque nous fûmes réunis autour de lui, le visage rayonnant d'une beauté presque surhumaine, il commanda à deux robustes montagnards d'aller chercher son ennemi dans la cellule où il avait été, jusque-là, étroitement gardé. Quand le traître se vit au milieu de la grande salle, entouré d'hommes aux regards menaçants, son visage devint plus pâle qu'un linge. M. le comte ne le laissa pas longtemps dans l'attente.

« — Rochemont, lisez ceci, fit-il en lui tendant la lettre.

« M. de Rochemont lut, sans mot dire.

« — Rochemont, je sais que pour vous le pire des châtimens est de me voir heureux. Cela me suffit ! Les portes de Bion sont ouvertes devant vous, il ne sera pas dit que j'aurai aidé à votre arrestation. Passez, monsieur, vous êtes libre... Ceux qui vous ont suivi chez moi le sont aussi. Partez, éloignez-vous et que la vie vous soit clémente ! Je ne pourrai peut-être oublier le mal que vous m'avez fait, mais en tout cas et de tout cœur je vous pardonne. »

« Nous pleurions tous devant ce geste généreux.

« Et devant nous, toujours muet, M. de Rochemont passa, les bras croisés, la tête basse. Nous le vîmes, sans rien changer à son attitude, descendre

lentement l'escalier, gagner la terrasse, sortir de Bion et se perdre dans la campagne...

« — Je l'avais toujours dit, monsieur le comte, que vous pardonneriez !...

« Il me regarda avec des yeux d'extase.

« — Le bonheur est chose si belle ! murmura-t-il, le bonheur dispose à être bon !

« Nous n'avions plus qu'à attendre le retour de Mme la comtesse et de mon pauvre cher curé.

« Le drame était fini. »

FIN